N° 68 MAI 1925.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La mortification et les suites de nos péchés personnels

Nous avons vu quelle est la nécessité de la mortification à raison des suites du péché originel, qui subsistent dans le baptisé : la concupiscence, l'inclination au mal et à l'erreur, la faiblesse pour le bien. La mortification n'est pas moins nécessaire à raison des suites de nos péchés personnels, et à ce point de vue elle procède surtout de la vertu de *pénitence*, qui, sous l'inspiration supérieure des vertus théologales de foi, d'espérance et de charité, fait servir la tempérance, spécialement la chasteté, et aussi la force et la patience à la destruction du péché et du désordre qu'il laisse en nous. Si donc la pénitence est de l'essence de la vie chrétienne, il faut en dire autant de la mortification.

Il ne faut pas oublier en effet que la pénitence est une vertu *spéciale*, qui a ses actes propres. Si chaque vertu exclut *formellement* le vice qui lui est contraire, comme le blanc exclut le noir, la pénitence a pour but spécial de

travailler effectivement à la destruction du péché et de tout péché, en tant qu'il est une offense à Dieu et qu'il est rémissible par la grâce avec la coopération de l'homme (1).

Pour le bien comprendre, nous considérons les trois effets principaux de la pénitence : 1° la rémission du péché soit mortel, soit véniel ; 2° la remise de la peine due au péché (*reatus poenae*) ; 3° la destruction des restes ou des traces du péché (*reliquiae peccati*) et la lutte contre la tentation.

*
* *

§ I. — *La rémission du péché.*

La rémission du péché, enseigne saint Thomas, provient principalement de la vertu de la Passion du Sauveur par le sacrement de pénitence, et secondairement des actes du pénitent qui appartiennent à la vertu de pénitence (2), c'est-à-dire des actes de contrition, de confession, et de satisfaction, qui sont la matière prochaine du sacrement de pénitence (3).

Pour que le péché nous soit remis, il faut que nous le détestions pour un motif surnaturel. — *La contrition parfaite*, inspirée par le motif même de la charité ou de l'amour de Dieu par-dessus tout, remet les péchés mortels,

(1) Cf. S. Thomas, III[a], q. 85, a. 2 : « In poenitentia invenitur specialis ratio actus laudabilis, scilicet *operari ad destructionem peccati praeteriti*, in quantum est Dei offensa, quod non pertinet ad rationem alterius virtutis. » — Ibid., ad 3 : « Quaelibet virtus specialis *formaliter expellit* habitum vitii oppositi, sicut albedo expellit nigredinem ab eodem subjecto ; sed *paenitentia expellit omne peccatum effective*, in quantum operatur ad destructionem peccati, prout est remissibile ex divina gratia, homine cooperante. »

(2) III[a], q. 86, a. 6.

(3) III[a], q. 90, a. 1, 2, 3, et *Concile de Trente*, sess. 14, ch. 3.

avant même la réception du sacrement de pénitence, pourvu qu'on ait le désir au moins implicite de le recevoir (1). Ce désir implicite est contenu dans la volonté d'accomplir tout ce qui est nécessaire au salut. — *La contrition imparfaite* ou *attrition* est une douleur ou détestation du péché, qui procède d'un motif surnaturel inférieur à celui de la charité; ce motif est soit la turpitude du péché mortel, comme injure faite à Dieu et comme mal de l'âme; soit la crainte de perdre la béatitude éternelle, d'être séparé du principe de tout bien et d'encourir les châtiments divins (2). Il y a déjà dans cette attrition, qui exclut la volonté du péché et qui implique l'espoir du pardon, un certain amour surnaturel de Dieu, source de toute justice (3), amour qui ne suffit pas à justifier, mais qui, uni à l'absolution sacramentelle, obtient la rémission des

(1) *Concile de Trente*, sess. XIV, ch. 4.

(2) *Conc. de Trente*, sess. XIV, ch. 4 : « Illam vero contritionem imperfectam, quae *attritio* dicitur, quoniam vel ex turpitudinis peccati consideratione, vel ex gehennae et poenarum metu communiter concipitur, si voluntatem peccandi excludat cum spe veniae, declarat (sancta Synodus) non solum non facere hominem hypocritam et magis peccatorem, verum etiam donum Dei esse et Spiritus Sancti impulsum, non adhuc quidem inhabitantis, sed tantum moventis, quo poenitens adjutus viam sibi ad justitiam parat. Et quamvis *sine sacramento* poenitentiae per se ad justificationem perducere peccatorem nequeat, tamen eum ad Dei gratiam in sacramento poenitentiae impetrandam disponit. »

(3) *Conc. de Trente*, sess. VI, ch. 6 : A propos de la préparation des adultes au baptême il est dit, et ce n'est pas une moindre préparation qui est requise pour le sacrement de pénitence : « Disponuntur autem ad justitiam, dum excitati divina gratia et adjuti, *fidem ex auditu concipientes*... et dum peccatores se intelligentes, a divinae justitiae timore, quo utiliter concutiuntur, ad considerandam Dei misericordiam se convertendo *in spem eriguntur*, fidentes Deum sibi propter Christum propitium fore, *illumque tanquam omnis justitiae fontem diligere incipiunt*, ac propterea *moventur adversus peccata* per odium aliquod et detestationem, hoc est per eam poenitentiam, quam ante baptismum agi oportet (Act. II, 38); denique dum proponunt suscipere baptismum, inchoare novam vitam et servare divina mandata. »

péchés mortels par les mérites infinis de la Passion du Sauveur.

Quant aux péchés véniels, ils ne peuvent être remis sans *un regret au moins virtuel* de les avoir commis et sans *le propos* de se préparer à les éviter dans la suite; non pas que nous puissions ici-bas, sans un privilège spécial, éviter *tous* les péchés véniels d'une façon continue, mais nous pouvons et devons éviter *chacun* en particulier, et leur nombre doit diminuer évidemment avec le progrès de la charité (1). Ce regret au moins virtuel des péchés véniels commis et le ferme propos de faire le possible pour n'y pas retomber est contenu dans un acte fervent d'amour de Dieu. L'oraison dominicale, l'usage de l'eau bénite et des autres sacramentaux nous disposent à ces actes fervents de charité et de pénitence, à plus forte raison la sainte communion et aussi le sacrement de l'extrême-onction (2).

C'est ce que nous dit le livre de l'*Imitation*, l. I, ch. 21, en parlant de la componction du cœur : « A cause de la légèreté de notre cœur et de l'oubli de nos défauts, nous

(1) Cf. S. Thomas, III*, q. 87, a. 1 c. : « Ad remissionem venialium peccatorum, non... sufficit habitualis displicentia, quae habetur per habitum caritatis, vel poenitentiae virtutis; quia sic caritas non compateretur peccatum veniale, quod patet esse falsum. Unde sequitur, quod requiratur quaedam *virtualis displicentia*; puta cum aliquis hoc modo fertur secundum affectum in Deum et res divinas, ut quidquid sibi occurreret, quod eum ab hoc motu retardaret, displiceret ei et doleret se commisisse, etiamsi actu de illo non cogitaret... »

Ad 1 : « Ad poenitentiam peccatorum venialium requiritur quod homo *proponat abstinere a singulis*, non tamen ab omnibus; quia hoc infirmitas hujus vitae non patitur; debet tamen habere *propositum se praeparandi ad peccata venialia minuenda*; alioquin esset ei periculum deficiendi, cum desereret appetitum proficiendi seu tollendi impedimenta spiritualis profectus, quae sunt peccata venialia. »

Ad 3 : « Fervor caritatis virtualiter implicat displicentiam venialium peccatorum. »

Item art. 2, ad 2 : « Peccatum veniale nunquam remittitur sine aliquali actu poenitentiae virtutis, explicito scilicet vel implicito. »

(2) *Ibid.*, a. 3.

ne sentons pas les maux de notre âme... Heureux qui rejette tout ce qui peut souiller sa conscience et l'appesantir... Que votre œil soit ouvert sur vous d'abord, et avant de reprendre vos amis, ayez soin de vous reprendre vous-mêmes. » — Ch. 25 : « Comme votre œil observe les autres, les autres vous observent aussi... Souvenez-vous toujours que votre fin approche et que le temps perdu ne revient point... Dès que vous commencerez à tomber dans la tiédeur, vous tomberez dans le trouble. Mais si vous persévérez dans la ferveur, vous trouverez une grande paix et vous sentirez votre travail plus léger, à cause de la grâce de Dieu et de l'amour de la vertu. »

*
* *

§ II. — *La mortification remet la peine due au péché.*

La vertu spéciale de pénitence ne porte pas seulement à la détestation du péché comme offense à Dieu, mais encore à la *réparation*, et pour celle-ci la cessation du péché ne suffit pas, il faut une *satisfaction* offerte à la justice divine, car tout péché mérite une peine (1).

Le péché mortel, s'il n'est pas remis ici-bas, mérite une peine éternelle, parce qu'il nous détourne de Dieu, souverain bien et fin dernière; ce désordre moral est irréparable, et, tant qu'il dure, la peine doit durer (2). Si au contraire le péché mortel est remis ici-bas, si le pécheur contrit se convertit, la peine éternelle est remise elle aussi, mais souvent il reste à subir une *peine temporelle*, que mérite le péché, soit mortel, soit véniel, en tant qu'il se porte de façon désordonnée vers un bien fini (3). « *Tribu-*

(1) III^{a}, q. 85, a. 3.
(2) I^{a} II^{ae}, q. 87, a. 3, 4, 5.
(3) *Ibid.*, a. 5.

lation et angoisse sur tout homme qui fait le mal... ; gloire, honneur et paix, pour quiconque fait le bien » (Rom., II, 9).

Quelle est la raison profonde pour laquelle tout péché mérite une peine, comme tout acte inspiré par la charité mérite une récompense?

Saint Thomas nous l'explique ainsi : « Déjà dans l'ordre des choses naturelles, nous voyons qu'une force agit d'autant plus que la force contraire s'élève contre elle... De même parmi les hommes, chacun est naturellement porté à rabaisser celui qui s'insurge contre lui. De plus, il est manifeste que tout ce qui est contenu dans un ordre donné est uni au principe de cet ordre, et par suite tout ce qui s'insurge contre cet ordre de choses mérite d'être rabaissé par le principe même de cet ordre.

« Or le péché étant un acte désordonné, quiconque pèche contre un ordre supérieur mérite une répression ou une peine. Et comme il y a trois ordres auxquels la volonté humaine est soumise, l'homme peut recevoir une triple peine. La volonté humaine est soumise d'abord à l'ordre de notre raison, qui la dirige immédiatement, ensuite à l'ordre extérieur du gouvernement soit temporel, soit spirituel, enfin à l'ordre universel du gouvernement divin. Chacun de ces trois ordres est troublé par le péché, lorsque celui qui pèche agit contre sa propre raison, contre la loi humaine et contre la loi divine. Il encourt ainsi trois peines : le remords de la conscience, la peine infligée par les hommes et celle infligée par Dieu (1). »

Tel est le fondement de la vertu de pénitence, et la raison pour laquelle *elle doit, en justice, à Dieu une réparation* ou *satisfaction* pour l'offense qui lui a été faite. Tout péché mérite une peine, soit volontaire, soit involontaire. La justice vindicative, qui est dans le juge, inflige, pour

(1) I^a II^ae, q. 87, a. 1.

faire respecter les principes du droit, une peine au coupable contre la volonté de celui-ci ; la pénitence, elle, est une partie de la justice, qui porte le coupable à subir volontairement et à s'imposer lui-même la peine qu'il a méritée. Il ne peut, à la vérité, offrir à Dieu une réparation absolument égale à l'offense, mais il lui offre la *satisfaction* proportionnée dont il est capable ; celle-ci tire sa valeur de l'amour qui l'inspire et plus encore des mérites du Christ, principe de notre justification (1).

L'absolution sacramentelle efface le péché, mais en outre une pénitence ou satisfaction nous est imposée, pour que nous obtenions ainsi la remise de la peine temporelle, qui reste à subir ordinairement, même lorsque le péché lui-même est déjà remis. Cette satisfaction est une partie du sacrement de pénitence, et contribue à ce titre à nous rendre la grâce ou à l'augmenter (2). Ainsi est payée, en partie du moins, la dette contractée par le pécheur à l'égard de la justice divine ; il doit aussi dans ce but porter patiemment les peines de la vie, et si cette patience ne suffit pas à le purifier tout à fait, il devra passer par le purgatoire, car rien de souillé n'entre au ciel.

Le dogme du purgatoire est ainsi une grande confirmation de la nécessité de la mortification, car il nous montre qu'il faut payer notre dette, soit ici-bas en méritant, soit après la mort sans mériter. C'est ce qui fait dire à l'auteur de l'*Imitation*, l. I, ch. 21 : « Si vous réfléchissiez sérieusement aux peines de l'enfer et du purgatoire, je crois que vous supporteriez volontiers le travail et la douleur, et que vous ne redouteriez aucune austérité. Mais parce que ces vérités ne pénètrent point jusqu'au cœur et que nous aimons encore ce qui nous flatte, nous demeurons froids

(1) III^a, q. 85, a. 3 c., ad 2, ad 3, et Supplementum, q. 15, a. 1.
(2) III^a, q. 86, a. 4, ad 2, et Suppl., q. 10, a. 2, ad 2.

et négligents. » — Au contraire, un repentir plein d'amour effacerait et la faute et la peine, comme ces heureuses larmes que Jésus a bénies en disant : « Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé » (Luc, VII, 47).

Le baptême remet à l'adulte, qui le reçoit comme il convient, et toutes ses fautes et *toute la peine* qui leur est due, car le baptisé reçoit en cet instant *tout* ce que la vertu de la Passion du Sauveur doit produire en lui. Par l'absolution au contraire nous recevons l'effet de la Passion, selon le mode de nos propres actes, qui sont la matière du sacrement de pénitence, et qui coopèrent ainsi à notre relèvement ; c'est pourquoi la remise de la peine n'est complète que lorsque ces actes de pénitence, la satisfaction comprise, sont complets (1).

Suivant la ferveur de la contrition, le pénitent qui est justifié recouvre soit une grâce supérieure à celle qu'il avait perdue, soit une grâce égale, soit une grâce moindre (2). Ainsi les mérites perdus par le péché mortel revivent selon la ferveur de la contrition (3). Et même cette ferveur et celle de la première satisfaction peut être telle que *toute la peine temporelle* due au péché soit remise dès cet instant, et avec elle parfois tous les restes du péché, comme il arriva sans doute lors de la conversion de Madeleine (4).

(1) Cf. III*, q. 86, a. 4, ad 3.

(2) III*, q. 89, a. 2 : « Secundum quod motus liberi arbitrii in poenitentia est intensior vel remissior, secundum hoc poenitens consequitur majorem vel minorem gratiam. ... Et ideo poenitens quandoque resurgit in majori gratia, quam prius habuerat, quandoque autem in aequali, quandoque etiam in minori ; et eadem est ratio de virtutibus, quae ex gratia consequuntur. »

(3) III*, q. 89, a. 5 c., et ad 3.

(4) III*, q. 86, a. 5, ad 1 : « Quandoque (Deus) tanta commotione convertit cor hominis, ut subito perfecte consequatur sanitatem spiritualem, non solum remissa culpa, sed *sublatis omnibus peccati reli-*

*
* *

§ III. — *La mortification fait disparaître les restes du péché.*

Le péché, même après avoir été remis, laisse généralement des traces en nous (*reliquiae peccati*). C'est ce qui arrive surtout dans le cas du péché réitéré, qui engendre une habitude mauvaise, un vice. L'absolution efface bien la faute, et convertit notre volonté vers Dieu, mais il reste cependant en nous une inclination à retomber dans la faute souvent commise. Cette inclination n'est plus aussi forte qu'avant la contrition, mais elle subsiste encore dans une mesure, comme le *fomes peccati*, le foyer de convoitise reste dans le baptisé, quoique diminué par la grâce baptismale (1).

L'expérience quotidienne ne montre que trop qu'il en est ainsi. Celui qui a pris l'habitude de s'enivrer, du fait qu'il se convertit, reçoit par l'absolution avec la grâce sanctifiante la vertu infuse de tempérance, mais il n'a point la vertu acquise correspondante; bien au contraire subsiste en lui une inclination à retomber dans la faute souvent commise, et il y retombera, s'il n'évite pas les occasions et n'a pas recours à une sérieuse mortification, pour détruire les restes du péché qui imprègnent en quelque sorte son tempérament.

Il en est de même des antipathies, des aversions qui n'ont pas été combattues et qui ont grandi dans notre cœur; même après un repentir sincère et l'absolution, il en reste quelque chose en nous, non plus à titre de péché

quiis, ut patet de Magdalena, Luc, VII. Quandoque autem prius remittit culpam per gratiam operantem, et postea per gratiam cooperantem successive tollit peccati reliquias. »

(1) Cf. III^{a}, q. 86, a. 5.

habituel, mais comme disposition à retomber. Ces restes du péché il ne faut pas seulement les voiler, les modérer, les régler, il faut les faire mourir, les mortifier, sans quoi ils imprégneront si bien tout notre être, qu'il faudra des purifications passives bien profondes et bien douloureuses pour nous en délivrer. En ce sens on a dit que chacun vers l'âge de trente ou quarante ans est responsable de sa propre physionomie suivant qu'elle manifeste la suffisance, la présomption, l'orgueil, la fatuité, l'envie.

Ces restes du péché nous affaiblissent grandement, nous laissent dans un état de langueur et de débilité, qui nous fait reculer devant les actes de vertu. La mortification doit extirper ces mauvaises racines, pour travailler à l'assainissement de notre âme ; elle doit contribuer à nous rendre toutes nos énergies spirituelles.

*
* *

N'oublions pas enfin que nous avons à combattre non seulement les suites du péché, mais les tentations qui viennent de l'esprit du monde et de l'esprit du mal. « Revêtez-vous, dit saint Paul, de l'armure de Dieu, afin de pouvoir résister aux embûches du démon. Car nous n'avons pas à lutter (seulement) contre la chair et le sang, mais contre les princes et les puissances, contre les dominateurs de ce monde des ténèbres, contre les esprits mauvais répandus dans l'air... Soyez donc fermes, les reins ceints de la vérité, revêtus de la cuirasse de justice et les sandales aux pieds prêts à annoncer l'Évangile de paix » (Ephés., VI, 11).

Nous avons des ennemis d'autant plus mauvais et nuisibles que leurs facultés, appliquées au mal, sont plus hautes et plus fortes. Si l'homme méchant est pire qu'une bête féroce, dit Aristote, que penser du démon ? Il faut,

pour lui résister, l'armure de Dieu, celle des vertus : « Prenez surtout le bouclier de la foi, par lequel vous pourrez éteindre tous les traits enflammés du Malin » (Ephés., VI, 16). « Résistez-lui, et il s'enfuira » (I Jac., IV, 7) ; plus au contraire on lui cède, et plus il nous poursuit.

Si Dieu a permis que dans l'état d'innocence l'homme, qui vivait dans la familiarité divine, fût tenté par le démon, il est toujours vrai de dire que celui-ci tente plus directement ceux qui aspirent à la perfection et qui y conduisent d'autres âmes ; car il a un grand intérêt à les faire tomber de très haut. Quant aux grands pécheurs, il les tient par la chair et le monde, sans avoir besoin de chercher à les séduire par une action directe.

Notre-Seigneur lui-même a voulu être tenté, après les jours de jeûne passés au désert, pour nous apprendre à résister à la tentation, pour nous donner force et confiance (1). Nous voyons par cet exemple que le démon cherche à porter l'homme spirituel, non pas tout de suite à des fautes mortelles, mais à des fautes légères qui conduiront à d'autres très graves.

Ainsi il a porté Adam et Ève au mal par trois tentations successives, de gourmandise, de vaine gloire et d'orgueil extrême : « Est-ce que Dieu aurait dit : Vous ne mange-« rez pas de tout arbre du jardin?... Non, vous ne mourrez « point ; mais Dieu sait que le jour où vous en mangerez, « vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux, « connaissant le bien et le mal » (Genèse, III, 1).

De même il a cherché à séduire le Christ par les trois tentations successives du désir de la nourriture après un long jeûne, de la vaine gloire ou ostentation et de l'orgueil extrême : « Si vous êtes le Fils de Dieu, commandez que ces pierres deviennent des pains... Si vous êtes le Fils de

(1) III^a, q. 41, a. 1 et 2.

Dieu, jetez-vous en bas (du haut du temple)... Je vous donnerai tous les royaumes du monde, si, tombant à mes pieds, vous m'adorez » (Matth., IV, 3).

A l'exemple de Notre-Seigneur répondons par la parole de Dieu, sans discuter, et la tentation deviendra ainsi l'occasion d'actes très méritoires de foi, de confiance et d'amour de Dieu. En ces moments nous sommes dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir nous contenter d'actes de vertus imparfaits (*remissi*), il faut recourir aux actes les plus intenses et méritoires.

Quelles sont, pour résister à la tentation et pour expier nos fautes, les principales œuvres satisfactoires?

On en distingue généralement trois : *l'aumône, le jeûne, la prière*, dont il est facile de montrer la convenance.

Toute satisfaction offerte à la justice divine doit pour l'honneur de Dieu nous enlever quelque chose des biens dont nous avons abusé. Or il y a trois espèces de biens : 1° ceux de l'âme, dont on abuse par orgueil, qui doit être réparé par la prière humble qui nous incline devant Dieu ; 2° les biens du corps, dont on abuse par la concupiscence de la chair, qui doit être expiée par le jeûne ; 3° les biens extérieurs, dont on abuse par la concupiscence des yeux, qui doit être expiée par l'aumône (cf. III^a, Suppl. q. 15, a. 3).

Les autres péchés se rattachent à ces deux concupiscences et à l'orgueil, comme à trois racines, et de même les autres œuvres satisfactoires se ramènent aux trois que nous venons d'énumérer. Tout ce qui afflige le corps, comme la discipline et austérités de ce genre, a la même raison d'être que le jeûne; les veilles doivent être consacrées à la prière, qui devient véritablement ainsi une œuvre satisfactoire, et toutes les œuvres de miséricorde à l'égard du prochain sont comme une aumône qui lui est faite.

Les épreuves de la vie patiemment supportées sont elles

aussi, bien sûr, une satisfaction, qui remet la peine due au péché, qui efface les traces qu'il laisse en nous, et nous préserve contre la tentation.

La place faite à la *pénitence* est grande dans les anciens ordres religieux, où le religieux et la religieuse doivent offrir à Dieu une satisfaction non seulement pour eux-mêmes, mais pour les pécheurs qui oublient la réparation nécessaire. Tous les saints l'ont compris, particulièrement les fondateurs d'Ordres, et ils n'ont guère cessé de le rappeler à leurs enfants : « Si l'on mitige les observances, on mitigera les esprits ; le relâchement des règles conduirait infailliblement au relâchement des idées et à celui de la vie. Le Seigneur, qui a inspiré ces règles, ne bénirait pas une telle déchéance (1). » — Le monde aujourd'hui, à voir tout le mal qui le ravage, n'a pas moins besoin de prière et de pénitence qu'aux premiers jours du Christianisme, comme le rappelait la Bienheureuse Vierge Marie en apparaissant à Lourdes. Cette *réparation* doit être offerte en esprit d'amour et d'adoration, elle est ainsi un acte très élevé qui procède des trois vertus subordonnées de charité, de religion et de pénitence ; elle rend à Dieu la gloire que le péché lui enlève et associe très intimement les âmes réparatrices au Christ, prêtre et hostie, pour la grande œuvre de la rédemption.

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange.

(1) Les observances d'un Ordre religieux comme celui de Saint-Dominique sont semblables à l'écorce souvent rugueuse des arbres ; cette écorce ne semble pas indispensable à la vie de l'arbre ; si pourtant on l'enlevait, la sève ne monterait plus et l'arbre se dessécherait vite et mourrait. Les observances, loin de s'opposer à l'étude, s'harmonisent très bien avec elle, si l'on comprend qu'elles sont, comme l'étude, un moyen ordonné à la contemplation et à l'union divine, source de l'apostolat.

Le Christ, notre victime

Au cours de ces dernières années, divers ouvrages ont été publiés sur le sacrifice du Calvaire et sur le sacrifice eucharistique, marquant ainsi l'intérêt qui de plus en plus s'attache à ces réalités surnaturelles où viennent s'appuyer les manifestations de notre culte chrétien. L'un des plus remarqués, parmi les travaux récents, pour la nouveauté de ses vues et l'ampleur de ses renseignements, fut sans contredit le *Mysterium fidei* du P. de la Taille, S. J. (1) Avec lui, et parce que plus accessibles à l'ensemble des fidèles instruits, il nous faut signaler les *Harmonies eucharistiques* du P. Gillet (2); *La sainte Eucharistie*, du P. Hugon (3), et enfin la dernière édition du livre de M. Grimal, parue en 1923 : *Le Sacerdoce et le Sacrifice de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (4). Notre dessein n'est pas d'entretenir les lecteurs des discussions ni des problèmes théologiques qui ont été soulevés au cours de ces études,

(1) Beauchesne, Paris, 1922.
(2) Desclée, Lille, 1914.
(3) Téqui, Paris, 1922.
(4) Beauchesne, 1923. — Citons encore l'ouvrage, déjà plus ancien, de M. Lepin : *L'idée de sacrifice, dans la religion chrétienne, d'après le P. Condren et M. Olier*, Lyon, 1897. — Grivet, S. J. : *La Messe de la terre et la Messe du ciel*, Paris, 1917. — Lamiroy : *De essentia SS. Missae sacrificii*, Louvain, 1919.

ou à leur occasion. Il y aura, semble-t-il, plus de profit à marquer seulement ici les grandes lignes de la doctrine catholique, et, ayant rappelé brièvement la signification générale et la nature de tout sacrifice, à envisager aussitôt notre Christ dans ce rôle de victime, si étroitement lié à son sacerdoce (1).

*
* *

Le sacrifice est naturel à l'homme, lorsque celui-ci consent à être vrai avec lui-même et avec Dieu. L'un des résultats les plus nets en effet auxquels parvient l'âme humaine lorsque, par le développement de ses facultés supérieures, elle cherche à se conquérir elle-même et à poser, en l'affirmant, sa personnalité, est précisément de se sentir en dépendance par rapport à un plus haut que soi qu'elle nomme l'Idéal. Curieuse inconséquence, il faut l'avouer, que cette appellation, car y a-t-il rien de plus réel que l'Idéal? Nourriture de l'âme, sans laquelle elle s'étiole et meurt, qui la transforme et la porte en des régions supraterrestres, l'Idéal pourrait-il n'être qu'un vain songe, s'il est source de vie et d'être? Mais en même temps qu'elle le dénonce comme le seul point d'appui auquel est suspendu son élan vital, l'âme humaine comprend qu'elle est faite pour lui, et non lui pour elle. « Nous sommes parties d'un tout, dirait saint Thomas en son langage de philosophe, et nous saisissons d'instinct que la partie est pour le tout et doit se sacrifier à lui. » C'est la loi; rien ne nous paraît si grand que l'homme qui, libéré de ses appétits inférieurs, s'éprend d'un idéal et se donne à lui jusqu'à en mourir. Quand nous revenons à ces foyers de lumière qui sont en notre intelligence, de telles vérités

(1) Voir *Revue des Jeunes*, 25 sept. 1923, notre article sur « Le Christ, notre Prêtre ».

nous apparaissent en clarté et ne souffrent pas de discussion. L'Idéal exige un culte, et ce culte est le sacrifice de soi.

Je ne m'attarderai pas à montrer que tout idéal puise sa force d'attraction et de vie, et donc sa réalité, en Dieu. Là encore, à toute âme qui s'ouvre à la vérité, cela se manifeste en parfaite évidence. Dieu est notre Tout, celui qui condense en l'unité de son être tout ce que nous pouvons rêver de grand, de juste ou de beau. Nous participons de lui, nous tenons à lui, nous sommes de lui; et comme une étincelle échappée du brasier s'évanouit lorsqu'elle s'en éloigne, ainsi ne sommes-nous grands que dans la mesure où nous demeurons en contact avec l'infinie Grandeur. Mais puisque nous sommes des participations de Dieu, puisque Dieu est notre Tout, n'allons-nous pas aussi devoir conclure que nous sommes pour lui, et non lui pour nous? que nous lui devons un culte et que ce culte est le sacrifice de notre propre personnalité?

Qu'est-ce à dire pourtant? Pour vivre de l'Idéal et de Dieu, faut-il donc renoncer à la vie? faut-il, pour que l'Idéal soit, ne pas être soi-même? Non pas. La pierre qui, dans les murs de la maison, vient apporter à l'édifice sa force de résistance, n'en demeure pas moins elle-même, bien qu'entièrement offerte à l'œuvre de l'ensemble. Ce qu'exige de nous l'Idéal, et Dieu par conséquent, c'est l'oblation constante de nos facultés d'action et de notre être à son service. Cela ne va pas parfois sans le brisement des puissances inférieures de désordre et de corruption, sans une mort à une partie de nous-mêmes; mais le principe immortel que nous portons au-dedans de nous et qui fait notre personnalité y gagne en valeur de divine participation. Ainsi en se perdant, on se retrouve; la mort engendre la vie; par le sacrifice, l'être humain se porte vers Dieu, et, sans rien perdre de ce qui est en nous l'essentiel,

lui fait hommage de tout lui-même dans un culte d'adoration souveraine.

C'est jusqu'à cet enracinement profond qu'il faut descendre, si nous voulons saisir la vraie nature du sacrifice : car avant tout, les gestes visibles par lesquels l'homme s'essaie à produire au dehors ce qu'il appelle un sacrifice, n'ont de réelle valeur qu'à la condition de s'appuyer sur des sentiments intérieurs d'humble et totale dépendance envers Dieu. A l'origine de tout sacrifice extérieur, il faut placer un sacrifice plus intime et plus essentiel par lequel l'homme, prenant conscience de ce qu'est Dieu et de ce qu'il est lui-même, s'offre spontanément au Maître souverain de toutes choses, et fait retour à lui par tout l'élan de son être.

Mais sans aucun doute une telle attitude d'âme aura sa répercussion au dehors. Et de fait, l'acte vertueux par lequel l'homme librement se soumet à sa loi, qu'est-il autre chose qu'un don de soi à Dieu, auteur de la nature et des lois qui la régissent? Toutes les manifestations de l'activité humaine, ainsi ordonnées à l'accomplissement de la volonté divine, peuvent traduire sensiblement cette oblation secrète de l'âme et mériter du coup le nom de sacrifice.

Pourtant, à proprement parler, les actes de vertu ont une nature que détermine immédiatement leur objet : ils sont des actes de justice, de force, de tempérance, avant d'être des actes de sacrifice ; par voie de conséquence seulement, ils expriment un véritable hommage à Dieu, auteur de la loi morale. N'y aurait-il donc pas lieu de concevoir, en dehors même de ces actes commandés par la loi morale, d'autres gestes extérieurs qui n'auraient qu'un but, celui de symboliser l'hommage et l'adoration de l'âme, de traduire visiblement le sacrifice intérieur, d'en être le signe et le sacrement? Ces gestes ne seraient pas autre chose

que des actes de religion et de culte, et en définitive, de véritables actes de sacrifice. Et puisqu'enfin nous sommes amenés tout naturellement à concevoir la possibilité de tels gestes, faut-il s'étonner que l'homme les ait depuis toujours réalisés dans sa vie religieuse et en ait fait l'essentiel de son culte?

C'est ce sacrifice en effet, issu du sacrifice intérieur, qui est le centre de toute religion. Il consiste dans le don que l'homme fait à Dieu de certains objets à son usage, utiles à sa vie ou à sa conservation, en vue de manifester ce sentiment d'étroite dépendance dans laquelle il se trouve en face de Dieu et de reconnaître son domaine radical sur toutes choses.

Il importe assez peu, il est vrai, que la chose offerte soit de grande importance, qu'elle représente une part considérable des biens à l'usage de l'homme : cette oblation sacrificielle est un symbole; le principal ici est la disposition de l'âme dont l'oblation est le signe : un prélèvement minime de ses biens pourra donc suffire à l'homme pour exprimer son vouloir de don intérieur total. Aussi bien n'est-ce pas par la quantité de présents offerts, mais par la manière de les offrir, que l'homme dira son âme. Il agira de telle sorte que ces présents puissent être complètement aliénés en faveur de la divinité : il les fera passer en la propriété de Dieu, en les enlevant d'une façon définitive à tout usage humain, en les rendant, par la destruction ou une transformation quelconque, absolument inutilisables.

L'offrande d'un objet, rendu impropre à tout usage humain, afin de mieux marquer le vouloir de s'en dessaisir et de l'approprier à Dieu, telle est d'un mot la nature de ce sacrifice extérieur et cultuel. Le vin versé à terre en libation à la divinité, les fruits offerts en prémices, les animaux égorgés ou brûlés sur l'autel, réalisent à leur manière cette conception première et essentielle du sacrifice.

D'autres aspects dérivés pourront venir enrichir cette notion première. La psychologie humaine est des plus complexes : en même temps qu'elle s'adresse à Dieu pour l'adorer et lui rendre hommage, elle en prendra tout naturellement occasion pour le remercier de ses dons : l'action de grâces n'est-elle pas toute voisine de l'adoration humble et déférente envers celui dont on a tout reçu? Par ailleurs l'homme se rend compte que, par le sacrifice, il entre en relation avec Dieu, il lie société avec lui, et que, si le don est agréé, Dieu y répondra par plus d'amour et de nouveaux bienfaits. A l'action de grâces, se joint un sentiment d'attente qui fait du sacrifice une demande, un appel, une prière.

Parmi tous les éléments cependant qui peuvent ainsi imposer au sacrifice des modalités spéciales, il n'en est pas de plus significatif que le fait du péché. Sans doute ce n'est pas à cause du péché que le sacrifice a été institué : nous venons de le voir, le sacrifice a une origine plus profonde, à tel point que son existence s'imposait en dehors même du péché. Ce n'est même pas en raison du péché que le sacrifice comporte une destruction de la victime offerte : cette destruction ou immolation est inhérente au sacrifice comme tel; elle réalise l'aliénation que l'homme entend faire d'une partie de ses biens en faveur de la divinité, pour signifier son désir de don total.

Mais puisqu'il n'est que trop vrai que l'homme a péché, puisqu'il lui faut, s'il veut rentrer en grâce avec Dieu, de toute nécessité expier sa faute, quelle manière plus heureuse de le faire, après s'être attaché follement aux biens créés, que de s'en priver par le sacrifice, que de les restituer en quelque sorte à Dieu, se les étant injustement appropriés? Quelle manière plus heureuse de le faire, après s'être détourné de Dieu, après avoir offensé sa divine majesté, que de revenir vers lui par un acte où se trouve

éminemment enfermée l'adoration humble et pénitente, et de signifier, par l'immolation d'une victime, que l'on se soumet entièrement aux exigences divines? Le sacrifice pour le péché se retrouve dans toutes les religions de l'antiquité : l'homme en arrive à concevoir que la victime qu'il immole tient sa place dans l'expiation rigoureuse que Dieu attend de lui; et devant la gravité de sa faute, aucun objet, aucun être, fût-il humain, ne lui paraîtra trop précieux pour apaiser la colère d'un Dieu qu'il sent irrité contre lui.

Souvenons-nous enfin que l'homme n'est pas un isolé; que ses actes extérieurs, plus que les autres, ont une valeur sociale, et que, par conséquent, le culte sensible qu'il s'agit de rendre à Dieu ne saurait revêtir un caractère purement individuel. C'est toute l'humanité, qui, parce qu'elle vient de Dieu et se trouve par lui constituée en groupe, doit lui rendre un hommage commun; c'est elle encore qui, parce qu'elle est pécheresse et corrompue par un péché de nature, doit faire monter vers Dieu une prière et une imploration publique. Aussi le sacrifice est-il par excellence le fondement social de toute religion. C'est autour de lui que se constituent le sacerdoce et la hiérarchie religieuse.

Ces principes posés, il reste à déterminer concrètement quel sera l'acte cultuel qui, dans l'état présent de l'humanité, répondra le plus parfaitement aux exigences réclamées par le sacrifice extérieur. La complexité du problème tient précisément à cette situation de pécheur dans lequel se trouve l'homme en face de Dieu. S'il ne se fût agi que d'un culte d'adoration, de louange, d'action de grâces, de prière à rendre à Dieu par sa créature raisonnable et innocente, la solution eût été simple : l'oblation en effet d'une chose sensible, si minime fût-elle, suffisait à exprimer l'adoration intérieure et à constituer un sacrifice agréé de Dieu.

Mais l'homme est pécheur : le péché l'a placé en état d'inimitié avec Dieu. Il porte sur lui le poids non seulement de ses fautes personnelles, trop réelles, hélas ! mais aussi de la faute originelle qui, dès sa naissance, le sépare de Dieu. Comment concevoir qu'un individu ou un groupe social, limité dans le temps et dans l'espace, puisse laver la race entière d'une faute qui dépasse les individus et les groupes, qui s'étend à toutes les générations du passé et de l'avenir, qui souille la propre nature de l'homme, et reçoit de cette même nature une valeur de participation universelle et indéfinie ?

D'ailleurs, à n'envisager que le péché en lui-même, personnel ou social, il demeurera toujours vrai qu'il porte atteinte à la majesté infinie de Dieu, et de ce chef réclame une réparation équivalente. Quand je blesse l'un de mes semblables, mon offense se mesure à la dignité de la personne lésée; quand je répare au contraire, ma réparation vaut ce que je vaux moi-même : et c'est pourquoi souvent il me faut un intermédiaire plus digne et plus puissant que moi pour obtenir ma grâce. Que pourrait bien être la réparation de l'homme pécheur en présence de l'offense infinie faite à Dieu? En vain cherchera-t-il les victimes les plus précieuses, celles qui lui sont les plus chères, en vain les jettera-t-il au sacrifice en nombre illimité, dans des hécatombes ininterrompues : tout cela n'est que le symbole fini d'un sentiment plus limité encore, et ne saurait entrer en balance avec l'infini.

Il est vrai, Dieu peut adoucir les rigueurs de sa justice : il peut se contenter du peu que nous lui offrons, et nous faire grâce en considération de notre bon vouloir. Mais il est libre de le faire et de ne pas le faire. Il peut fort bien, pour contenter sa justice, exiger une expiation rigoureuse de la faute. Et la foi nous enseigne en effet que c'est à cette alternative que Dieu s'est arrêté, et qu'il n'a voulu agréer

du commun des hommes aucune réparation pour s'en satisfaire. Mais la foi nous révèle en même temps que Dieu, pour contenter sa miséricorde et son vouloir de pardon, a donné lui-même à l'humanité une victime de choix, d'un prix unique, d'une valeur absolue. Le sacrifice du Christ, seul, est capable d'apaiser la justice divine et de nous laver de nos fautes.

*
* *

Un jour, Jean, qui baptisait à Béthanie, au-delà du Jourdain, voyant passer Jésus, dit à ceux qui l'entouraient : « Voici l'Agneau de Dieu. » Par ce titre symbolique, où se trouvaient évoqués en raccourci les impuissants sacrifices de la Loi, le Précurseur entendait bien définir la mission essentielle du Christ ici-bas. L'Agneau de Dieu, la Victime sainte, semblable, mais combien supérieure ! à l'agneau de la Pâque juive et du sacrifice quotidien d'Israël, c'était cet homme qui passait, portant en lui, dans le silence, tout un mystère. Jean ne l'appelait ni Élie, ni le Prophète, ni le Christ ; il était l'Agneau, chargé par son immolation d'effacer les péchés du monde ; il était la Victime, celle que, depuis des siècles, le genre humain s'épuisait à chercher à travers la création, pour rentrer en grâce avec Dieu.

Faire rentrer l'humanité en grâce avec Dieu, telle était donc la première tâche, la tâche essentielle, pourrait-on dire, parce que première, imposée à la divine Victime. Mais au delà, et ce premier devoir étant accompli, il lui revenait encore de constituer l'hommage souverain d'adoration par lequel l'humanité régénérée pourrait honorer Dieu.

L'Épître aux Hébreux, en quelques phrases saisissantes, décrit ainsi la première tâche de Jésus, ayant trait au péché : « Le Christ dit en entrant dans ce monde : Vous

n'avez agréé ni holocaustes ni sacrifices pour le péché. Alors, j'ai dit : Me voici... Je viens, ô Dieu, pour faire votre volonté... C'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés, par l'oblation que Jésus-Christ a faite, une fois pour toutes, de son propre corps (1). »

Telle est la mission de victime départie au Christ. Elle consiste en ceci : l'obéissance à la volonté divine dans l'oblation de son corps, ou, si l'on veut, de son être sensible. Mais la nature d'une telle oblation ne saurait être comprise qu'à la condition de rappeler d'un mot la valeur incomparable que lui confère le fait de l'Incarnation.

Nous sommes ici en présence d'un corps humain, semblable au nôtre, animé par une âme humaine, et doué par conséquent de sensibilité, capable de souffrance comme le sont nos corps. Mais ce corps humain, cette âme humaine, sont le corps et l'âme d'un Dieu : une personne divine, par l'Incarnation, fait sienne une nature humaine, et, lui communiquant sa propre subsistance, devient le principe responsable de ses opérations. Tout ce que ce corps et cette âme unis pourront accomplir aura caractère d'acte humain, de par la nature à laquelle ils appartiennent, mais prendra aussi valeur divine de par la personne agissante. Les actes finis en nature de cette créature humaine, œuvre de l'amour de Dieu, ont une valeur personnelle divine et infinie. Et c'est là que la mission de victime du Christ vient puiser tout son sens.

Constituée par l'union hypostatique en appartenance absolue à la divinité, pénétrée, imbibée d'elle en quelque sorte, au point que l'analogie de l'éponge imprégnée d'eau est une comparaison déficiente, la nature humaine de Jésus est sainte et souverainement agréable à Dieu. Tous les actes de Jésus-homme seront précieux aux yeux de

(1) Heb., x, 5-10.

Dieu et capables d'entrer en balance avec l'infinité de l'offense de l'homme pécheur. Bien plus, ces actes ont d'eux-mêmes une valeur sociale bienfaisante. Parce que le but premier de Dieu en effet, en réalisant l'Incarnation, est de sauver les hommes, Jésus, en même temps qu'il est constitué le Saint et l'Oint du Seigneur, est établi aussi à la tête de ses frères en humanité. Il peut agir en leur nom, implorer leur pardon, se faire victime pour eux.

Et ce rôle de victime, Jésus l'inaugure dès le principe. « Dès l'enfantement virginal, écrit Tertullien, il est fait hostie (1). » Pour le comprendre, il faut se souvenir que cette union personnelle du Christ à Dieu lui donnait un droit, dès le premier instant de son existence, à la gloire parfaite : Jésus devait jouir de la vision de l'essence divine dans ses facultés humaines les plus nobles, et ce bonheur des élus devait, comme au ciel, rejaillir sur tout son être, même corporel, pour l'enlever à la souffrance et à la mort : c'était pour lui un droit de la plus haute convenance, appelé par l'union hypostatique. Or, si les théologiens admettent, conformément à l'enseignement de l'Église, que l'âme de Jésus, dans sa partie la plus élevée, possédait déjà la vision béatifique, il leur faut bien reconnaître que cette gloire de l'âme spirituelle n'avait aucun retentissement sur ses facultés inférieures ni sur le corps. L'être sensible de Jésus était destiné par Dieu à la souffrance et à la mort : Jésus se trouvait établi victime dès le principe, et tout le développement de sa vie, dans la réalisation consciente et acceptée des vouloirs divins, depuis la crèche jusqu'à la croix, ne serait que le déroulement continu de ce rôle de victime qu'il lui fallait remplir ici-bas. Ce rôle ferait l'unité de son existence, en l'inaugurant en Marie et en l'achevant sur la croix.

(1) Cité par Grimal, *La Messe de la terre et la Messe du ciel*, p. 136.

Mais une victime requiert un prêtre pour l'offrir ; cette offrande doit se faire selon des rites capables de constituer un véritable sacrifice. Qui donc offrira la Victime sainte? et comment s'accomplira son sacrifice?

Quand il lui plaisait d'offrir à Dieu un sacrifice, le Juif de l'ancienne Loi achetait aux vendeurs du temple un agneau ou une colombe, et s'en remettait au prêtre pour les rites sacrés à remplir. Parce que la victime était un être sans raison, il fallait bien qu'un autre qu'elle-même accomplît les actes principaux du sacrifice, l'immolation et l'offrande.

Ici, nous avons une victime humaine, responsable et consciente de son rôle : en raison de son infinie grandeur, nul être créé n'est qualifié pour l'offrir à Dieu. Il faut à Dieu un sacerdoce saint, comme il lui faut une victime sans tache ; et tout homme, en dehors de cette victime, est pécheur. Il ne reste donc à la Victime que de s'offrir elle-même, d'accomplir à son sujet le sacrifice, selon qu'il a été déterminé depuis toujours par la volonté divine. Le Christ est prêtre de son propre sacrifice. Mais comment s'offrira-t-il à Dieu pour le rachat du genre humain ?

Nous disions, au début de cette étude, que le sacrifice à forme religieuse et cultuelle puisait son origine et sa signification profonde dans une oblation plus intime, plus mystérieuse, par laquelle l'homme se dévoue à Dieu dans un acte de libre abandon de son être, de son vouloir et de ses facultés, acceptant sa condition de créature soumise et entièrement dépendante, reconnaissant aussi son état de péché et ses obligations envers l'infinie Justice, et ordonnant enfin son activité en fonction de ces grandes conditions primordiales. Le Christ, lui aussi, dans sa nature humaine, est une créature dépendante de Dieu : il le sait dans cette lumière supérieure que son union au Verbe fait rayonner en son intelligence. Dès lors, quels sentiments

d'adoration, de prière, d'obéissance, d'humilité, ne doivent pas s'élever de son âme, encens pur et d'agréable odeur qu'il offre sur l'autel de son humanité ! Ce sacrifice intérieur et caché se révèle au dehors par sa complète soumission en toutes choses aux droits de Dieu sur lui, dans l'accomplissement exact de la Loi divine.

Mais le Christ est encore, de par la volonté de son Père, chargé du péché des hommes et ouvrier de leur salut. Cela, il le sait aussi, et il sait qu'à cause de cela, il a reçu un corps soumis aux dures lois de la souffrance et de la mort. Le sachant, il l'accepte, et son sacrifice intérieur de soumission aux lois générales du Créateur s'achève dans cet agrément des volontés spéciales de Dieu sur lui, de la vie qui lui est faite et qu'il lui faudra mener à son terme.

Toute l'existence de Jésus se ramasse en cette soumission constante à la volonté du Père sur lui. A chaque page de l'Évangile, nous retrouvons cette affirmation : « Je suis venu pour faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Et quand l'image de la mort douloureuse se présente devant lui : « Maintenant, s'écrie-t-il, mon âme est troublée, et que dirai-je?... Père, délivrez-moi de cette heure... Mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure : Père, glorifiez votre nom (1). » Il y a là, dans cette acceptation anticipée de la mort, dans cette soumission quotidienne à une vie de labeur, d'humiliations, de fatigues physiques et de souffrances morales, un véritable sacrifice intérieur ininterrompu de Bethléem au Calvaire, en passant par l'atelier de Nazareth, le jeûne au désert et les travaux de la vie publique.

Mais en tout cela nous ne saurions découvrir le sacrifice religieux et cultuel, tel que nous l'avons défini. Celui-ci requiert que la victime se présente aux yeux de tous

(1) Jean, XII, 27.

sous l'aspect d'une véritable victime, en état d'immolation extérieure ; il requiert encore une offrande, une oblation visible faite à Dieu au nom de tous par le prêtre constitué. Le simple accomplissement de la loi morale, la simple soumission à la volonté divine, ne sauraient établir de soi un sacrifice en ce sens. Il fallait donc que, dans la vie de Jésus, il y eût un acte qui n'eût d'autre raison d'être que d'exprimer au dehors sa qualité de victime et de réaliser l'offrande extérieure et sensible de cette victime.

Cet acte fut la Passion de Jésus et sa mort sur la croix. Véritable sacrifice, destiné à devenir le point de départ de tout le culte chrétien, le Christ lui-même a pris soin de nous en révéler toute l'importance. C'est pour cette heure qu'il est venu, et il lui tarde qu'elle se réalise, malgré les frémissements de la nature mortelle. A différentes reprises, il avertit ses disciples de la nécessité qui l'oblige à passer par les souffranees de la Passion : « Il faut que le Fils de l'homme soit livré, flagellé... », c'est l'ordre du Père. Son corps, il faut qu'il soit livré ; son sang, il faut qu'il soit répandu pour les péchés des hommes. Et devant cette nécessité qui se présente à lui, devant cette volonté et ce précepte du Père, le Christ librement accepte et s'offre : « Père, que votre volonté soit faite... » A différentes reprises au cours de sa Passion, il affirme qu'il n'obéit pas à la volonté des hommes, mais à Dieu, et que sa liberté est sauve. Et quand tout est achevé, quand il a épuisé le calice de toutes les douleurs, Jésus consomme son offrande : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains ! »... cette âme, cette vie que vous m'aviez donnée pour l'immoler en faveur de mes frères, pour l'offrir en leur nom en signe de réparation et d'hommage, la voici, ô Père, je vous la remets, consommant ainsi le sacrifice, le seul qui compte désormais.

Toute l'attitude de Jésus au cours de sa Passion, ses

gestes, ses paroles, sont l'expression manifeste de l'oblation qu'il fait de lui-même à son Père. Quant à ses souffrances et à sa mort, elles révèlent aux yeux de tous cet état d'immolation et d'hostie dans lequel il se trouve depuis le premier instant de son existence. Et cela suffit pour qu'il y ait réel sacrifice. Dans les sacrifices de l'ancienne Loi, il est vrai, la destruction de la victime, opérée par le prêtre sur l'autel, constituait celle-ci en état d'immolation et d'hostie. A la Croix, Jésus est déjà hostie : il l'est depuis toujours ; et l'acte criminel des bourreaux ne saurait être un acte sacré d'immolation proprement sacrificielle. Mais en se soumettant librement à sa Passion, Jésus consent à se produire au dehors en son état d'hostie, à terminer et parfaire cet état en mourant au gibet infâme devant tout le peuple juif assemblé. Cela suffit : le sacrifice religieux et cultuel de l'humanité est désormais établi : le monde entier à travers les siècles y viendra chercher sa réconciliation avec Dieu, et l'expression de l'hommage parfait envers son Créateur et son Maître.

Il ne reste plus à Dieu que de reconnaître solennellement le sacrifice de son Fils en le ressuscitant et en le plaçant à sa droite dans les cieux, montrant ainsi aux hommes qu'en Jésus ils trouveront toujours la victime à jamais agréée dont ils ont besoin. Il ne reste plus enfin à l'homme que de pouvoir, par l'Eucharistie, renouveler indéfiniment ici-bas l'acte du Calvaire et en faire le centre de sa religion et de son culte. Nous ne pouvons entrer pour le moment dans ces nouvelles considérations. De toute façon, le sacrifice de Jésus se perpétue dans le temps et dans l'éternité, d'une part source inépuisable de salut pour l'homme, et d'autre part hommage unique et sublime à la divine Majesté dans les siècles des siècles.

Ch.-V. Héris, O. P.

Notes de Direction

La Charité envers le prochain

V. — *Activité spirituelle de la vertu.*

Beaucoup de personnes pieuses sont portées, et Dieu veuille qu'elles combattent cette tendance et il appartient à leur directeur de les y aider, à se faire de la vertu chrétienne une conception quelque peu étroite et passive. Très soucieuses de sauver leur âme et d'éviter le péché, elles apportent à leur légitime et nécessaire application à cette grande tâche une minutie, parfois un scrupule ou même beaucoup de scrupules, qui sont signe d'une recherche plus ou moins consciente de soi, d'amour-propre et d'égoïsme spirituel. Elles s'inquiètent, suivant l'expression de sainte Catherine de Sienne, de cultiver leur vigne par la fuite du mal et les exercices de piété, mais elles oublient, ou tout au moins ne se rendent pas assez compte « que « chaque créature raisonnable a sa vigne immédiatement « attenante à celle du prochain, et que tout mal et tout « bien se fait par l'intermédiaire du prochain »; elles ne s'emploient pas assez à être « de vrais ouvriers qui tra- « vaillent avec beaucoup de zèle à cultiver les âmes dans « le corps mystique de la sainte Église ».

D'autres s'attachent avec excès aux consolations et aux douceurs qu'elles rencontrent dans le service de Dieu et dans la prière, et c'est encore une forme de l'égoïsme spi-

rituel, qui aboutit à frustrer le prochain de ce qui peut lui revenir des dons que l'on reçoit non seulement pour soi, mais aussi pour les autres.

Quel remède un directeur sage pourra-t-il apporter à ces états d'esprit qui déforment l'idéal religieux dans une âme, tout au moins le diminuent et l'abaissent? Il sera bon qu'il s'efforce d'amener peu à peu son pénitent à se préoccuper de son prochain. Le mieux serait de l'engager à se consacrer aux œuvres afin de développer en lui l'esprit apostolique; mais ce n'est pas toujours possible, et si le mal est trop grand, ce n'est même pas désirable. Au moins le poussera-t-on à avoir pour ceux qui l'entourent, famille et amis, beaucoup de bonté et d'attentions. Mais de plus, pour élargir cette âme trop portée à se replier sur elle-même, son directeur cherchera à lui donner une notion très précise des deux dogmes de la catholicité de l'Église et de la communion des saints.

La catholicité. — L'Église de Dieu est universelle : elle s'étend à tous les lieux du monde; son désir, comme celui de son Maître, est de sauver tous les hommes; sa prédication et sa prière n'ont pas de limites, elle envoie ses missionnaires dans tous les pays, elle voudrait baptiser toutes les nations, elle offre ses supplications à Dieu pour les fidèles et pour les infidèles, pour les justes et pour les pécheurs, elle poursuit le criminel de sa tendresse maternelle jusque sous la hache du bourreau, comme elle assiste le saint à ses derniers moments. Nous sommes donc bien nommés les catholiques, les chrétiens catholiques. Mais il faut nous rendre dignes de ce grand nom, et être vraiment ce que les hommes nous appellent. Pour cela le Directeur formera son pénitent à s'unir, à s'associer aux désirs de l'Église, à ses préoccupations, à ses peines, à ses prédications, à ses prières, en un mot, au moins en esprit, à toutes ses intentions, et ce sont celles d'une mère dont les

enfants sont répandus dans le monde entier, courent des dangers, sont exposés à périr, d'une mère donc qui souffre et qui tremble. Que l'âme scrupuleuse, toujours inquiète pour elle-même, prenne sur soi les angoisses et les douleurs de notre Mère la sainte Église; qu'avec elle elle craigne et prie pour les autres, pour ses frères les pécheurs qui compromettent leur salut. C'est le conseil que saint Dominique donnait à l'un de ses premiers compagnons, Bertrand de Garrigues, qui ne cessait de pleurer amèrement les péchés de sa vie passée : Ne pleure pas tant tes péchés que ceux des autres, lui dit le Patriarche, et certes c'était bien l'avis d'un apôtre. Par l'habitude qu'il contracte ainsi de mettre dans sa vie le souci du salut du monde, le chrétien qui a tendance à se replier sur soi élargit ses préoccupations; il se fait, par son union constante avec l'Église et par la part qu'il prend à ses soucis, il se fait une âme catholique. Au lieu de s'isoler dans ses scrupules, il se répand parmi ses frères, d'abord en pensée et en désir, et cela le dispose à travailler en œuvre au bien spirituel d'autrui. Une pratique à recommander aux confesseurs en vue de ce résultat : donner à leurs dirigés des pénitences sous forme de prière à une intention apostolique déterminée, conforme aux époques liturgiques, ou encore aux intentions du Souverain Pontife.

La communion des saints. — L'Église étant une, tous les biens qui lui ont été remis constituent comme un fonds commun, alimenté par les mérites de Jésus-Christ, des Saints, et de tous les fidèles, et appartenant à tous. — Un fonds alimenté par tous et appartenant à tous. — Chacun donc en bénéficie, et chacun doit avoir à cœur de l'augmenter. « Toutes les bonnes œuvres, dit le catéchisme du Concile de Trente, toutes les actions saintes accomplies par un seul, s'étendent à tous et sont mises au service de tous par *la charité qui ne cherche pas ses intérêts propres*

(I Cor. XIII, 5). C'est ce que confirme le témoignage de saint Ambroise à propos du passage du psaume 118 : *Je suis le compagnon de tous ceux qui vous craignent* : « De même, dit-il, qu'un membre a part à la vie du corps entier, ainsi nous sommes unis à tous ceux qui ont la crainte de Dieu. Aussi le Christ nous a prescrit comme formule de prière de dire : Notre Père, non pas : Mon Père. Et ainsi en tout devons-nous avoir en vue non seulement nous-mêmes, mais aussi le salut et les intérêts spirituels de tous. » C'est ainsi qu'il faut entendre la communion des saints. Si vous êtes bon, si vous êtes fidèle à la loi divine, si vous êtes fervent, si vous avez la conscience délicate, c'est à Dieu d'abord que vous le devez, mais aussi à vos frères, à leurs prières, à leurs mortifications, à leurs vertus souvent obscures, à leur abnégation, à leur esprit apostolique. Mais alors, puisque vous avez tant reçu d'eux, puisque vous n'avez rien qui vienne vraiment de vous, songez donc à apporter votre part de contribution au trésor commun ; rendez au corps la vie qu'il vous envoie : priez, souffrez, pratiquez la vertu dans ce but. Allumez en vous le feu de la charité fraternelle, car vos frères ont besoin de vous comme vous avez besoin d'eux.

Ainsi, après le sentiment de la catholicité, cherchons à faire pénétrer dans les âmes trop resserrées celui de la communion des saints. Elles grandiront au contact de ces grandes pensées. Il appartient au directeur animé du zèle apostolique de conduire ses ouailles sur ces sommets. La vue étendue qui s'offrira à leurs yeux les fera s'oublier, dédaigner des préoccupations trop personnelles, se pénétrer de devoirs plus vastes : le règne de Dieu à étendre, le monde à sauver, elles-mêmes à sanctifier par l'ardeur de l'amour fraternel.

Paris.

fr. A. DE BOISSIEU, O. P.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

L'abbé Emprin
et l'Œuvre de la Maison de la Charité
à Montpellier

Le 22 novembre 1902, mourait à Montpellier un admirable prêtre, âgé seulement de quarante ans, dont le nom n'avait pour ainsi dire pas franchi les limites du diocèse, mais dont la vie s'était usée au service des pauvres et au ministère des âmes, dans un apostolat volontairement obscur. Tandis qu'il se dépensait sans mesure pour soulager autour de lui toutes les misères physiques et morales, et qu'en dépit des persistantes contradictions qui le suivirent jusqu'au bout sans jamais parvenir à briser le ressort de son âme, il restait l'objet d'ardentes admirations dans les quelques milieux qui furent les témoins directs et désintéressés de son zèle, il ne rêvait et ne cherchait pour lui-même que la réalisation de l'austère idéal contenu dans l'Imitation : « *Ama nesciri et pro nihilo reputari* : Aimez à vivre inconnu et à ne compter pour rien. »

Il réussit assez bien, de son vivant, à se cacher et à se faire ignorer. Il sut éviter l'écueil des louanges humaines, et il ne connut point les griseries dangereuses d'une bruyante popularité. En somme, le gros public de Mont-

pellier et du diocèse ignora, du moins en grande partie, les trésors divins accumulés par la grâce, dans cette âme sacerdotale. Il ne sut voir en lui rien de bien exceptionnel, aucun de ces caractères extraordinaires, de ces signes apparents (1), qui dénotent les « saints » dans le sens usuel de ce mot, et se contenta généralement de le ranger, pendant tout le cours de ses divers ministères, dans la catégorie de ceux que le langage courant appelle de très bons prêtres, ou, si l'on veut, de « saints prêtres ». Comme tant d'autres qui eurent aussi, aux diverses époques de l'histoire de l'Église, une vie sacerdotale très élevée et un ministère très fécond, mais dont les noms, aujourd'hui glorieux dans le Ciel, sont ignorés de la terre, il eût risqué de tomber dans l'oubli, si, après vingt-cinq ans, il ne se fût survécu dans les œuvres admirables que son zèle surnaturel sut créer. — Ces œuvres, très vivantes toujours, continuent dans le diocèse, selon les principes austères qu'il sut leur imposer, le bienfaisant apostolat d'une trop rapide existence. Fidèles au programme qu'il leur avait tracé avant de mourir, c'est aussi dans une parfaite humilité, sans bruit et sans vaines réclames, qu'à son exemple elles travaillent dans le domaine ingrat et aride que sa charité paternelle leur légua comme un héritage divin.

Il nous a semblé que le moment était venu de révéler à un public qui l'ignore, au-delà des limites restreintes de la région montpelliéraine et de l'Hérault, le grand bien que le saint abbé Emprin a fait pendant sa vie et que continue si efficacement après sa mort, par la fidélité à la doctrine

(1) Je ne parle pas, bien entendu, des miracles ou des visions, c'est-à-dire de ces dons gratuits que les théologiens appellent grâces *gratis datae* et qui peuvent accompagner la sainteté, mais qui ne sont pas la sainteté. Il s'agit seulement de cette vertu mystérieuse qui émane de l'âme des Saints, qui apparaît dans leurs paroles, dans tout l'ensemble de leur physionomie et de leur conduite et que les fidèles souvent reconnaissent comme d'instinct.

et à l'esprit du Fondateur, l'association des Dames de la Charité, qui fut son œuvre de prédilection, la plus considérable aussi.

Une Vie complète du « Père » est en préparation, et nous souhaitons de tout cœur qu'elle soit bientôt livrée au public. Elle constituera certainement un des chapitres les plus intéressants de l'histoire religieuse de notre pays au début du XX^e^ siècle. Mais en attendant, à une heure où les forces catholiques doivent se grouper et s'étendre de plus en plus en prévision des nouvelles luttes religieuses menaçantes, n'était-il pas opportun et urgent de révéler à une foule de catholiques qui les ignorent, afin qu'on puisse les utiliser sur un plus vaste champ d'action, les formes sociales d'apostolat créées par cet admirable prêtre, et si bien adaptées aux besoins spéciaux de notre époque? La *Vie Spirituelle*, dans sa rubrique : « Les maîtres et les modèles », et en raison du public choisi et nombreux qu'elle atteint, soit dans le clergé soit parmi les fidèles, nous a paru toute désignée pour aider à cette nécessaire diffusion. — Nous envisagerons notre sujet sous les deux aspects qui doivent, semble-t-il, en faire la synthèse la plus juste et la plus complète : nous parlerons successivement de l'*homme* et de l'*œuvre*.

I. — L'homme.

La vie sacerdotale de l'abbé Emprin, envisagée sous son aspect extérieur, ne fut pas très compliquée. Elle s'écoula dans le cadre habituel où s'exerce le ministère de la plupart des prêtres contemporains. Il ne faudrait pas y chercher de grands événements et des actions éclatantes comme nous en lisons dans la vie de certains Saints, anciens ou modernes. C'est pourquoi les personnes qui le connurent et qui le virent agir sous leurs yeux, même parfois ses

amis, ne pouvant toujours pénétrer le secret, du reste jalousement gardé par lui, de sa vie intérieure, et ne jugeant que par les apparences, souvent, nous devons le reconnaître, déconcertantes, se méprirent, dans bien des circonstances, sur la haute valeur spirituelle de cette âme sacerdotale (1).

L'auteur qui nous racontera sa vie aura vite fait d'en marquer les grandes étapes : il fut vicaire à la paroisse des Saints-François, ensuite à la cathédrale de Saint-Pierre de Montpellier (2), aumônier, en octobre 1889, de l'Orphelinat de Saint-François, où il créa l'œuvre des apprentis, continuée avec tant de dévouement par M. le chanoine Prévost, aumônier des Dominicaines enseignantes de la Congrégation de Cette, aumônier de la Prison militaire, et enfin Supérieur du Collège catholique du Sacré-Cœur, en septembre 1901, quand cette importante maison se vit privée de ses directeurs. Il mourut le 22 novembre 1902. La nouvelle tout à fait inattendue de cette mort surprit douloureusement ses nombreux amis et le public montpelliérain. On ne le savait pas malade. Il succomba dans la nuit, au retour d'un voyage, sans que nul pût lui porter le moindre secours spirituel ou médical.

Dans ce cadre restreint, et en somme très modeste, de vie extérieure, l'abbé Emprin déploya une étonnante et incessante activité. Il ne se contentait point de remplir de

(1) Il semble que parfois, poussé par une profonde humilité, il ait voulu donner le change, par une jovialité qui paraissait excessive à certains et par une sorte d' « originalité » de jugements et de conduite, sur le véritable caractère des rapports de son âme avec Dieu. S'il a vraiment reçu, comme quelques-uns de ses amis le croient encore, des faveurs surnaturelles qui se rattacheraient aux « grâces gratuites », il faut avouer qu'il réussit assez bien à en cacher les manifestations.

(2) C'est pendant ce vicariat qu'il eut la première idée de l'œuvre de la Maison de la Charité, en 1888.

son mieux les devoirs strictement inhérents à ses charges successives, il étendait toujours son zèle bien au-delà de son ministère officiel de vicaire ou d'aumônier ou de chef d'établissement. Avec un entrain qu'aucun obstacle ni aucune contradiction ne put jamais ralentir, il se mettait chaque jour en campagne pour découvrir de nouvelles détresses matérielles ou spirituelles et apporter à toutes, par lui-même ou par des auxiliaires dévoués, le soulagement nécessaire.

Sans doute, comme tout être humain et comme les plus grands Saints eux-mêmes, à certaines heures plus difficiles, il sentit dans le fond de sa nature, avec toute l'amertume de la souffrance, la tentation du découragement ou de la révolte. Son inlassable persévérance au milieu de difficultés incessantes et parfois terribles et l'efficacité étonnante de son ministère dans les milieux où il l'exerça et auprès des âmes qui se mirent sous sa direction, s'expliquent par la merveilleuse richesse de sa vie intérieure. Il put se tromper en certaines circonstances ; il eut des défauts que ses adversaires s'appliquèrent avec grand soin à mettre en relief et qui furent pour lui l'occasion généreusement saisie d'humiliations sanctifiantes. Mais, par ce que nous savons de sa vie, nous devons mettre hors de doute la pureté de ses intentions, son zèle pour le salut des âmes, sa charité pour les pauvres et les malheureux, son inépuisable bonté pour tous et la constance de ses efforts pour arriver à un haut degré de sainteté. Il écrivait un jour les lignes suivantes, si frappantes par la sincérité de leur accent et où l'on sent qu'il a exprimé le fond même de son âme : « Permettez-moi une confidence : j'ai eu moi aussi « des peines et des chagrins cuisants. J'ai connu l'amer- « tume des peines intérieures et morales. Jésus a frappé « parfois bien fort sur mon pauvre cœur. J'ai lutté avec « Dieu, et à la fin c'est moi qui me suis rendu. Vous savez

« ce que je fais maintenant : je ne vis plus que pour les « âmes. Que je suis heureux quand je remplis les devoirs « de ma vocation ! » Une âme capable de telles dispositions, d'envisager l'épreuve sous un tel aspect, et, malgré les révoltes avouées de la pauvre nature, de l'accepter avec un tel esprit de foi, est vraiment d'une qualité supérieure.

Aussi, quelqu'un de particulièrement qualifié, qui avait suivi avec une attention très impartiale le développement de ses œuvres et qui possédait toutes les sources d'une information sûre, je veux parler du vénéré et regretté Cardinal de Cabrières, a pu écrire, tout de suite après la mort de l'abbé Emprin, les lignes suivantes adressées, dans une lettre publique, à M. le chanoine Granier, alors directeur de l'École libre du Sacré-Cœur : « Vous pouvez, mieux que « personne, apprécier quels ont été, pendant l'année sco- « laire 1901-1902, les mérites de votre saint prédécesseur. « — *J'ose, en effet, appeler saint ce jeune prêtre* dont les « traits comme les travaux rappellent si naturellement la « noble et mâle figure du vénérable abbé Soulas (1). »

Avec les documents que nous avons entre les mains nous pouvons, je crois, pénétrer assez avant dans le secret de cette conscience sacerdotale et noter avec exactitude les éléments les plus caractéristiques de sa vie spirituelle. Très expert dans la science de l'ascétisme et de la mystique dont il avait non seulement la connaissance théorique mais encore l'expérience pratique, l'abbé Emprin mit résolument et tout d'abord à la base de son activité surnaturelle un grand détachement de toutes choses et de lui-même. Il appartenait bien à la catégorie des *pauperes spiritu* de l'Évangile. Il fut pauvre toute sa vie, volontairement, avec

(1) L'abbé Soulas (1808-1857), du diocèse de Montpellier, un très grand missionnaire, dont la vie a été écrite par le P. Vigourel. Montpellier, Imprimerie de la Manufacture de la Charité, 1876, et deuxième édition, 1904. Un vol. in-12 de XX-526 pages.

allégresse. Il ne tenait pas à l'argent, à la fortune, au confort. Un jour, une pauvre femme se présente chez lui ; elle prie, elle implore, mais il n'a plus rien. « Vite, dit-il à la « pauvre femme, prenez ces flambeaux, emportez-les, vous « les vendrez, et cela vous aidera. » Linge, vêtements, chaussures, tout y passait, et souvent sa digne mère devait renouveler tout son mobilier. Quand il n'avait plus de lit, il couchait habillé sur son fauteuil. Quand il n'avait plus de souliers, il sortait avec de simples chaussons. Le trait suivant a été raconté récemment à l'auteur de ces lignes par la personne qui en fut le témoin direct. Cette personne se trouvait un jour chez l'abbé Emprin. Au cours de la conversation, il reçut, dans une lettre, une somme importante, plusieurs milliers de francs. Comme elle lui faisait remarquer « qu'il était heureux » de recevoir un tel don, il s'empressa de répondre : « Vraiment, vous croyez? Mais, « si cette somme doit seulement vous être utile ou vous « faire plaisir, tenez, la voilà, je vous la donne de bon « cœur. » Elle fut naturellement refusée, mais le geste était sincère et dénotait, en même temps qu'une grande confiance en Dieu, un absolu désintéressement. On l'a vu un jour, sur une route, où il croyait que son acte passerait inaperçu, échanger ses souliers neufs contre les chaussures éculées et trouées d'un mendiant rencontré par hasard.

Détaché des biens de ce monde, il le fut aussi de lui-même. Si l'humilité, c'est-à-dire la forme la plus complète et la plus difficile de détachement, est la grande marque, en un sens la plus authentique et la plus certaine de la sainteté, nous avons quelque droit d'affirmer, à la suite de Mgr de Cabrières, que l'abbé Emprin fut un très saint prêtre. On peut dire qu'il pratiqua héroïquement cette vertu fondamentale de l'humilité. Voici le jugement peu flatteur qu'il portait sur lui-même : « Je ne suis, écrivait-il le

« 3 mai 1897, qu'un pauvre imbécile et plein d'orgueil. » Et il conformait ses actes à cette opinion, si semblable de fond et de forme à celle que les plus grands Saints exprimaient sur leur compte personnel. Il resta étranger aux ambitions humaines, indifférent aux honneurs, et il accepta dans les sentiments de la plus parfaite résignation les nombreuses humiliations qui lui furent infligées et qui lui vinrent quelquefois des milieux où il semble qu'il aurait dû trouver les plus chaleureux encouragements. Peut-être, probablement même, dans ces circonstances, il s'est rappelé, et il a répété dans le fond de son cœur, la parole du psalmiste : « *Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique* : Si c'était mon ennemi qui m'outrageât, je le supporterais plus facilement (1). » Ce fut pour lui la plus crucifiante des épreuves.

Il y aurait des choses bien intéressantes et bien « édifiantes » à dire sur les vertus pratiquées par l'abbé Emprin, sur sa mortification, sa douceur, son esprit de foi, sa religion, etc... Mais, nous devons nous borner à l'essentiel.

Or, l'essentiel, dans la vie chrétienne et dans la sainteté, c'est, d'une part, le renoncement, comme condition, et le renoncement poussé jusqu'à la limite extrême par l'humilité (l'obéissance vraie ne se concevant pas pratiquement sans une parfaite humilité), et, d'autre part, — voici l'aspect positif de la perfection, — la charité : l'amour de Dieu et du prochain, le *vinculum perfectionis* dont parle saint Paul dans son Épître aux Colossiens (2). « Je vous « recommande comme vertus à pratiquer, disait l'abbé « Emprin dans une conférence à ses filles, l'*humilité* et la « *charité*, qui sont les deux vertus du Cœur de Jésus. C'est « le Sacré-Cœur lui-même qui vous donnera les leçons pour « acquérir ces belles vertus. »

(1) Ps. LIV, 13. — (2) III, 14.

Il aima Dieu ardemment, *ex toto corde et in tota anima* (1), beaucoup plus ardemment que ne le soupçonnèrent sans doute ses contemporains. Les actes de sa vie, toute de sacrifice, de soumission à la volonté de Dieu et de zèle conquérant, en sont le plus éloquent témoignage. Il a souffert, il a travaillé, il s'est dévoué, sans viser à aucun résultat ou à aucune récompense d'ordre humain, mais uniquement parce qu'il aimait Dieu et qu'il aimait les âmes. « Tout pour Dieu et pour les âmes », telle est la devise qu'il a laissée aux héritières de son apostolat. Elle résume parfaitement sa vie et son œuvre. Des âmes, surtout celles des pécheurs, des pauvres, des malheureux, il en eut la passion.

Cette divine passion de la charité qui embrasait son cœur, nous en surprenons l'expression enflammée dans certaines pages plus caractéristiques de ses conférences ou de ses lettres. Par le souffle ardent qui les anime, par la grandeur de la pensée et par l'éloquente simplicité de la forme (ce sont des phrases limpides et sans apprêt, mais toutes faites de lumière et de chaleur), on peut comparer ces pages aux plus belles de quelques grands mystiques de l'Église. Ceux qui ont le privilège de les lire, dans les manuscrits précieux où ses filles recueillirent si fidèlement l'écho vivant de sa parole, involontairement se rappellent certains passages souvent cités, de sainte Catherine de Sienne, de saint Jean de la Croix, de sainte Thérèse, etc... Il serait peut-être difficile de trouver quelque chose de plus beau dans ce genre de littérature, que la page suivante, écrite le 11 avril 1897 :

« Seigneur, j'ai entendu votre voix. Que vos paroles sont « douces et persuasives! Vous m'avez dit de n'avoir plus « de pays, de laisser les êtres que j'aimais. Vous m'avez

(1) Matt., xxii, 37.

« dit de vous suivre. Me voici devant vous, seul, pauvre. « J'ai brisé mon cœur, j'ai fait abandon de moi-même. Ces « sacrifices, je les ai accomplis joyeusement. Car votre « amour m'a blessé et je ne puis plus vivre sans vous. Mon « amour, Jésus, est infini comme vous. Je languis loin de « vous. Je meurs d'amour. Il me faut votre amour. J'en « suis fou. Que ma soif est ardente! Seul, votre sang peut « l'étancher. J'ai faim. Pourquoi m'avez-vous enivré? Mes « lèvres sont desséchées. Quand donc les rafraîchirez-vous « de votre pur amour? Je suis fou, Jésus! Désormais, toi « seul. Je prendrai ma croix et *je te suivrai sur le Cal-* « *vaire.* »

C'est nous qui soulignons ces derniers mots; ils garantissent la valeur des sentiments exprimés dans cette page où des esprits difficiles pourraient trouver une sorte d'exaltation mystique plus verbale que sincère. Non, un amour qui ne se contente pas de jeter des cris si émouvants, mais qui accepte joyeusement la croix pour la porter à la suite de Jésus et y mourir avec lui, est bien un amour authentique...

Il n'est pas étonnant que, dévoré d'une telle charité, le bon abbé Emprin ait éprouvé l'ennui de vivre et ressenti vivement cette ardente nostalgie du Ciel qui faisaient, ici-bas, le tourment des saints. Regardez attentivement le portrait si vivant, — si ressemblant aussi, nous disent ceux qui l'ont connu, — qui a été gardé de lui à la Maison de la Charité et que ses images mortuaires ont répandu à profusion parmi ses amis et ses admirateurs. Une joie profonde, contenue, cette joie qui éclatait parfois en saillies imprévues, rayonne sur cette physionomie, et, dans la lumière qui éclaire son grand front, une sérénité et un calme intérieur que la souffrance n'a pas réussi à troubler. C'est la joie sainte des grandes âmes qui en trouvent le secret dans la soumission parfaite à tous les vouloirs de

Celui qui est partout et toujours, même en ce monde, la source unique de la vraie paix et de la vraie béatitude. Le regard est résolu, il exprime une énergie de fer et des résolutions que rien ne saura ébranler. Mais, tout de même, dans ce regard clair et pensif, dans l'expression générale de la physionomie et dans ce sourire à peine esquissé, il y a, s'alliant avec la parfaite sérénité de la conscience, une teinte très visible de mélancolie qui ne s'explique pas seulement par les terribles déboires que l'abbé Emprin a trouvés sur sa route. D'après les témoignages qu'il nous a laissés dans ses écrits, il faut surtout y voir cette nostalgie des âmes pures et aimantes qui soupirent, au milieu des tristesses de l'exil, après le retour dans la vraie patrie.

Le Ciel, il y pensait souvent, et l'espérance d'y arriver bientôt le soutenait au milieu de ses labeurs et de ses souffrances : « Quand donc serons-nous au ciel? écrivait-« il le 3 juin 1897. Il me tarde, ma fille, d'être délivré de « ce pauvre corps, indigne de Jésus. Je sens en moi une « âme ardente et forte, paralysée par un cadavre infect. « Qui donc me délivrera de cette prison obscure? Priez « pour votre serviteur, aidez-le à mourir chaque jour pour « mieux vivre éternellement... »

Son âme d'artiste goûtait vivement, par une disposition native très développée en lui, toutes les formes du beau : les grands spectacles de la nature et les œuvres de l'art humain. Il les aimait et les admirait volontiers. Mais son regard ne faisait que s'y poser un instant, sa pensée s'élevait immédiatement de la terre au Ciel, des ombres à la pleine lumière, du fini à l'infini, jusqu'à Dieu dont les magnificences répandues à travers les créatures, comme des rayons épars d'un unique foyer, lui laissaient entrevoir de loin la souveraine splendeur. Au mois de mai 1899, se trouvant à Rome, après avoir simplement et magnifiquement décrit Saint-Pierre, il écrivait la belle page suivante :

« Eh bien! je préfère les ruelles sinueuses et sombres de « Saint-Callixte (1). Là, je ne rencontre que le néant de « la vie, des tombes cachées, oubliées, mais j'y respire « l'air embaumé de la sainteté poussée jusqu'à l'héroïsme « du martyre. Ce n'est plus le bruit de la place du Vatican. « Il y a là ou il y a eu des enfants, des jeunes filles, des « vieillards plus forts que les supplices. Leur corps a suc- « combé, mais leur âme a vaincu le mal; et c'est par mil- « liers qu'ils ont été ensevelis dans la ville du plaisir et du « crime. *Que ne puis-je me coucher à leur côté pour atten- « dre le grand réveil!* J'en suis indigne. Puissé-je mériter « de mêler mon sang à celui de la grande Victime! »

On le voit, le bon abbé Emprin ne vise pas à la « littérature ». Mais, par la grandeur de sa pensée et l'ardeur de son amour, malgré l'extrême simplicité de procédés et en raison même de cette simplicité, il réussit à nous émouvoir plus profondément que ne sauraient le faire les écrivains de métier par tous les artifices dont ils essaieraient d'embellir leur description.

Le portrait que l'on a essayé d'esquisser sommairement dans les pages précédentes pourra paraître insuffisant, mais nous le croyons exact. Les Dames de la Maison de la Charité nous en garantissent la ressemblance. En tout cas, nous sommes persuadé qu'il révélera des aspects insoupçonnés et très beaux de son âme à ceux qui ne virent guère de lui qu'un certain nombre d'actes extérieurs, et il pourra servir à dissiper, s'il en reste encore sur le compte du « Père », des jugements erronés.

(1) La principale catacombe de Rome, située à la basilique Saint-Sébastien, sur la voie Appienne.

II. — L'œuvre.

L'abbé Emprin était de la grande race des apôtres et des conquérants. Il avait une personnalité naturellement active, et cette disposition innée, il ne cessa de la développer toute sa vie. Depuis le jour où, nouvellement ordonné, il la mit au service des âmes, son zèle sacerdotal, jusqu'à la fin, resta aussi désintéressé, aussi généreux, aussi ardent. Il était de ces caractères qui peuvent sentir vivement les atteintes de la souffrance et les injustices de la persécution parce qu'ils sont très finement taillés, mais dont l'énergie ne fait que s'affirmer et s'exalter au contact des difficultés journalières. Aussi Dieu s'est servi de lui comme d'un instrument parfaitement adapté, souple et docile, pour créer dans l'Église une forme nouvelle d'association religieuse.

Le berceau et le centre de l'œuvre se trouve à la « Maison de la Charité », située au quartier de la Pierre-Rouge, dans la banlieue de Montpellier. Il y a là, au milieu d'un vaste enclos, un édifice spacieux, dont le plan fut très soigneusement conçu et réalisé par le fondateur lui-même. La chapelle, d'une absolue pureté de lignes et d'un goût très sûr, est au milieu de deux vastes bâtiments symétriques qu'elle relie l'un à l'autre. La première pierre en fut posée le 3 juin 1894. On avait, à dessein, choisi le premier vendredi du mois du Sacré-Cœur. Le vendredi 15 novembre 1895, les premiers sujets furent groupés autour de la première directrice, Mademoisells Angélina Fargue.

On ne saurait parler de l'abbé Emprin sans dire quelques mots de cette femme éminente qui fut pour lui, dès la première heure, la meilleure et la plus sûre des collaboratrices. Il y a déjà dix ans que Mlle Fargue est retournée à Dieu. Elle est donc restée vingt ans à la tête de l'œuvre, et elle a eu la joie de travailler sept ans avec le vénéré fon-

dateur. Tous ceux qui l'ont vue de près sont d'accord pour louer ses remarquables qualités d'esprit et de cœur : intelligence supérieure, bonté sans mesure, jugement très droit, piété à la fois raisonnée et chaude. Par la pondération parfaite de ses idées, par la prudente lenteur de ses décisions, par la calme possession d'elle-même, elle était un contre-poids très juste aux initiatives que l'on aurait pu trouver trop hardies ou trop rapides de l'abbé Emprin. Ils se complétaient l'un l'autre. Dieu avait parfaitement harmonisé leurs âmes pour l'œuvre commune. En des domaines nécessairement différents ils ont accompli respectivement le travail essentiel qui revient, à l'origine d'une entreprise de ce genre, à un fondateur et à une fondatrice. Le nom de Mlle Angélina Fargue restera toujours uni à celui du « Père », dans le souvenir de ces premières années de la « Maison de la Charité ».

L'œuvre de l'abbé Emprin, comme toutes les œuvres similaires, est née des circonstances particulières où l'obéissance le plaça pour y exercer son ministère sacerdotal. Elle répondait à des exigences très concrètes de son temps. L'expérience lui avait montré dès le début d'un apostolat particulièrement attentif à découvrir les formes les plus cachées de la misère humaine, qu'il y a de nos jours, dans les classes inférieures de la société, chez ceux qu'il appelait « les pauvres », des souffrances, des plaies, des besoins qui échappent en fait et comme fatalement à l'action ordinaire du prêtre. Et il comprit très vite le danger que, dans de telles conditions, couraient des multitudes d'âmes. C'est donc pour suppléer à l'insuffisance des moyens en quelque sorte classiques employés par le clergé paroissial, qu'il songea, n'étant encore qu'un tout jeune vicaire sans ressources et sans expérience sérieuse, à créer avec le secours de la Providence, un instrument particulièrement souple qui, par la vertu même de son organisation

très spéciale, atteindrait, dans ces milieux de « pauvres », tant d'âmes ignorées et par conséquent abandonnées.

Telle est la fin ou, si l'on veut, l'objet qui « spécifie » son œuvre. Lui-même nous l'explique nettement, dans un rapport qu'il fit à Montpellier en septembre 1899, au Congrès des directeurs et protecteurs des associations ouvrières catholiques. Nous ne saurions avoir d'expression plus authentique de sa pensée : « L'établissement connu « à Montpellier, y dit-il, sous le nom de *Maison de la Cha-* « *rité*, a été fondé, le premier vendredi du mois de novem- « bre 1895, par un prêtre du diocèse, avec le concours de « quelques dames pieuses, avides de servir les pauvres. « Cette institution de bienfaisance cherche à réaliser pra- « tiquement les idées que S. S. Léon XIII a exposées au « monde catholique, dans ses immortelles Encycliques « sur la question sociale. Son but est de rapprocher, par le « dévouement et l'aumône, le patron de l'ouvrier, le riche « du pauvre. Sa forme extérieure emprunte beaucoup de « celle qu'avait choisie d'abord l'Évêque de Genève, saint « François de Sales, en établissant la Visitation Sainte- « Marie, et que réalisa plus tard saint Vincent de Paul, « dans l'association des Dames de la Charité.

« L'œuvre naissante a une double fin : offrir à des per- « sonnes pieuses, avec l'union qui fait la force, le calme « d'une vie exempte des embarras et des devoirs domes- « tiques, la possibilité de se livrer, tout entières et sans « entraves, au soulagement des déshérités de ce monde ; « ensuite gagner la confiance du travailleur et du malheu- « reux pour les réconcilier avec Dieu, dans la société.

« A cette fin, divers moyens sont mis en œuvre. Plusieurs « fois la semaine, les Dames de la Charité vont porter au « sein des familles indigentes, avec les consolations de la « religion, les secours matériels : pain, viande, linge, « remèdes, etc... Elles s'enquièrent, avec prudence et dis-

« crétion, de la situation morale de leurs protégés, s'em-
« ploient à régulariser les unions purement naturelles,
« font baptiser leurs enfants, et au besoin les préservent
« du vice en les soustrayant à un milieu corrupteur.

« Ces pieuses Dames s'occupent encore des abandonnés
« et des vagabonds. Elles les préparent avec soin à la pre-
« mière communion, et cherchent, en entourant cet acte
« religieux de tout l'éclat des pompes sacrées, à produire,
« dans ces jeunes âmes, des impressions salutaires et pro-
« fondes. L'œuvre si intéressante et si populaire des « petits
« ramoneurs », fondée par M. le chanoine Bruguière, a été
« reprise par elles...

« En un mot, aller au peuple pour que le peuple aille à
« Dieu, voilà la mission des Dames de la Charité. »

Dans la retraite de juin 1896, il disait encore : « Le but
« principal de l'œuvre est de sauver les âmes des pauvres,
« quels qu'ils soient : ne regardez que les âmes. »

Ces pauvres, on ira les chercher partout où ils se trouvent, et de préférence dans les demeures ou les quartiers, taudis, bouges, maisons suspectes, où la soutane du prêtre, curé, vicaire, directeur d'œuvres, ne pourrait pas toujours correctement se montrer. Comme les dévouements individuels isolés n'y suffisent pas, on formera une association, organisée religieusement, de Dames résolues à consacrer leur vie à ce difficile et méritoire apostolat. Afin que leurs démarches et leurs entrées soient plus libres, pleinement libres, on renoncera, en fait et en principe, à tout costume religieux. Les Dames de la Charité s'habilleront comme tout le monde. Leur tenue, même laïque, ne sera pas uniforme, mais elle unira la décence et le goût à la sobriété. Rien dans leur mise ne devra les signaler plus spécialement, ni comme élégance, ni non plus comme négligence, à l'attention du public.

Leur vie sera donc une vie active. « Votre vie, leur disait

« le « Père », n'est pas celle de Marie. Vous ne devez pas « être toujours aux pieds de Jésus. » L'activité de la nouvelle association ne sera pas seulement conquérante, elle devra être en même temps exemplaire. L'abbé Emprin recommandait en effet, à ses filles, de prêcher d'abord par l'exemple. Il voulait que les pauvres eussent, dans l'existence journalière de leurs bienfaitrices, le modèle de leur propre vie faite de labeur, de privations, de souffrances. Il insistait, à ce point de vue, sur la pauvreté et le travail ; et pour elles il concevait le travail manuel non pas comme une sorte d'intermède, de délassement ou de fantaisie, mais comme un moyen effectif de gagner leur vie.

Vie active, sans doute, mais inspirée, guidée, soutenue par une vie intérieure intense, c'est-à-dire par une véritable sainteté : « Je voudrais, leur disait-il encore, vous voir « allier à une vie très large au dehors, une vie très austère « au dedans ; aussi austère que celle des grands ordres « religieux. Au dehors, soyez comme des Sœurs de Cha- « rité. Au dedans, soyez comme des Carmélites. Votre vie « n'est pas celle de Marie : vous ne devez pas être toujours « aux pieds de Jésus. Mais votre vie n'est pas non plus « celle de Marthe. Marthe et Marie, les deux vies mélan- « gées, voilà quelle doit être votre vie : *Toute à Dieu et aux « âmes.* »

Il y a dans ces textes la formule parfaite d'un magnifique idéal. Elle résume très exactement les conditions essentielles de tout apostolat chrétien. Le bon abbé Emprin avait justement compris que notre action extérieure, quelque forme qu'elle revête, si entreprenante et si débordante soit-elle, n'agit réellement sur les âmes pour les convertir, les sanctifier et les sauver, que si elle est l'épanouissement au dehors, des trésors intérieurs de la grâce ; qu'aucun agent d'ordre purement humain, ni habileté, ni éloquence, ni science, ni argent, rien ne saurait, en dehors des bénédic-

tions divines, et en dépit parfois de succès apparents mais illusoires, arracher les volontés au mal et les ramener à la pratique des vertus chrétiennes; que tout homme, enfin, qui veut exercer un apostolat fécond autour de lui, qu'il soit prêtre, religieux ou laïque, doit d'abord faire très humblement abstraction de sa petite personnalité, de ses satisfactions d'amour-propre, de ses intérêts, et tout en utilisant, sans en rien laisser perdre, les moyens naturels que la Providence a mis à sa disposition, ne compter en définitive que sur le secours de Dieu. Aussi l'abbé Emprin rappelait souvent à ses filles que la profondeur et l'étendue de leur influence sur les âmes seraient en proportion du degré de leur sainteté. Il aimait à répéter devant elles, pour en faire l'application à leur vie, à la fois cachée et active, la magnifique parole de saint Paul, qui exprime avec une parfaite justesse la grande loi de la Providence dans l'économie générale de la Rédemption : « *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* : Ce que le monde tient pour faible, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts (1). »

Je ne sais si l'abbé Emprin, absorbé de plus en plus par ses œuvres, avait le temps de beaucoup fréquenter saint Thomas, et si le cours de ses méditations théologiques le conduisit parfois jusqu'à un certain article extrêmement beau de la *Somme théologique* (2), où l'Angélique Docteur se demandant si la vie active est plus parfaite que que la vie contemplative, et s'appuyant sur l'autorité et les raisons du « philosophe » Aristote, mais sans établir encore les distinctions nécessaires, répond d'abord ceci : « *Dicendum est quod vita contemplativa simpliciter melior est quam activa* : absolument parlant, la vie contemplative est plus parfaite que la vie active (3) », mais où la troi-

(1) I Cor., I, 27.
(2) II^{a} II^{æ}, q. 182, a. 1.
(3) Ibid., ad 3.

sième objection l'amène à formuler, dans ce style sobre, riche et vigoureux dont il a le secret, une magnifique et très importante doctrine. L'objection tendait à prouver la supériorité de la vie active, du fait que souvent des hommes sont arrachés à l'état de contemplation pour être consacrés à l'action, ce qui ne serait pas si cette dernière était de qualité et de valeur inférieures. Or, le grand théologien répond ainsi : « C'est la nécessité de la vie humaine « et sociale qui veut cela; mais il faut noter que celui qui « passe à l'action n'est nullement obligé d'abandonner « totalement la contemplation. C'est ce qu'enseigne saint « Augustin dans son livre de la *Cité de Dieu*, quand il dit : « *Nec sic omnino veritatis delectatio deserenda est ne sub-* « *trahatur illa suavitas, et opprimat ista necessitas* : Ainsi « la contemplation de la vérité ne doit pas être abandon- « née, afin qu'on n'en perde pas la suavité et qu'on ne soit « pas accablé par le poids de l'action. » Et saint Thomas ajoute cette réflexion si forte et si suggestive dans sa brièveté : « *Et sic patet quod cum aliquis a contemplativa vita* « *ad activam vocatur, non hoc fit per modum substractionis,* « *sed per modum additionis* : Il est donc manifeste que « lorsqu'on est appelé de la vie contemplative à la vie « active, ce n'est pas une séparation qui se fait entre les « deux, mais une addition de l'une à l'autre. »

Ce qui est certain, c'est que le fondateur de la Charité de Montpellier a organisé pratiquement son œuvre d'apostolat social conformément à cette splendide doctrine qui en est ainsi devenue le programme, semble-t-il, le plus compréhensif. Il veut que les Dames de la Charité soient d'abord, avant tout, des pénitentes et des contemplatives; et que dans la contemplation devenue l'occupation primordiale et fondamentale de leur vie elles fassent une inépuisable provision de grâces divines qu'elles iront largement distribuer, par les multiples formes de leur action,

aux pauvres, aux pécheurs, à tous les malheureux; elles devront, en quelque sorte, emporter leur contemplation afin d'en distribuer les trésors, dans tous les lieux où s'exerce leur zèle : *non per modum substractionis, sed per modum additionis*.

Ce magnifique idéal, conçu il y a quelque trente ans par un très humble prêtre montpelliérain, correspond exactement à celui que saint Thomas avait formulé pour l'Ordre de saint Dominique : « *Revelata contemplari, et contemplata aliis tradere* : contempler les vérités révélées, et ces vérités révélées les faire connaître à d'autres. » Sans doute l'abbé Emprin n'a pas tout à fait adopté pour ses filles la forme de vie extérieurement à la fois contemplative et active : pas de chœur, pas d'office en commun; Prime du grand office comme prière du matin et les vêpres canoniales quotidiennes exceptées, seulement quelques prières faites ensemble et des heures régulières d'adoration devant le Saint-Sacrement. Et cependant, son œuvre rejoint l'idéal dominicain par un mode un peu différent d'organisation, mais basé sur le même principe, et entièrement personnel à l'abbé Emprin, qui a eu, sur ce point, une conception que je ne crains pas de qualifier de géniale (1).

A côté des Dames de la Charité, vouées à l'action extérieure, à ce que nous pourrions appeler « l'apostolat social », il avait conçu le projet de former un groupe de pures contemplatives, avec habit religieux, qui ne sortiraient pas, qui consacreraient leur vie à l'exercice habituel

(1) Il est bien entendu que nous tenons compte, au cours de toutes ces réflexions, de la différence essentielle qu'il y a entre l'apostolat proprement dit du prêtre, comme tel, et ce qu'on appelle improprement, au fond, du même nom, pour qualifier l'action des laïques ou des religieuses qui travaillent par leurs efforts personnels, et par des œuvres extérieures, au bien surnaturel des âmes. Il s'agit simplement de principes généraux de doctrine qui s'appliquent également dans les deux cas.

de l'oraison et de l'adoration, destinées à soutenir ainsi par leurs prières, le labeur et les efforts de leurs sœurs-apôtres. Tandis que celles-ci s'en iraient à la découverte de toutes les misères cachées, elles, à l'exemple de Madeleine, dans la paix de leur couvent, dans le recueillement de leur cellule et du chœur, se tiendraient aux pieds du divin Maître. Là, elles imploreraient de son Cœur infiniment aimant, pour les vaillantes ouvrières du dehors qui travaillent sous toutes les intempéries dans le champ du père de famille, la grâce de conserver la ferveur de leur charité au milieu de toutes les corruptions et le secret de convertir les coupables, de toucher les cœurs, de sanctifier les âmes.

Il faut reconnaître qu'il y a là une magnifique conception. Malheureusement elle n'a pu être encore réalisée qu'à demi, car il fallut d'abord, naturellement, aller au plus pressé. Les Dames proprement dites de la Charité, celles que nous avons qualifiées d'ouvrières du dehors, sont organisées depuis trente ans, et Dieu seul connaît tout le bien qu'elles n'ont cessé de faire autour d'elles pendant cette période. Mais la communauté des contemplatives reste toujours à l'état idéal de projet, en attendant que, du haut du Ciel, le vénéré fondateur aide à sa réalisation les continuatrices de son apostolat.

Il espérait, sans doute, achever son œuvre avant de mourir. Il rêvait même d'y adjoindre une association de prêtres missionnaires. En attendant, il consacrait tout son dévouement au groupe déjà formé. Pendant que, sous le regard de Dieu, il mûrissait ses magnifiques projets, il s'appliquait, au jour le jour, à former sa communauté naissante. Par ses directions, ses lettres, ses conférences, ses entretiens, il s'efforçait de lui infuser l'esprit particulier qui devait, en répondant directement au but de l'œuvre, la caractériser plus particulièrement.

Il l'avait placée, dès le premier jour, sous la garde et le

patronage du Sacré-Cœur. Il voulait que cette dévotion se transmît et s'enrichît de plus en plus dans la famille, comme la portion la plus précieuse de l'héritage spirituel qu'il leur léguerait. Sur ce point comme sur tout le reste, sa pensée a été parfaitement comprise par ses filles. Elles ont gardé, en effet, un culte fervent pour le Sacré-Cœur; et l'on trouverait sans doute difficilement des apôtres plus zélées et plus actives de cette admirable dévotion, que les Dames de la Charité. En cela elles suivent fidèlement les recommandations expresses et réitérées du « Père » : « Le but spirituel de l'œuvre est de répandre le « plus possible la dévotion au Sacré-Cœur... Dans le cours « de vos visites, vous devez parler du Sacré-Cœur aux pau- « vres... Faites connaître aux pauvres la dévotion au Sacré- « Cœur, qui n'est autre que l'amour de Notre-Seigneur, en « les faisant approcher des sacrements, leur apprenant à « aimer Dieu et leur montrant l'amour de Jésus. »

Sous ce « signe » divin de l'amour éternel du Christ Jésus, il leur donnait régulièrement un enseignement mystique très élevé, à la fois doctrinal et pratique.

Ses conférences, tout à fait improvisées quant à la forme — il ne se servait jamais de la moindre note, — furent fidèlement recueillies, nous l'avons déjà fait remarquer, par le soin de ses auditrices avides de ne laisser rien perdre d'une nourriture si appropriée à leurs besoins, et si nécessaire à la communauté dans les tâtonnements et les incertitudes des débuts. Elles gardent donc précieusement, comme un trésor de famille, les notes écrites à cette époque. Non seulement, comme nous le disions plus haut, elles restent, ces notes, après plus de vingt-cinq ans, toutes vibrantes de vie surnaturelle, tellement le « Père » y avait mis de son cœur, mais encore elles sont toutes remplies de sève doctrinale. Évidemment l'abbé Emprin n'avait pas eu le temps, — il en aurait eu le goût, s'il l'avait

fallu, — de se spécialiser dans les études sacrées. Il ne laissera pas le souvenir d'un théologien, d'un apologiste ou d'un exégète. Mais il savait trouver, au milieu de ses nombreuses occupations, le temps de travailler, et très sérieusement; cela se sent dans sa parole, qui n'est jamais vide et qui apporte toujours à l'âme, avec la flamme ardente de la charité, la lumière d'une vérité que l'on sent puisée aux grandes sources de la théologie et de l'Écriture. Il aimait les livres non pas comme bibelots d'artiste ou d'amateur, mais comme instruments de travail. Homme d'action, il était aussi homme d'étude (1). Et c'est ainsi qu'il put durant plusieurs années nourrir l'âme de ses premières auxiliaires d'une substance solide et toujours variée.

Il n'est donc pas étonnant qu'il y ait toujours une grande sûreté dans sa direction. Malgré son extrême humilité, il parle comme un Maître, *tanquam auctoritatem habens*. Car il a la conscience très nette, tout en n'étant rien, lui, de son vrai rôle et de la grandeur de sa vocation. — Pourquoi hésiterait-il, puisqu'il parle au nom du Christ : « *Pro Christo legatione fungimur* (2) : c'est pour le Christ que nous faisons les fonctions d'ambassadeur », et que sa doctrine est celle de la Révélation, de la Tradition, de l'Église, des grands Maîtres, où il l'a soigneusement méditée.

Et dans ces sources divines il prend l'essentiel, il s'attache de préférence à l'essentiel. On dirait que, guidé par une sorte de pressentiment de sa mort prochaine, il se presse de donner à ses filles une connaissance très lumineuse des grands principes de la perfection. Il laisse, en général, de côté les détails proprement dits, ou il ne les

(1) Il avait une bibliothèque assez considérable et variée, composée d'ouvrages de fond, que l'on peut voir encore à la Maison de la Charité de Montpellier.

(2) II Cor., v, 20.

signale que dans la mesure où ils lui permettent de mettre en une clarté plus saisissante les éléments fondamentaux ; il ne s'attache pas trop aux multiples pratiques secondaires, qui ont leur utilité si elles sont bien comprises, mais qui risquent, si on les isole de la doctrine, de créer une sorte de spiritualité empirique sans élan et sans grandeur.

Dans son enseignement rien de guindé, des idées mises à la portée de toutes, jamais un mot qui sorte du langage le plus usuel. Tout y est simple, clair, sans la moindre vulgarité. Des traits qui fixent l'esprit, des images qui frappent, des réflexions pittoresques qui font sourire et qui gravent la vérité. Il leur prêche donc l'humilité, nous l'avons déjà vu. Il insiste sur la mortification : « Se mortifier, leur dit-il, c'est porter la mort à tout ce que l'on « a en soi de passions, d'inclinations mauvaises, c'est « mourir à soi-même, pour faire vivre le Bon Dieu. » Mais pas de pénitences ou de voies extraordinaires. Avant tout la règle et ce qu'elle renferme de contraire à la nature : « Vous devez aller au-devant de tout ce qui vous gênera, « de tout ce qui pèsera, de tout ce qui vous ennuiera. Vous « devez le rechercher. Or, dans la vie commune tout est « ennuyeux, dans la vie de règle tout est ennuyeux, dans « la vie spirituelle tout est ennuyeux au point de vue de la « nature. Les Saints aimaient tout ce qui les faisaient souffrir... Dans la vie spirituelle, la vertu est pénible ; mais « quand on aime bien le Bon Dieu, il n'y a point de peine. « Quand la peine est aimée, elle ne coûte plus... Pour moi, « je vous dis : Si voulez devenir saintes, il faut que vous « vous mortifiiez. Il n'y a pas d'autre moyen ; et, si vous ne « voulez pas devenir saintes, il n'y a qu'à faire votre malle « et partir. Je ne veux ici que des âmes qui soient décidées « à devenir saintes... »

Les Dames de la Charité ayant pour mission de travailler, par leurs œuvres, au salut des âmes, l'abbé Emprin leur

recommande de donner à leurs mortifications un caractère d'immolation et de réparation pour les pécheurs. Il élargit ainsi, comme à l'infini, la valeur de leurs souffrances. Il les fait expier pour elles-mêmes et pour le monde coupable. Il veut qu'elles soient des victimes, et il le leur dit en des termes splendides : « Le cœur du divin Maître a tou-« jours été entouré d'épines. La Bienheureuse Marguerite-« Marie l'a vu sous cette forme, et elle a été chargée de le « consoler et de le soigner. La grande sainte est morte. « Qui la remplacera? La place est vide, présentons-nous. « C'est de l'audace mais l'amour est audacieux et fort, « nous mendions un privilège unique, il nous sera accordé, « car Dieu est miséricordieux pour les pauvres et bon pour « les imbéciles. Mais comprenons bien ce que nous som-« mes. Restons dans notre néant... J'ai commencé à sentir « les caresses du Bien-Aimé. Elles sont dures pour la « nature et capables de la tuer. Que l'âme est heureuse « quand elle est ainsi sur l'enclume de l'amour divin! Elle « n'a qu'à se laisser broyer et façonner... Oui, vous devez « être victimes, Notre-Seigneur le désire, le veut. Acceptez « en grande hâte cet honneur que Dieu vous réserve. Vic-« time, c'est-à-dire une chose immolée, sacrifiée au gré du « Maître. Que craignez-vous? C'est Jésus lui-même qui « vous jettera sur l'autel de l'holocauste... Savez-vous que « l'âme n'est vraiment pure que quand elle est baptisée « dans le sang?... »

Naturellement, la prière tient une large place dans les instructions du « Père », mais il ne se contente pas de formuler et d'expliquer, comme on le ferait à de simples chrétiens, les aspects élémentaires et essentiels de ce sujet. Dans le cadre où se déroule la vie journalière des Dames de la Charité, les exercices de piété ont chacun leur place. « Vous serez surtout fidèles à cette partie du règlement, « leur dit-il : à votre prière du matin, votre méditation, la

« sainte messe, la sainte communion, vos deux chapelets « de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur, la récitation du « saint Office, la visite au Saint-Sacrement, votre prière « du soir. » Mais il leur demande davantage. Il veut qu'elles deviennent des âmes d'oraison que leur vie intérieure soit aussi recueillie, aussi intense, aussi riche que celle des religieuses cloîtrées : « Aimez les visites au Saint- « Sacrement. Dans un moment de peine ou de tristesse, « redoublez-les... Pendant votre temps libre, venez à la « chapelle, venez-y souvent pour consoler le Cœur de « Notre-Seigneur. Vour ne devriez pas laisser Jésus seul « au tabernacle, il devrait y avoir toujours, toujours, quel- « qu'un à la chapelle... » « Il est facile à une carmélite, « qui est enfermée derrière ses grilles, qui n'entend pas « les bruits du monde, qui est entièrement séparée du « monde, de conserver la présence de Dieu. Mais nous « qui allons dans le monde, nous avons besoin, pour ainsi « dire, de vivre plus intérieurement qu'elle, nous avons « besoin de nous rapprocher de Dieu et c'est par la prière « que nous nous rapprocherons de Dieu. Et quand nous « serons recueillis, que nous aurons le Bon Dieu avec nous, « nous sauverons les âmes... Vivez près de Jésus, le Maî- « tre, l'Ami de nos âmes. Allez à lui dans vos peines « comme dans vos joies. Aimez à vous enfermer dans son « Cœur divin... Avez-vous quelque conversion à deman- « dez? Avant d'entrer chez le pécheur entrez dans l'église « la plus voisine. Voulez-vous obtenir de quelqu'un quel- « que faveur? Allez d'abord trouver Jésus. »

La vertu divine de la charité, amour de Dieu pour lui-même, amour du prochain pour Dieu, forme comme le centre et le couronnement de la doctrine mystique contenue dans les instructions de l'abbé Emprin. S'il insiste avec tant de persévérance et de fermeté sur tout le reste, c'est pour établir pleinement dans le cœur de ses filles le

règne éternel de la charité. Nous allons encore trouver sur cette matière de bien belles pensées : dans les écrits que nous avons eus entre les mains, il n'y a que l'embarras du choix. Voici comment d'ordinaire il s'exprimait sur ce sujet dont son âme était toute remplie et qui lui était particulièrement cher : « Ayez la charité, sans cela vous ne « ferez rien, rien, rien. Aimez Dieu d'un amour parfait. « Aimez-le pour lui, il est seul digne de notre amour. C'est « nous qui ne sommes pas dignes de l'aimer. Ne l'aimez « pas et ne le servez pas seulement pour éviter l'enfer... « Vous devez aimer Dieu sans mesure... Notre-Seigneur « ne recommande rien tant à ses Apôtres que de s'aimer « les uns les autres. « *C'est à cela*, dit-il, *que l'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples.* » Je n'ai pas eu d'autre pensée, en dédiant cette œuvre au Sacré-Cœur, que « d'obtenir qu'il nous bénisse et qu'il fasse que vous vous « aimiez bien, les unes les autres. Je suis sûr que si vous « vous aimez bien, le Sacré-Cœur vous bénira et fera prospérer votre œuvre... Soyez charitables à l'excès. Oubliez-« vous vous-mêmes et soyez dévouées à vos sœurs. Point « d'égoïsme, c'est la clef du péché. Je vous supplie de « m'obéir sur ce point. Rien ne m'affecterait comme la « zizanie, et je serai toujours l'ennemi *terrible* de ce vilain « défaut... Ce ne sera pas le monde qui détruira l'œuvre ; « ce sera vous si vous n'êtes pas charitables les unes pour « les autres... Que la charité nous montre les qualités et « nous cache les défauts du prochain... Que notre maison « soit la Maison de la Charité, ou que Dieu l'anéantisse. « Ayez le courage de faire cette prière après moi... Aimons « les pauvres, aimons-les jusqu'à la folie. Traitons les pau-« vres comme nous-mêmes... »

Ces enseignements si élevés et si pratiques ont porté des fruits très abondants. La pieuse association qui eut le

bonheur de les recevoir s'est maintenue dans la ferveur surnaturelle — esprit de détachement et d'humilité, pratique des vertus religieuses, amour des pauvres, zèle pour le salut des âmes, culte du Sacré-Cœur, — que le pieux fondateur, par ses exemples et sa parole, sut leur communiquer. Malgré les difficultés de toutes sortes suscitées aux œuvres catholiques pendant ces vingt-cinq dernières années, les unes provoquées par des lois persécutrices, les autres provenant de le guerre, les Dames de la Charité ne se sont pas contentées de rester fidèles sur tous ces points à la haute direction que dès le début l'abbé Emprin s'efforça d'imprimer à leur vie; elles ont toujours eu la noble ambition d'accroître leur vie intérieure, d'étendre leur champ d'action et d'ajouter aux fondations des origines, de nouvelles formes d'apostolat rendues nécessaires dans une société que la guerre et la paix ont complètement transformée.

Autant que le leur permettaient les menaces et les incertitudes où nous vivons, on peut dire sans rien exagérer, en se plaçant à un point de vue tout à fait surnaturel, qu'elles ont admirablement réussi. En fait, il faut le reconnaître, jusqu'à présent, les progrès de l'association ne sont pas tout à fait d'ordre extérieur; les recrues et les maisons ne se sont pas multipliées avec le même succès apparent que dans d'autres œuvres contemporaines. Mais ce qu'elle n'a pas acquis en étendue, elle l'a certainement gagné en profondeur; et dans les milieux où s'exerce l'activité de ses membres, grâce à leur zèle si surnaturel, des élites ont été formées qui sont les grandes réserves de l'avenir.

Actuellement, l'œuvre des Dames de la Charité a deux maisons : celle de Montpellier et celle, fondée plus tard, de Béziers (1). Dans ces deux villes, elles s'efforcent avant

(1) Dans la première de ces maisons, fonctionne une imprimerie,

tout, conformément aux principes nettement établis par le fondateur, d'être les auxiliaires du clergé paroissial. Les paroisses sont, en effet, ce que l'on pourrait appeler, d'un mot à la mode, mais juste les « cellules » vivantes de l'Église. De cette société universelle qui doit étendre son action dans le monde entier, elles sont l'armature nécessaire. Comment atteindre efficacement les âmes, du moins en règle générale, et comment maintenir son influence divine sur elles, si on ne les groupe en foyers multiples et distincts où elles se retrouvent fraternellement, comme les membres d'une même famille, et si on ne travaille principalement à accroître, à étendre, à développer la vie de ces groupes? L'abbé Emprin, qui avait l'habitude du ministère paroissial, s'était parfaitement rendu compte de ces vérités pratiques. Voilà pourquoi il a toujours voulu que son œuvre, partout où elle s'établirait, rentrât dans le cadre des œuvres paroissiales sous la direction permanente du curé et de l'Ordinaire. Sur ce point encore il a été parfaitement compris. A en juger par les magnifiques résultats consignés tous les ans par chaque maison, en des statistiques précises, les Dames de la Charité ont toujours été des auxiliaires précieuses pour les paroisses (1).

qui fut établie par l'abbé Emprin lui-même. Au point de vue technique, elle peut rivaliser avec les meilleures de ce temps. Un outillage moderne et perfectionné y a été installé, qui permet de fournir aux demandes des plus difficiles, des travaux de toute première valeur : impressions, illustrations, ouvrages de luxe, reliures, etc... Il y a là un groupement d'ouvriers catholiques que l'on s'efforce, autant que possible, de soustraire aux influences malfaisantes qu'ils sont exposés à subir dans leurs milieux, et de maintenir dans la pratique de leurs devoirs chrétiens.

(1) Voici quelques chiffres instructifs pris au hasard dans un des copieux rapports que l'œuvre, avant la guerre, faisait imprimer tous les ans :

Baptêmes : *10 enfants*, dont un de 4 ans et un de 12 ans.

Conversions : 25 *personnes* ont été ramenées à la pratique de leurs devoirs religieux, dont un homme éloigné depuis vingt-cinq ans, et une femme depuis dix-huit ans... Sorti d'une vie irrégulière deux

Sauf l'enseignement, qui est étranger à leur mission propre, il n'y a guère d'œuvres d'apostolat social dont elles ne puissent et ne doivent s'occuper. L'abbé Emprin, du reste, dressa lui-même la liste des plus essentielles, dans un règlement soigneusement conservé : visite et assistance des pauvres, baptêmes, préparation à la première communion des enfants arriérés ou vagabonds; régularisation des mariages; propagande des bons livres et de la bonne presse; assistance par le travail sous toutes ses formes; protection de la jeune fille; les diverses formes de charité envers les pauvres ou la classe ouvrière, que les circonstances de temps et de lieu pourront demander. A ces œuvres, d'autres ont été ajoutées depuis; parmi ces dernières il faut surtout mentionner « l'œuvre de la Samaritaine », qui a pour but de fournir aux jeunes filles, victimes d'une première faute, et repentantes, les moyens de les préserver

jeunes femmes, qui étaient une cause de trouble et de désolation dans deux familles honorables; remises dans la bonne voie, elles ont repris, avec l'amour du travail, les pratiques religieuses.

Extrême-Onction : *3 mourants* ont reçu les derniers sacrements, dont une femme âgée à qui l'on avait fait rétracter un billet qu'elle avait signé pour être enterrée civilement.

Eucharistie : *28 Premières Communions.*

Mariages : *9 unions illégitimes* régularisées par un mariage chrétien.

Visites des Pauvres : *38 familles indigentes* ont été visitées et secourues régulièrement... Les secours, soit en nature, soit en argent, se sont élevés à la somme de 17.414 francs.

Assistance par le travail : Cette œuvre fondée en 1898 sous le nom d'ouvroir de la charité, a donné du travail à *59 personnes.* Ces ouvrières, à qui généralement le travail est donné à faire chez elles, se recrutent, en partie, parmi les pauvres honteux.

Le Sanatorium de Palavas a hospitalisé, de juin à octobre, *270 enfants,* dont aux frais des Dames de la Charité 85 enfants débiles et 15 adultes, appartenant à des familles indigentes de la ville. Les enfants sont surveillés et soignés par ces Dames elles-mêmes.

Une très grande importance est donnée pratiquement aux œuvres de la bonne presse, en particulier à la diffusion des journaux catholiques, etc...

du désespoir ou de nouvelles chutes, et de sauvegarder l'honneur de leur famille.

Comme on le voit, le champ d'action ouvert à l'initiative des Dames de la Charité est très vaste. Il n'y a pas de misère humaine qui doive échapper à leur zèle. Dans les milieux les plus abandonnés, partout où elles découvrent quelque souffrance ou quelque défaillance, elles apportent le seul réconfort et les seules lumières capables d'éclairer, de consoler et de relever les âmes.

*
* *

Quand le bon abbé Emprin mourut, tous ceux qui avaient pu apprécier sans parti-pris la beauté de son âme et la grandeur de son apostolat, déplorèrent une fin si prématurée. Mais, en de telles circonstances qui déroutent les jugements de la raison humaine, Dieu a des desseins cachés que nous devons accepter et adorer avec un grand esprit de foi. Contrairement à nos appréciations de surface, ils procurent le bien surnaturel des âmes plus efficacement que toutes les plus habiles tactiques et les plus savantes méthodes de notre prudence charnelle. Dieu permet souvent, presque toujours, l'effondrement de nos idées et la faillite de nos efforts pour nous montrer que la Rédemption des âmes reste toujours indépendante absolument des instruments créés, et que seul il est l'auteur de la vie surnaturelle. Aux heures les plus imprévues et les plus difficiles, il rejette avec éclat ces instruments, ou bien il n'en choisit que d'infimes, de très imparfaits, afin de manifester dans une évidence plus lumineuse la transcendance de son action, et confondre ainsi plus sûrement les prétentions de l'orgueil humain. C'est l'éternelle application de la grande loi surnaturelle formulée par saint

Paul à la suite d'Isaïe : « *Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium et prudentiam prudentium reprobabo* (1) : Je détruirai la sagesse des sages et j'anéantirai la science des savants. »

Dieu, parfois, rappelle donc à lui les saints, avant qu'ils aient, au regard des hommes, creusé tout leur sillon. Il leur commande d'abandonner le champ du Père de famille à l'heure justement où ils travaillaient dans la plénitude de leur ardeur et de leurs forces et où tout semblait exalter les légitimes espérances des semeurs. Il se charge alors lui-même, par ces mystérieuses méthodes qui lui appartiennent bien en propre et qui se rattachent à ce que saint Paul a si justement appelé la folie de la croix (2), de continuer l'œuvre péniblement commencée, et de faire mûrir, au soleil de sa grâce toute-puissante, les moissons éternelles.

Mais dans cette œuvre, du haut du Ciel, les ouvriers qui en furent les initiateurs continuent de vivre et d'agir. Les saints, éclairés par des lumières spéciales de l'Esprit divin, le savaient mieux que nous et ils quittaient sans regret, avec joie, un apostolat qui leur était pourtant plus cher que tout. Il nous est raconté, dans les vies primitives de saint Dominique, que le grand Patriarche, au moment de mourir (il avait à peine dépassé la cinquantaine), voyant ses fils pleurer autour de sa couche, les consolait en leur disant qu'il leur serait encore plus utile du haut du ciel. Et il tint parole. A partir du jour où le saint entra dans la gloire, son Ordre s'étendit dans le monde entier et y produisit des fruits merveilleux de grâce.

Cette histoire s'est souvent répétée depuis l'origine de l'Église. Nous pensons que c'est aussi celle de l'abbé

(1) I Cor., I, 19.
(2) I Cor., I, 18.

Emprin. Il est encore là, invisiblement, au centre de cette œuvre qu'il a tant aimée, gardant le présent et assurant l'avenir. Quand on visite la Maison de la Charité qu'il avait bâtie sur un plan si grandiose et où il a laissé le meilleur de son âme de prêtre, cette cellule austère où il a travaillé, médité, prié ; cette chapelle qu'il a voulue conforme aux règles d'un art très pur et sévère, où il passait les heures les plus douces de ses journées et où il aimait à prolonger ses veilles bien avant dans la nuit ; ces grandes allées ombreuses et silencieuses, favorables aux longs recueillements de sa pensée ; il semble que c'est encore lui qui dirige avec la même charité, la même douceur, le même zèle, l'activité de cette ruche où le labeur quotidien s'allie à la piété dans une harmonie si apaisante. Nous pouvons croire qu'il continue de suivre, avec un amour transfiguré, cette œuvre qui fut le centre de sa vie sacerdotale ; du haut du Ciel, il la protège bien plus efficacement que lorsqu'il vivait parmi nous et que son zèle se débattait contre les difficultés sans cesse renaissantes.

Ces considérations, toutes basées sur les enseignements mêmes de la foi, renferment de grandes raisons d'espérer. L'œuvre fondée pour le salut des âmes apparaît aujourd'hui comme un foyer intense de charité divine, entretenu par le soin vigilant d'âmes ferventes. Mais après les lenteurs des débuts, observées généralement quand il s'agit d'entreprises d'ordre surnaturel, ce foyer devra rayonner, dans un avenir sans doute pas trop lointain, bien au-delà de la petite patrie d'origine.

Les admirateurs de l'abbé Emprin et tous ceux qui ont suivi avec attention, à Montpellier et à Béziers, l'application persévérante de ce que l'on pourrait appeler ses méthodes personnelles, le souhaitent vivement. Ils ont constaté que cette forme particulière d'évolution dans l'action sociale de l'Église marche de pair avec l'évolution

générale des mœurs contemporaines et, sans rompre ses attaches avec les formes primordiales et traditionnelles de l'apostolat chrétien, apporte des modalités nouvelles qui facilitent et étendent les invisibles influences de la grâce dans les âmes.

Montpellier.

Fr. M.-Fr. Cazes, O. P.

La doctrine spirituelle du Vénérable Frère Jean de Saint-Samson

(suite)

Ce qu'il faut faire pour devenir « spirituel »

2° Revêtir l'homme nouveau :

Pratique des Vertus

A) *Humilité.*

Au fur et à mesure que « l'homme terrestre » s'affaiblit ar la mortification et les purifications passives, « l'homme éleste » croît. Il n'en est point pour l'édifice de notre per-ection comme pour les temples matériels. Veut-on élever ne maison neuve sur l'emplacement d'une vieille : on com-ıencera par tout raser. Ici, il s'agit bien de « tout restau-er dans le Christ » (Eph. I, 4) jusqu'aux fondations, mais édification doit marcher de pair avec la démolition. « Le ice ne se détruit que par la vertu. » C'est par cet en-tête ıe débute le chapitre V « du vrai Esprit du Carmel » ıtitulé : « La nécessité des vertus ; et comme elles sont moyen et la preuve de l'amour divin. »

« Les Vertus, compagnes inséparables de la mortification, nt si nécessaires à l'homme spirituel, qu'il n'y a point d'au-e voie sûre pour parvenir au vrai Esprit du Carmel, ou plu-t du Christianisme qui est l'amour divin. C'est pourquoi il s faut nécessairement acquérir, à force d'en exercer les actes ;

supposant toujours l'infusion et la grâce (1). Surtout il faut être résolu dès le commencement à cet exercice, et s'y porter non mollement, mais avec vigueur ; d'autant que toute notre vie, et nos appétits corrompus, ne produisent rien de meilleur que ce qu'il y a de naturel en nous : à savoir les vices du corps et de l'esprit, nos propres recherches, et satisfactions. Partant il faut nous y opposer avec générosité, et leur faire par le moyen des vertus une guerre continuelle et bien ordonnée. »

Mais le vaillant apôtre de « *l'Esprit* » ne laissera pas son disciple s'épuiser à la poursuite de multiples vertus isolées ; il lui apprendra à concentrer tous ses efforts sur deux points : l'*Humilité* et l'*Amour*. Et même, ces deux vertus sont tellement inséparables dans sa pensée, qu'il ne saurait traiter de l'une sans parler de l'autre en même temps. C'est dans le même rayon de vérité qu'il a vu l'*Être* de la Cause Première et le *non-être* de la créature, l'amour que mérite Dieu et le mépris qu'il doit faire de lui-même. Aussi ne sera-t-il satisfait, semble-t-il, que lorsqu'il pourra identifier — si je puis ainsi parler — ses deux chères vertus dans son beau chapitre « de l'Amour pur ». Nous arriverons là au centre de son enseignement, à la moelle de sa doctrine :

« Nous réduisons ici à l'amour toutes les vertus, qui sortent de la vraie humilité, ou pour mieux dire, de l'amour souverainement humble. Car jamais les vertus ne doivent être distinguées ni séparées de l'amour, sinon dans leur action qui sort et paraît aux hommes : et non jamais en leur essence qui doit être unique en l'essence de l'amour. »

Mais il n'oublie pas que ce n'est que sur la cime de la montagne de la perfection que, dans la pratique, cette heureuse fusion se réalise. Et il met son disciple en

(1) Remarquons, en passant, que jamais Jean de Saint-Samson ne sépare l'action de l'homme de l'action de Dieu.

garde contre les illusions d'un amour tout sensible qui ferait bon marché de l'amour effectif.

L'amour doit être accompagné des vertus

« En matière de perfection, les Vertus doivent être informées de l'amour, comme de leur principal motif. Mais l'amour ne peut suffire à soi-même, si les vertus ne lui ont préparé la voie. Elles le doivent précéder, jusqu'à ce qu'on se sente les avoir surpassées en fond et en vérité de désir ; et il faut que les continuelles occasions qui se présentent de les pratiquer nous fassent remarquer si notre désir est efficace et véritable, ou non. C'est pourquoi nous devons bien remarquer si, par exemple, nous sommes émus d'amour ou de haine vers le prochain, dans les occasions ; si nous voulons être aimés, loués, estimés, et non blâmés des créatures ; et autres choses semblables, qui nous font voir combien nous sommes près ou loin de Dieu, ou de nous-mêmes. Il faut donc surpasser les vertus, avant que de nous exercer seulement dans les sujets et les matières de l'amour divin ; d'autant que, comme j'ai dit, les vices qui règnent en nous ne peuvent être détruits qu'en acquérant excellemment leur contraire qui sont les vertus.

« Le pur amour (1) ne convient qu'aux souverainement parfaits, et personne ne le saurait incessamment exercer en pureté et vérité d'esprit, s'il n'est souverainement vertueux. Ce sont les vertus qui aboutissent immédiatement à l'amour comme à leur fin ; après quoi elles ne sont plus qu'une seule chose avec lui. Bref, l'amour se conserve par les vertus qu'il a transformées en soi ; et lorsque cela est, il suffit de là en avant de plus en plus à soi-même, au plaisir de son Objet infini qui est Dieu. Néanmoins les bons exercices bien affectifs, et bien pratiqués sont fort avantageux pour l'avancement de ceux qui s'en servent. »

(1) Qu'on comprenne bien : l'auteur ne veut pas dire qu'il est interdit à l'âme encore imparfaite de produire des actes d'amour pur, mais seulement qu'il ne convient qu'aux souverainement parfaits de se s'exercer qu'à l'amour. Nous avons là une mise au point excellente de cette magnifique parole de saint Augustin : « Aime et fais tout ce que tu voudras. »

L'amour et la vertu se conservent l'un l'autre

« L'amour donc conserve les vertus, et les vertus conservent l'amour, elles nous montrent si nous aimons ou non. L'un ne peut être sans l'autre, vu que dans notre constitution humaine, la nature, au défaut d'être tirée de Dieu, cherche toujours à se répandre, et ne peut supporter d'être dans la nudité. C'est cet ordre perfectif qui sanctifie les hommes, à proportion qu'ils sont fidèles à lui répondre amoureusement de tout soi, en toutes occasions. *Celui qui meurt davantage est plus saint, et plus esprit,* tant selon la théorie que selon la pratique. C'est ainsi que les hommes recoulent en leur éternelle origine, sans faire réflexion sur eux-mêmes hors de temps et de raison. »

(Vrai esprit du Carmel, ch. v.)

Dans le chapitre suivant, le saint aveugle indique « le principal moyen d'acquérir les vertus » :

Jésus-Christ est la source et le modèle des vertus.

« Comme nous avons une très grande région à traverser pour sortir de notre rien, et passer en Dieu qui est notre tout ; il faut par nécessité que nous empruntions les moyens de ce retour, de *Notre-Seigneur Jésus-Christ,* qui, s'étant fait homme pour notre amour, nous les a seul abondamment fournis en lui-même : ayant pris pour cela toutes nos faiblesses, qui ne lui pouvaient convenir selon sa Divinité. Ces moyens ne sont autre chose que les vertus, lesquelles nous ne pouvons avoir méritoirement sans lui, mais seulement par le mérite de celles qu'il a exercées entre les hommes, pour leur remède et pour leur exemple.

« Cela ravit en admiration pour jamais ses plus chers et plus excellents Élus : et l'ayant incessamment pour leur miroir et pour leur exemple, son amour, qui ravit incessamment leur volonté, les excite à l'imiter vivement, et à le représenter tant en la vie de son esprit intérieur et divin qu'en celle de son corps, et tant en sa Divinité par le dedans, qu'en son Humanité par le dehors : représentant le plus vivement qu'il leur est possible ses gestes, ses paroles, et toutes ses sacrées vertus.

Si bien que nous ne cherchons point ailleurs notre éternel miroir, notre modèle, et notre exemplaire; puisque nous voyons en lui suréminemment et suressentiellement tout cela, comme une seule chose. Voilà comme quoi il est merveilleusement sorti en temps et lieu à la production de ses merveilles, dont les effets infinis ravissent pour jamais les Anges et les hommes, tant ceux qui jouissent déjà du fruit de ses travaux, que ceux qui sont dans le continuel exercice de cette amoureuse et glorieuse conquête. »

Toutes ces vertus qui doivent faire cortège à l'amour découlent comme nécessairement de l'**HUMILITÉ** :

Humilité mère des vertus

« Allez toujours à sens contraire de vous-même, et suivez *Jésus-Christ* en profond amour, et dans la pratique de toutes les vertus, qui sont les suites de son humilité. *Si vous êtes parfaitement humbles, vous serez quant et quant parfaits en toutes les vertus.* Car cette sainte vertu est comme un arbre précieux, planté profondément en tous les cœurs saints, qui produit toutes les vertus évangéliques : l'obéissance, la patience, la diligence, la force, la pauvreté, la chasteté d'esprit et de corps, la sobriété, la tempérance, et autres semblables, qu'il faut incessamment pratiquer, en toutes occasions, en bon ordre, et avec largesse et discrétion. »

A vrai dire, notre Vénérable fait consister tout son ascétisme dans l'humilité, qu'il comprend de manière très large, très haute, très pratique. Il en parle très longuement dans son traité « le Vrai Esprit du Carmel » ; il en fait l'objet des trois chapitres VII, VIII, IX. Nous donnons *in extenso* le ch. VIII (1). C'est, à notre humble avis, un écrin qui renferme des perles d'un très grand prix ; nous nous contenterons de glaner quelques épis dans le vaste champ que nous offre le IX^e^ chapitre avec ses multiples

(1) On le trouvera dans ce n° aux « Textes Anciens ».

paragraphes, car nous ne pouvons abuser de la large hospitalité que la *Vie Spirituelle* nous a offerte si fraternellement. Nous laissons enfouis bien des trésors; mais notre ambition, dans cette si médiocre étude, n'a été que d'inspirer à plus habile écrivain que nous le désir de les faire sortir de l'oubli où on les a laissés tomber.

Le chapitre VII traite « de la connaissance de soi-même ».

La nécessité et l'utilité de la connaissance de soi-même.

« La connaissance de soi-même est une si haute et si nécessaire science, que sans elle rien ne peut profiter à nos âmes. Le propre effet de la sapience infuse, et de cette noble science, est que l'homme, goûtant Dieu, voie et sente à même temps la vérité de son rien : et c'est ce qui fait que le pécheur vraiment converti ne peut assez s'étonner de voir un amour de Dieu si excessif et si démesuré à son endroit, et de ce que cette souveraine Majesté l'a daigné prévenir si abondamment des bénédictions de sa douceur. Voyant, en cette immense lumière, la laideur de ses péchés, cela le pénètre tellement, que c'est merveille comment il peut subsister en ce prodigieux aspect. De vrai, si la divine Majesté ne le préservait en cette vue, il mourrait à l'instant : mais quoique cette sorte de mort fût douce et bienheureuse, Dieu néanmoins veut qu'il continue à vivre, dans la vue et en l'expérience de son rien : et qu'il expérimente toujours de plus, que tout être créé n'est rien, au respect de l'être infini de Dieu. Cette vue et cette impression l'abîment jusqu'au fin fond des enfers, d'où il se voit miséricordieusement délivré, par la forte prévention de l'immense bonté de Dieu. Il se juge la pire créature de tout le monde, et sait très bien que, sans le secours actuel de la grâce, dont Dieu le prévient fortement, et l'accompagne abondamment, il ne ferait que tomber sans cesse dans l'abîme du péché. C'est pourquoi, il emploie tout son effort à s'humilier, et se confondre au-dessous de toute créature, non seulement en considération de son propre rien, mais encore en la vue présente, et vif ressentiment qu'il a des innombrables injures qu'il a fait à sa Majesté infinie : ce qui l'ayant autant de fois réduit au non-être quant

à la grâce, l'eût anéanti même quant à la nature, dès son premier péché, si la justice de Dieu eût retiré son concours comme elle le pouvait. Vérité si abyssale, que c'est de quoi se confondre éternellement : aussi ne perd-elle jamais cela de vue ni de sentiment.

« ... C'est là que les abîmes s'invoquent l'un l'autre, et que tous les hommes réduits au non-être, comme ce qui n'a jamais été, se perdent dans l'infiniment spacieuse mer de la bonté et miséricorde de Dieu, dont l'abîme ne peut être conçu ni exprimé.

« De là est que la créature se résout à se soumettre dorénavant à l'aveugle et sans raisonnement à l'équitable justice de Dieu. S'il plaît à sa divine Majesté que tout l'univers s'arme contre elle, elle s'y soumet volontiers, afin de satisfaire à ses péchés, jusqu'à souffrir des peines infinies si Dieu le veut ainsi, et la mort même, voire en l'éternité (1). Surtout elle se défie de soi-même, voyant par expérience qu'elle n'a rien de soi, sinon la chute, le malheur, et l'éternel non-être. »

Nous voyons comment le V. Fr. Jean de Saint-Samson entend la connaissance de soi-même : elle doit nous venir bien plus de la lumière d'en haut que d'un regard prolongé sur nous-mêmes. Pour lui, se connaître soi-même, c'est se considérer en face de sa chère Cause première. Que cette connaissance-là donne de paix et de magnanimité ! quelle force dans les vicissitudes de la vie !

La vraie humilité est ce qui rend l'homme plus agréable à Dieu.

« La créature est très méchante qui fait ce tort à Dieu, que de vouloir être quelque chose, même au respect de qui que ce soit. Où donc nous mettra-t-on ? haut, ou bas ? loin ou près ?

(1) Il ne s'agit pas évidemment ici de l'indifférence pour son salut; mais le Vénérable fait allusion aux souffrances terribles des purifications passives où l'on se croit damné et dans lesquelles pourtant il faut garder une certaine résignation et se jeter en plein dans l'abandon.

en l'honneur, ou en l'infamie? au bien, ou au mal, que nous ne soyons également contents, sans réfléchir ni raisonner bassement sur nous-mêmes : mais en Dieu seul, duquel et dans lequel nous vivons, pour le posséder pleinement, et pour être mutuellement et réciproquement possédés de lui? Car il est notre éternel et bienheureux centre, auquel étant parvenus, transfus et perdus par la totale transformation de notre volonté, et de tout notre appétit en lui, nous jouissons dès ici de la plénitude des saints, dans laquelle nous demeurons en grand plaisir et repos d'esprit et de cœur, même au plus fort de nos batailles et de nos croix. Ceci est une chose si merveilleuse, que Dieu prend un singulier plaisir à polir tous ceux qu'Il aime, par toutes sortes d'exercices; quoique fort diversement, et en différentes voies. Que si on veut savoir, de certaine science, ceux qui lui sont plus agréables en cette vie, qu'on sache et qu'on croie assurément que ce sont ceux qui marchent entièrement anéantis en sa présence.

« Dans ce néant, et là où il n'y a rien, l'humilité est en son centre et a pour lors son continuel effet. Car le vrai rien ne peut nous paraître par soi-même, mais en son lieu la mort nous apparaît. Nous voyons les mourants, tandis que le rien nous demeure inconnu, et même à celui qui y est réduit, tant il est profondément abîmé en Dieu. Mais mon Dieu, de qui parlons-nous? Pour mon regard, je ne sais; car ceux-là même qui semblent parfaitement anéantis veulent sentir, entendre, voir et connaître. »

Feuilletons maintenant rapidement le chapitre IX : « Traité plus ample de l'Humilité » :

De l'humilité claire ou raisonnable : et de celle qui surpasse la raison appelée fervente par S. Bernard.

« Il faut remarquer, avec saint Bernard et les autres mystiques, qu'il y a deux sortes d'humilité, l'une qu'ils appellent *claire*, et l'autre *fervente*. La première s'exerce par la raison persuadée et convaincue : par exemple, voyant qu'un Dieu, qui est la cause et l'objet final de toute créature, s'est tant abaissé, humilié, et totalement anéanti : en vivant et mourant

pour le salut des hommes. Toutes les œuvres de ce divin Sauveur nous étonnent tellement, et nous ravissent en une si profonde admiration, qu'éternellement anéantis sur cet aspect, nous ne savons alors que faire, que dire ni que penser. Nous voyons clairement qu'il faut répondre à cela par œuvres, par renonciations, et par morts; et convaincus et persuadés des infinies raisons de contraires si opposés l'un à l'autre, nous nous rendons et rangeons à notre devoir, qui est de recouler activement, sans cesse, et de toutes nos forces en notre Centre divin, éternel et désirable. »

Humilité fervente et qui surpasse la raison

« L'âme, tombant dans ces profonds abîmes, épuise bientôt sa raison et soi-même en Dieu infini, auquel elle est arrêtée et attachée fixement, à contempler en profonde admiration les infinies merveilles qu'il a tirées et manifestées aux hommes pour leur bien éternel. Ici la raison cède, et l'homme demeure ravi dans le silence éternel; et ayant surpassé toute son intelligence, sa raison, et soi-même, il tombe et défaut totalement à sa compréhension. Il voit en cet abîme combien le pouvoir humain est court et limité pour la compréhension de cette infinie immensité; et cela fait que l'homme se ravit et se perd de plus en plus en l'aspect de cet objet, qui, par ses attouchements divins, remplit le cœur et toutes les puissances sensitives d'un amour admirable. Si bien qu'il est déjà par ceci totalement changé de ce qu'il était, avant qu'il eût la connaissance de Dieu (1). »

L'humilité qui n'est appuyée que sur la raison n'est pas de durée.

« L'humilité donc de ces passionnés qui ne sont que dans le sens, n'est que plâtre, et mensonge, qui ne durera, à tout le plus, qu'autant que durera l'influence divine. Ils feront assez

(1) On voit déjà ici comment la contemplation mystique aide à l'acquisition de l'humilité. En un autre endroit, il dira : « Ceux qui sont vraiment humbles ne le sont devenus que par l'influence de la Sagesse divine. »

voir ce que je dis, quand on les exercera en quelque façon que ce soit au dedans et au dehors, contre leur raison et leur jugement. On les verra murmurer, contester, et piquer mortellement, et si quelques-uns d'entr'eux dissimulent et endurent les pointes qu'on leur donnera, ils seront sages au respect des fous qui remplissent la terre à l'infini.

« Il est donc vrai que s'il y a plus de raison que d'amour dans le motif de l'humilité, elle n'est que feinte et apparente : elle n'endurera jamais l'exercice des hommes au dehors, et ils excéderont toujours plus ou moins sa raison. C'est pourquoi il se faut plus exercer par l'amour que par la raison, et si on ne s'exerce que selon la raison, on bâtira sur le sable. Les païens même ont bien reconnu cette vérité, qui, envisageant l'excellente beauté de la vertu, se sont souvent plus exercés dans l'amour d'icelle que non pas en la seule raison.

« Animons donc ardemment notre objet qui est en Dieu. Animons notre raison et notre connaissance d'un ardent amour, mais qui soit véritable, et qui soit au-dessus du raisonnement humain. Car si l'amour ne surpasse cela, l'homme n'outrepassera jamais soi-même : et ne faisant point mourir son homme extérieur, qui est le sens et la raison inférieure, pour le rendre esprit par le motif et la voie d'amour, il ne se sentira jamais convenablement élevé, même à la première et plus basse unité du cœur. »

Nous reconnaissons bien là le langage de l'apôtre de « l'Esprit »; il insiste encore auprès des directeurs pour qu'ils conduisent dans ce sens les sujets qui leur sont confiés :

Quelle est la meilleure manière de conduire les âmes dans la vertu d'Humilité.

« Quelques-uns donnent des préceptes d'humilité, qui n'exercent l'homme que par le dehors, et ne sont propres qu'à crucifier le sens à force d'extrême et continuelle violence : c'est pourquoi l'onction divine ne s'y trouve point. Ces préceptes encore servent de fin, d'objet, et de moyen tout ensemble à ceux qui les observent; s'y arrêtant en sorte que leur esprit demeure toujours sec et vide de la Sapience divine, et de sa

connaissance et onction savoureuse et mystique, qui se communique ordinairement à ceux qui s'exercent comme il faut par le dedans, en bon ordre, et avec vérité. Ces conducteurs même ne craignent pas de défendre la lecture des excellents auteurs mystiques, et je me persuade qu'en cela ils ont bonne intention; mais cela ne suffit pas pour faire qu'on les doive croire.

« Je dis donc que les directeurs ne se doivent point servir de cette sorte de conduite, vu que l'onction divine et la vraie habitude d'humilité *plus infuse qu'acquise*, produira toujours à point nommé des meilleures lumières et préceptes. Cette conduite par préceptes extérieurs ne convient qu'à personnes sévères, austères, et critiques qui, demeurant toutes vives au dedans, seront toujours pleines de mauvais sentiments, de soupçons et de jugements téméraires. Et quand elles n'en auraient pas de sujet au dehors, à raison du bon exemple qu'on leur donne, leur nature, toute vive et corrompue, leur représenterait quelque chose du passé pour cela.

« Enfin cette vie du sens et de continuelle réflexion sur soi n'a pas le moindre vestige de vérité. Mais quoi? au défaut d'un pain délicat, on se repaît d'un pain grossier, qui n'est propre quasi que pour les animaux. »

Effets merveilleux de l'humilité fervente

« Nous avons assez manifestement montré que l'humilité *claire*, toute seule, n'est guère de chose, et que plus on va profitant *en la voie de l'esprit*, plus facilement on quitte la raison, pour suivre Dieu et ses divins attraits. Car l'homme tiré au dedans par ce moyen est déjà rendu simple, pour entrer et pénétrer d'un esprit actif, fervent et d'une simple et très facile application dans les perfections et grandeurs de Dieu, et en son essence divine : ce qu'il contemple et pénètre comme une seule chose si clairement, si à découvert, et avec si grand plaisir d'esprit, que tous les plaisirs créés ne sont rien en comparaison. L'âme désormais s'avance tellement en ce feu et en ce négoce d'amour, que le moindre détour de là lui est une mort très amère. Aussi ne peut-elle plus se résoudre de s'en détourner, à moins que d'être totalement méchante et déloyale à son amour, qui va tirant, ou pour dire ravissant le sien à soi. C'est pourquoi ces âmes redoublent de plus en plus leur activité

amoureuse, jusques à ce qu'elles défaillent du tout à leurs forces et à leurs opérations, en l'abîme de Dieu leur amoureux objet. »

Voies rigoureuses qui doivent précéder la perte de l'âme en Dieu.

Mais avant d'être arrivées là, il leur a fallu souffrir les profondes et mortelles rigueurs de fervente humilité en un temps, et plus que fervente en l'autre temps; en nudité, morts, renonciations, pertes, résignations, indifférences, conformités, et toutes autres semblables voies; qu'il a fallu généreusement passer, sans appui ni consolation aucune. De sorte que les misères souffertes ne se peuvent exprimer de bien loin, telles qu'on les a senties et passées successivement, et très diversement en chacun de ces degrés. Car l'amour illumine en un temps, il illumine et commence à purger en l'autre, et puis il purge purement sans consolation ni lumière, et enfin cet objet infini se montre à l'âme en toute sa beauté, qui la ravit en un moment à soi : de sorte qu'elle est toute liquéfiée, et fondue éternellement dedans toute l'immensité de son feu très actif et très dévorant. »

A cette action purificatrice de Dieu, le Vénérable entend bien d'ailleurs que son disciple joigne son effort personnel. Il exige même beaucoup. Écoutons-le plutôt. Peut-être quelques-uns de nos lecteurs trouveront qu'il exige trop; mais n'oublions pas qu'il s'adresse à des âmes qui ont obligation de tendre à la perfection, aux « *vrais enfants de l'esprit* ». Il ne se dissimule pas d'ailleurs que le nombre de ceux-ci est très restreint :

Le vrai mourant avale avec joie le calice de la mortification

« Quant aux vrais mourants, ils avalent très joyeusement ce calice, comme chose très sortable à leur âme, et pour leur vrai bien. Cela fait voir combien la vraie humilité est rare, puisque

personne ne se trouve qui en veuille aborder les moyens et les chemins, qui sont la vive et continuelle mortification, et le vrai mépris de soi-même. Un chacun voudrait avoir couru cette carrière insensiblement, et sans avoir rien frayé du sien : et les meilleurs voudraient être exercés à ceci selon leur invention et leur jugement : ce qui est comme s'ils disaient : Ne me touchez pas au fond, ni en l'honneur, ni en ma réputation : car je ne l'endurerai jamais, et je quitterai tout là infailliblement. On ne trouve personne qui se veuille laisser toucher ainsi, et qui veuille mourir comme il faut, et entièrement à soi-même. C'est pourquoi la vraie humilité est si rare, qu'elle ne se trouve quasi point. »

Il souffre avec joie les persécutions

« Les humbles de cœur et d'esprit sont outre cela très joyeux ; de sorte que ceux-là qui les maltraitent croient assurément que ces humbles personnes, dont ils font leur jouet et leur plaisir, n'endurent point, ou qu'ils souffrent leurs cruels efforts et leurs mortelles pointes avec extrême regret et crève-cœur, de ne se pouvoir promptement venger : et qu'ils ne s'en abstiennent que par vraie hypocrisie. C'est ici une vraie marque et un vrai effet des hommes souverainement humbles, et l'apôtre l'a manifestement montré par ces paroles : *Nous sommes* (dit-il) *estimés de ceux qui nous maltraitent, comme des séducteurs, quoique nous soyons véritables ; comme inconnus, et néanmoins on nous connaît bien ; comme chatiés et non mortifiés ; comme tristes et toujours joyeux ; comme mourants, encore que nous vivions ; comme indigents, quoique nous départions des richesses à plusieurs ; comme n'ayant rien, quoique nous possédions toutes choses* (II Cor., VI). »

Le Vénérable Frère pousse l'humilité encore plus loin. Il admire — sans toutefois les proposer à notre imitation — ceux qui, pour échapper aux dangers de la vaine gloire, ou pour entrer plus profondément dans les abaissements de Celui qui par amour pour nous a voulu être traité comme un insensé, « se sont résolus, par inspiration du Saint-

Esprit, de contrefaire les fous par une héroïque vertu et sagesse.

Il appelle justement cette humilité « irraisonnable ou surraisonnable », non pas toutefois, — il a bien soin de le faire remarquer un peu plus loin — que cette humilité soit ni sans raison ni contraire à la raison, mais parce qu'elle est infiniment au-delà de toute raison. Cette humilité est d'ailleurs très rare, « si rare qu'elle ne se trouve quasi point », c'est le lot « des souverainement parfaits » parmi « les enfants de l'Esprit ». « Elle n'est qu'en ceux qui agonisent et meurent incessamment à sa poursuite, pour le seul amour et bon plaisir de Dieu, à la vive et perpétuelle imitation de notre bon Sauveur, tant au dedans qu'au dehors ». Déjà, il nous avait montré la grande distance qui sépare « les morts » des « mourants » (1); il dépassera ceux-ci encore :

(1) Voyez notre article avril 1925, p. 54. Il y revient dans ce chapitre IX de l'humilité au § 10 :

« Il y a grande différence entre mourir, et être mort. Mourant en détail et peu à peu, on acquiert les habitudes de toutes les vertus, spécialement de l'humilité, comme dame et motrice de toutes les autres, ses inséparables compagnes. Mais quand on est mort en vérité, on est en jouissance de toutes les mêmes habitudes parfaitement acquises, et parfaitement pratiquées en temps et lieu. C'est ce que disent et montrent évidemment les plus excellents mystiques en termes équivalents. Ils disent que trois choses conviennent à l'homme mort, à savoir, être inhumé, qu'on marche sur lui jusqu'au jour du jugement, et qu'il est réduit en cendre. Ce sont ces vrais morts, qui sont véritablement en possession et jouissance de tout le vrai bien du parfait viateur. Quant aux mourants, comme il y a pour eux une haute ascension à faire, avant que d'arriver à la jouissance de tout bien, et à leur mort sensible et spirituelle en Dieu, lequel est leur propre sépulcre; cela fait qu'il nous faut toujours plus parler à ces vivants non encore totalement morts, qu'à ceux qui sont morts en vérité. Et cela non tant par raisonnement et persuasion, qu'en pur esprit et avec simplicité. »

De la mort, de l'anéantissement et de la vraie liberté de l'âme perdue en Dieu.

« Parlant maintenant à ceux qui sont vraiment morts, je dis que ce leur est toute autre chose d'être entièrement anéantis, que d'être entièrement morts : car la mort est l'entrée à l'anéantissement. Mais, bon Dieu, que disons-nous? de quoi, et à qui parlons-nous, puisque si peu se trouvent être entièrement morts? N'importe, disons que ceux qui sont vraiment anéantis selon le dernier et suprême état, demeurent dès là même ignorés et inconnus, et qu'ils sont différents de beaucoup d'assez saints et excellents mystiques. Il n'y a saint, par manière de dire, si spirituel, qu'il ne s'en trouve d'autres plus excellents et plus élevés que lui. Mais on peut dire qu'il y a des hommes de si suréminente sainteté, et dont la perte est si vraie et si entière, qu'elle les rend tous tels que leur infini objet (1). Ce n'est pas mon dessein de particulariser autrement ce sujet, à ceux qui gisent au dehors, quoique ce soit en esprit. C'est assez qu'on sache que les plus excellentes personnes de cette vie divine sont telles dans ce suprême et dernier état, entre tout ce qui est pur esprit.

« On ne voit et on ne comprend point comment cela peut-être vrai en eux, attendu qu'on les voit très libres à l'action dont même les bons et les saints font conscience (2). Mais il

(1) Il s'agit évidemment ici d'union transformante. Tout ce passage — soit dit en passant — laisse suffisamment entendre qu'il y a bien des degrés dans la vie mystique avant d'arriver là.

(2) Nous dirions en langage familier maintenant : « se font scrupule » ; autrement dit, ces âmes si éminemment saintes peuvent se permettre, sans aucune imperfection, des licences que d'autres moins saintes ne se permettraient pas, justement parce qu'elles ne sont pas arrivées à cette liberté de cœur et d'esprit.

En lisant ce passage, j'en fis aussitôt l'application à notre Bienheureuse petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus. C'est bien à cet anéantissement qu'elle était arrivée quand elle disait qu'autrefois elle avait ambitionné le mépris, mais que c'était maintenant l'oubli des créatures qu'elle désirait. L'oubli est pour le « *rien* », le mépris s'attaque encore à quelque chose. Et j'admirais — sous des formes absolument opposées — la même simplicité et la même sublimité de doctrine dans notre grand mystique et notre suave petite Sœur. Certains, avant que les miracles et l'Église eussent parlé, n'avaient pas su

faut savoir que plus on est devenu esprit, et divin, à force d'agir, de fluer, de pâtir, et de mourir en Dieu, et à force d'aimer soit dans l'amour, soit par-dessus l'amour, moins doit-on être compris et jugé en ses voies, si ce n'est par un esprit tout semblable. Si bien que les esprits inférieurs à tout ceci n'ont qu'à tenir leur chemin, sans s'empêcher nullement de ce qui surpasse leur atteinte. S'ils ne se voient pas si libres que ceux-là en leurs sorties (1), ils doivent assurément croire que c'est parce qu'ils ne sont pas tant esprit, que ceux desquels je viens de parler. »

Il ne cherche pas à être estimé humble mais très vil.

« Davantage le vrai humble, en parfaite habitude, ne pense quant à soi aucunement à l'humilité ni à sainteté. Il a un sentiment très vil de soi-même, et attend incessamment qu'on le traite conformément à cela, selon l'ordre éternel de Dieu ; auquel et duquel il vit, et en qui il meurt, très content en tous événements. Il ne réfléchit jamais au dehors sur soi, pour se rechercher, ni sur les créatures ; et reçoit d'elles à très grand plaisir tout mauvais traitement, en désirant toujours recevoir et endurer davantage : et il fait cela en l'amour infini de son amoureux objet : son très vif exemplaire, son modèle très parfait, son miroir et son tout, auquel il désire parfaitement ressembler.

« Cela l'anime toujours à dévorer toutes sortes de peines et de croix, aimant en perfection celui qui se rend plus actif et plus cruel à le tourmenter, et y employant toute l'étendue de son amour très humble, très fort, et très vigoureux à tout soutenir en très grande joie d'esprit. »

De la sainte haine que le vrai humble porte à soi-même et que sa vie est plus angélique qu'humaine.

Si quelqu'un se haïssait si parfaitement, qu'il se procurât

découvrir les secrets de haute sainteté que cachaient les mots enfantins de « l'histoire d'une petite fleur blanche ». Certains ne sauront pas davantage, craignons-nous, comprendre dans le style solennel de notre Vénérable l'exquise simplicité de son âme et de sa doctrine.

(1) Leur manière d'être extérieure.

tout le mal qui lui serait possible, par acte d'appétit continuel; ou s'il ne l'osait faire, à raison de quelques circonstances, s'il l'attendait au moins de pied ferme et arrêté; aucune créature ne lui ferait peine et rien ne l'offenserait. Car on ne le pourrait nullement trouver, et il serait à jamais imperturbable, et totalement impénétrable; non seulement dans son propre fond, mais en tout Dieu, auquel étant totalement perdu, il vivrait là dedans très caché et très inconnu, en totale solitude d'esprit et de corps, autant qu'il lui serait possible. Encore que tels hommes communiquent au dehors avec les serviteurs de Dieu leurs semblables, n'importe, ils ne seraient pas moins cachés quant à eux; d'autant que toute leur pratique et leur communication n'est que de pure nécessité, en l'ordre et en l'étendue de la discrétion divine.

« Mais comme il y a si peu de telles personnes sur la terre, de là est qu'on voit si peu de vrais humbles, selon toute l'étendue de la très forte habitude de l'humilité, *en partie acquise et en partie infuse*. Car cette habitude très excellente n'est le lustre et l'ornement que de ceux qui sont vraiment morts, comme vivant hors de soi, dans la vie et le plaisir de son propre objet (Dieu).....

« De sorte que quand il faut faire ou endurer quelque chose, ces âmes sont en leur centre; et tant plus il faut travailler, tant plus elles ont de plaisir et de satisfaction.....

« Qu'on ne me dise point que ceci est exagéré à plaisir, puisqu'on ne connaît point de semblables hommes. Je sais qu'il y en a, et partant qu'on ne laisse pas de les connaître (1), quoiqu'il soit vrai que le nombre en est très petit. Car pour l'ordinaire, ce qui semble pur et fin or, se résout et s'évapore en fumée, étant mis dans le violent feu de la tribulation. »

(1) On les connaît, en ce sens qu'on vit près d'eux; mais on ne les connaît pas quant à leur fond et à ce que Dieu y opère.

Ici encore, je pensais à la bienheureuse Thérèse de l'Enfant-Jésus et à ses heureuses compagnes. Qui parmi elles soupçonnait qu'elles possédaient un de ces « petits » consommés dans l'humilité? Qu'on me pardonne ce nouveau rapprochement. La gracieuse physionomie de notre petite Sœur me sourit constamment tout au long de ces pages austères. Jean de Saint-Samson et Thérèse de l'Enfant-Jésus ont vécu du même esprit.

Le vrai humble fait place à Dieu au dedans de soi, et lui édifie une maison de plaisance.

« On ne doute point que l'humilité ne soit la vertu des vertus, leur base, leur soutien, leur vie, leur bien-être, leur force, et leur nerf principal. Toutes les vertus morales reçoivent d'elle abondamment leur influence, leur vie, et leur vertu ; et son fond est si fécond pour cela qu'on ne le saurait épuiser. Quoi qu'on en dise, on ne l'épuisera jamais : encore qu'il soit vrai qu'il n'est pas nécessaire absolument de le tant approfondir, et pénétrer, pour l'établissement de la vie de l'Esprit, que nous le faisons en ce traité (1). Mais n'importe, on verra au moins que c'est le fond très fécond et abondant, qui nous a fourni de ses riches minières de quoi bâtir la maison de plaisance d'amour, en laquelle l'homme étant entré par un ardent désir de vivre à Dieu, et non plus à soi ni aux créatures, s'efforce de monter de là en avant l'escalier d'amour, pour s'unir et se joindre étroitement à Dieu, souverain Seigneur de ce lieu de plaisance en la créature. »

(*A suivre.*)

Fr. Jérôme de la Mère de Dieu, O. C. D.

(1) Et ceci est bien encourageant pour qui n'est pas arrivé à ces hauteurs. « Il y a plusieurs demeures en la maison de mon Père » (Joa., XIV, 2). Nous appuierons sur ce point si consolant en étudiant, d'après le saint aveugle, l'appel à la vie mystique.

TEXTES ANCIENS

De la vertu d'Humilité (1).

La superbe des hommes
remédiée par l'humilité de Jésus-Christ

On connaît assez la nécessité, l'excellence et l'importance qu'il y a d'être profondément et radicalement humble. Mais les hommes, à parler naturellement, sont totalement opposés à cette vertu par leur vie animale, et totalement effuse par appétit dans la corruption, tant d'esprit que de corps, par toutes voies illicites. Cela fait qu'ils s'entremangent pour avoir la préséance et l'empire l'un sur l'autre. C'est ce qui compose le monde, qui sont les superbes, dont la terre est remplie à l'infini, et qui sont les instruments du démon contre les élus.

Pour y remédier il a fallu qu'un Dieu se soit abaissé jusqu'à nous, vêtu de notre habit, et chargé de nos peines et de nos infirmités, excepté l'ignorance et le péché. Il a fallu qu'il prît notre nature, l'unissant à la sienne; afin de transformer en lui par une autre union, moindre à la vérité, mais très merveilleuse, tous ceux qui à son imitation voudraient marcher par le chemin royal de la Croix, qu'il nous a si amoureusement frayé. Car il ne s'est ainsi

(1) Ces pages sont empruntées au traité *du Vray Esprit du Carmel* ch. VIII, du V. Frère Jean de Saint-Samson (tome I[er] des Œuvres spirituelles et mystiques, paru chez Pierre Coupard, à Rennes, en 1658).

humilié sous la puissance de Dieu son Père, et ne s'est rendu obéissant à lui jusqu'à la mort, que pour lui donner gloire, lui témoigner son amour, et nous convier par son exemple à suivre éternellement ses traces et ses vestiges. Comme donc nos appétits sont très éloignés de son humilité, il faut nous en approcher par un désir amoureux de retourner à notre souverain bien, et à notre principe éternel, par le moyen de l'humilité, et d'une continuelle humiliation.

Humilité maligne et trompeuse

Plusieurs ne s'humilient que par hypocrisie, méchamment et pernicieusement ; *l'intérieur desquels est plein de fraude et de déception* : se trompant eux-mêmes et autrui. Ce sont agendaires (agents ou instruments) du diable, duquel ils font volontiers les affaires, et portent ses intérêts. Dieu nous préserve, s'il lui plaît, d'être de ce nombre : aussi n'est-ce pas de quoi il s'agit, mais de vivre dans une basse estime de nous-mêmes, et de vouloir être traités comme très vils.

On assigne divers degrés et moyens, tant intérieurs qu'extérieurs, pour monter à cette divine vertu ; mais je ne fais pas état d'initier de si loin ceux à qui je parle, et je confesse aussi que je n'y suis pas propre. Je n'en parle seulement ici qu'afin de leur inculquer vivement l'importante nécessité de leur continuel reflux en Dieu par vrai amour, et par vraie vertu ; et je les y anime par les plus vifs et puissants motifs, tirés de l'amour même suressentiel qui est Dieu infini, *abrégé en notre chair*, dans l'abîme infini de son humilité. C'est pourquoi nous avons déjà dit que l'humilité ne convient point aux hommes, mais à Dieu seul, qui s'en est voulu revêtir, afin que ceux qui ne devaient jamais passer à l'amour perfectif (parfait) s'humiliassent au moins, et confondissent leur arrogante superbe,

par la vue de cette abyssale (1) humilié du Verbe éternel, fait homme.

Humilité des parfaits

Quant à ceux qui sont vivement touchés et remplis de la Sapience divine, et pénétrés en toutes leurs puissances intérieures et extérieures par la vivifique abondance de son flux amoureux, ils sont si pleins de Dieu, et voient si parfaitement le *rien* de toutes choses, et leur propre néant, qu'ils n'admettent point d'humilité pour eux, ni en eux, comme telle : d'autant que l'humilité en elle-même n'est que l'ordre et la voie pour arriver au *rien*. Pendant qu'on voit et qu'on sent en soi quelque chose que ce soit, on est bien loin d'être anéanti. Le *rien* donc est leur terme, à quoi ils ne manquent pas de faire servir et l'humilité et les humiliations, sans penser à l'humilité ni à l'humiliation, mais seulement à la vérité de leur rien.

L'humilité supplée au défaut des vertus

Plusieurs, par leur effort naturel, accommodé à la suavité de la sapience, ont bien découvert ce secret par sentiment; mais quand il a été question de travailler nuement (sans consolation) aux vertus, ils se sont trouvés tous vides et tous dénués de bonne volonté, et de force pour ce travail, tant à l'agir qu'au souffrir, et par conséquent vides des mêmes vertus. Car, quoiqu'ils semblent en avoir un désir infini, néanmoins cela n'est pas; d'autant que ces habitudes ne peuvent compatir, ni demeurer ensemble avec leurs naturels trop vifs et trop animaux, et dominés en leur fond de l'esprit de superbe : et plus ils désirent s'affranchir de cette tyrannie, tant plus ils y sont fortement engagés,

(1) Du mot *abîme* ; nous dirions maintenant *prodigieuse.*

tant aux occasions de travailler, que hors d'icelles (1).

Toutefois ils ne se doivent pas déconforter pour cela, car s'ils se résignent à Dieu et à son éternel plaisir, avec une extrême douleur de se voir tels, il acceptera leur bonne volonté, prenant pour satisfaction et contentement leur humilité nue, profonde, et très renoncée (2). Par ce moyen il les préserve de la vaine complaisance, et conserve leurs âmes pour le reste de ses dons. Ainsi l'enflure douloureuse préserve ces fonds-là de l'enflure délectable, qui est la vaine complaisance d'eux-mêmes, dont ils seraient remplis, si toutes choses leur étaient favorables, en matière de perfection.

Dieu, sans doute, a très grande horreur que la créature se recherche dans les dons qu'il lui départ, puisqu'il en préserve quelques-uns de ce mal, par la superbe dont il permet qu'ils soient gourmandés, et même surmontés dans l'occasion (quand il s'agit) de travailler et d'endurer. Il y en a certains qui n'ont pas assez de douleur raisonnable là-dessus, entre Dieu et eux : et qui agissent trop librement, et avec trop d'ascendance entre les créatures (esprit de domination) : montrant qu'ils ne sont pas entièrement humiliés et anéantis devant Dieu, quoiqu'il leur semble le contraire. C'est à eux d'y avoir expressément égard, et de réparer les brèches faites à leur fond en leur privée conversation. Toutefois, bien qu'ils soient infirmes en leur fond, et éloignés de la perfection, ils ne sont pas désagréables à Dieu, et Il ne les laisse là dedans que pour leur bien.

(1) Puisqu'ils désirent s'affranchir de la tyrannie de l'esprit de superbe *par orgueil*, ils s'y engagent (dans cette tyrannie) de plus en plus.

(2) Par cette humilité nue, profonde et très renoncée, le saint aveugle entend une humilité qui reste dans le fond, dont on ne voit pas les effets, dont on n'a pas le sentiment. Ainsi la souffrance que ces âmes-là ont de ne pas se voir humbles leur tient lieu d'humilité.

S'ils se renoncent et se résignent à son bon plaisir, peut-être leur sera-t-il favorable à l'article de la mort : et dans ce moment il les accoisera et les perfectionnera (1).

Humilité d'œuvres et de pratiques

Au reste, le vrai humble ne sait ce que c'est que l'humilité pour lui, ainsi que j'ai dit. Il ne s'attribue que vileté entre les créatures, vu la science et la croyance qu'il a de son rien. On ne lui saurait faire tort ni injure, vu qu'on ne saurait tant prendre de plaisir à le déprimer, qu'il en prend à s'avilir. Il y a néanmoins plusieurs degrés pour ceci dans les esprits, et dans les fonds des hommes; et les degrés d'humilité sont innombrables, selon les appétits d'un chacun. Car les hommes même assez bons ne passent point cela. Leur humilité ne consiste qu'en certain ordre, et en certaine civilité et soumission extérieure. Les rois même prennent plaisir à s'humilier ainsi. Ce qui fait que leurs bons sujets se sentiraient confus, s'ils ne s'humiliaient à leur exemple. Mais, à vrai dire, cette sorte d'humiliation est plutôt un effet de police et de considération humaine, qu'autre chose : attendu que la nature sait bien tenir cet ordre en la due police de ses républiques. Et quoique cette considération puisse produire de bons effets, cela est trop sensible, et trop éloigné de sa source qui est Dieu fait

(1) Oh ! la doctrine consolante et bien en harmonie avec celle de saint Jean de la Croix et de sainte Thérèse ! Le Vénérable nous fait assez entendre la nécessité des purifications passives pour corriger ces fonds-là ; et que si Dieu ne les fait pas et leur laisse certaines imperfections, c'est dans un but de miséricorde, pour une raison de sagesse. Qu'il donne ou qu'il prive, c'est toujours par amour. Pour beaucoup d'âmes la grande purification qui libère du moi ne se fait que dans les affres de l'agonie : il est meilleur pour eux, à cause des raffinements subtils de l'amour-propre, qu'elles sentent la tyrannie de leur moi.

homme sur les divins appétits duquel il faut que nous réformions les nôtres. Nous devons regarder son divin exemple, pour nous porter vivement à son amour, et nous rendre semblables à lui, revêtant nos âmes de la sienne, notre corps de la pureté de son corps, et nos œuvres avec toute notre vie, de ses œuvres et de sa vie divine.

Deux sortes d'humilité.

1. *Humilité claire et raisonnable.* — Or il y a deux sortes d'humilité, l'une claire, qui s'exerce par effort de raison, et l'autre fervente. La première n'est pas de grande durée ni de grande force; parce que les hommes ne peuvent souffrir le désordre ni le défaut en autrui : et comme le désordre est plus fréquent en l'homme que le bon ordre, ceux qui ne sont humbles que par raison se portent incontinent avec impatience contre ces désordres, et se jettent là-dessus, pour en faire la proie de leurs diverses passions.

Sur quoi, il faut dire en passant que les hommes ne sont point blessés par les hommes ni par les diables, mais par eux-mêmes. Ils se tuent eux-mêmes des armes que les autres hommes leur forgent, seulement par occasion, et même sans y penser. Ils se perdent eux-mêmes par leur superbe, qui rend le commun des hommes si faibles, que par la moindre touche qu'on puisse faire de parole à leur honneur (dont ils sont diaboliquement idolâtres) on les précipite en enfer, sur le bord duquel ils vivent continuellement, prêts à perdre la grâce de Dieu en toute occasion, sans s'en mettre aucunement en peine. Ceux qui n'ont pas dompté leurs passions ne sauraient soutenir le désordre d'autrui (1), et même ceux qui vivent à Dieu imparfaite-

(1) Oh ! que ceci est vrai !

ment tombent dans ce défaut. Ils veulent voir reluire partout la perfection entière dans les autres, cependant qu'eux-mêmes demeurent et gisent dans leur imperfection, plus grande que celle de ceux qu'ils exaspèrent avec tant de zèle. C'est ce qui fait voir le faible fondement de l'humilité qui n'est exercée que de la seule raison; je dis même dans les meilleurs de ceux que nous supposons ici.

2. *Humilité fervente.* — Mais l'humilité fervente a bien un autre motif, d'autres raisons, et un autre ordre dans les vrais saints, et plus encore dans les plus parfaits. Ils n'ont égard à rien, ni du dehors, ni du dedans pour les exciter à l'amour : mais mourant à tout cela en un temps, et entièrement morts en un autre, ils sont éternels, inattingibles, immobiles, et forts en esprit, pour tout endurer et soutenir. Tout cela demeure au dehors, sans leur faire aucune impression; et par ce moyen, ils jouissent de Dieu en éminent repos, ineffablement ravis en sa perpétuelle contemplation, et en quelque façon bienheureux en cette vie, vu l'ineffable amour et douceur qu'ils trouvent là-dedans sans réflexion. Je dis sans réflexion, car ils suivent toujours ce qui les ravit à soi, et demeurent toujours plus purs, plus lumineux, plus forts, et surtout plus humbles et plus parfaits en tout sens.

Le motif des vrais humbles n'est autre que l'amour

Le seul amour, soit actif, soit passif, est leur éternel motif : qui change les vertus en lui-même, et qui les exerce sans aucun égard à ce qu'elles sont en soi; mais en lui-même : en sorte qu'elles sont simples et uniques, en l'amour déiforme, et leur très simple intention est changée en continuelle attention. C'est en l'ardent et continuel exercice de ce jeu amoureux et réciproque entre Dieu et

l'âme, que ceux desquels nous parlons ne sentent plus avoir d'appétit, ni de sens pour les choses du dehors. Car l'âme, à force de vive et forte pénétration que son cher Époux fait de toutes ses puissances, se voit et se trouve très large, et très une, en la bienheureuse région de tous les esprits amoureux, passés, fondus, et perdus au même amour.

Entre la science et le goût de la Sapience il y a beaucoup à dire.

Là, l'Esprit, ou pour mieux dire, tout l'homme rendu déiforme d'une ineffable manière, est si unique, et si simple en sa perfection, qu'il ignore toutes les formes, images, et figures scientifiques. Cela demeure au dehors quant à lui, quoique les hommes, qui ne vivent que selon la nature, en fassent tant de cas. Que si on ne les ignore pas, parce qu'on les a acquises autrefois, elles sont si éloignées de l'appétit (qui ne veut jamais savourer que l'éminente Sapience dont il est pénétré), que ce qui ne lui était auparavant que science lui est désormais un vrai goût de Sapience divine.

En effet, tandis que l'appétit se trouve encore en quelque vigueur pour savourer la science comme telle, cet appétit-là n'est pas plein de Sapience, ni par conséquent plein du Tout de Dieu, et est bien éloigné d'y être entièrement réduit et perdu; et cela est ainsi, encore qu'un homme semblât tout enflammer et tout enivrer du divin Amour par le flux igné de son cœur et de son esprit. Il est nécessaire que la Sapience surmonte parfaitement la science, et que l'appétit soit entièrement mort à celle-ci. Quand même la science est infuse, elle ne délecte pas l'appétit possédé de la Sagesse; c'est alors une double Sapience, ou, si vous voulez, une docte Sapience : ce qui n'est pas

souvent donné aux hommes, si ce n'est pour gérer et traiter choses grandes et merveilleuses. L'une et l'autre furent également données par le Saint-Esprit en son don septiforme aux Apôtres, afin de conquérir tout le monde à *Jésus-Christ*. Voilà, quant à nous, où est la région de cette vertu, là où la créature est parvenue à force d'aimer et de mourir de la plus profonde humilité qui se puisse penser.

Moyens de parvenir à l'humilité

Quant aux imparfaits mourants, c'est à eux de s'examiner sur les effets de cette vertu! S'ils sont fidèles à l'entière observation d'eux-mêmes, s'ils ont une force passive et active, pour souffrir éternellement, sans s'émouvoir si peu que ce soit dans l'opprobre et mépris éternel, et dans les éternelles moqueries, confusions, injures et calomnies. Si quelqu'un à l'abord de ces choses se ressent si peu que ce soit, il n'a pas cette habitude en souveraine perfection. C'est ici que, pour l'épreuve de cette noble vertu, toutes les vertus sont en exercice, chacune selon son rang : et les personnes que nous supposons n'ont repos qu'en ceci même, dans le continuel aspect de notre divin Sauveur.

Ceux qui ne sauraient vivre si parfaitement pourront tendre à ceci le mieux qu'il leur sera possible : se renonçant et se résignant à être privés de ce qu'ils ne peuvent avoir. Cette profonde vertu n'est pas donnée de Dieu à tous, mais à qui il lui plaît. Celui-là est assez saint en quelque façon qui tend à ceci de toutes ses forces, tant d'esprit que de corps; et qui vit au plus près de ceci, qu'il lui est possible, sans penser ni à saint ni à sainteté, quant à soi. Et quoiqu'il ne pénètre pas si avant en cette région si éloignée, qu'il fasse son mieux. Marchant toujours par ce chemin, sans s'arrêter, il parviendra au lieu que Dieu lui a déterminé de toute éternité, chérissant le plus et le

total de ceux qui sont vraiment saints et meilleurs à son respect.

Louanges de la Sapience divine

Pour mon regard, sans m'arrêter à la circonférence (à donner des règles, des limites) et aux particularités de ceci, mon but est de montrer l'excellente beauté de la divine Sapience en elle-même, laquelle désire faire infiniment plus qu'elle ne fait dans les hommes, à cause des empêchements et de leur résistance actuelle. Mais en tous ceux qui la révèrent comme il faut, elle est glorieuse : elle désire remplir de tous ses biens, de sa gloire, et de ses dons jusqu'à regorger, tous ses excellents élus, et les récompenser de sa pleine jouissance. Tant moins ils y réfléchissent, tant plus et tant mieux cela sera de sa part : car chacun d'eux, tels que nous les supposons, n'a aucun égard qu'à lui consacrer mille vies, en toute matière. Plusieurs d'entre eux sont même tous autres, et autrement véritables à leur amour, et à ses pratiques, qu'ils ne pensent : car leur état et leurs opérations sont plutôt hors d'eux qu'en eux-mêmes : à raison de quoi ils vivent purement abstraits de tout le sensible, et deviennent, par succession de temps, purs esprits, auxquels leurs corps sont assujettis.

C'est là qu'est la Sapience, et ceci est sa gloire et son repos : ici se fait l'entière production de ses divines merveilles, dont on ne sait que penser ni que dire, vu l'ineffable et le ravissant aspect de sa nue beauté, laquelle change et transforme les hommes en soi d'une manière ineffable. Car comme ils sont habitants de cette région divine, qui n'est autre que la même Sapience, ils sont là perdus, et regorgeant de tous ses biens, de toute sa gloire, à la mesure de leur amour.

L'amour et l'humilité bâtissent la maison de la Sagesse

C'est ainsi que la Sapience édifie sa maison, et que la créature, faite hôtesse de cette divine Sagesse, la loge avec un mutuel et réciproque plaisir; et c'est une merveille que l'hôte et la maison sont une seule et même chose. L'amour et la vertu bâtissent cette maison, ce vaisseau, cette capacité, ou pour mieux dire, ce temple, où la Sapience doit loger. Ce n'est pas le grand nombre d'œuvres qui compose cette divine fabrique, c'est l'infini amour, qui ne sait point la détendue de son objet en tout sens et manière possible; et l'humilité l'accompagne en pareil degré d'éminence et de force, pour la production de toutes les vertus.

Tout ceci n'est autre chose que le même fond, totalement pénétré des innombrables effets que Dieu produit par ses avènements. Car je suppose qu'il y a toujours accompli son ouvrage, d'une merveilleuse façon, et de mieux en mieux : de sorte qu'enfin l'âme, dans le succès de ses pertes profondes en Dieu, s'est trouvée plus agie qu'agissante, et plus passive qu'active : quoiqu'il soit vrai que cette éminente perfection n'est pas l'œuvre d'un peu de temps.

Le plus haut point de l'humilité et de l'Amour

Il semble que je me sois fourvoyé de mon sujet de l'humilité, mais non : car l'humilité accompagne ici inséparablement l'amour, ils font tous deux ensemble l'excellence des serviteurs de Dieu. Or comme il peut arriver qu'un homme soit devenu si parfaitement humble, qu'il ne sache plus ce que c'est qu'humilité, ni autre vertu comme telle en sa pratique : de même on peut ignorer ce que c'est qu'amour, à force de l'avoir surpassé en Dieu d'une manière ineffable. De vrai, tout aussitôt qu'il n'y a

plus rien de l'homme, il est dès lors le vif instrument de Dieu, pour faire, sans réflexion, incessamment et éternellement, sa très sainte volonté. Je rentre donc au rien tant des créatures que de moi-même, pour être passivement et éternellement agi de Dieu, sans amour, sans humilité, et sans autre vertu; d'autant qu'amour et vertu sont hors de moi, ou pour mieux dire, ils ne sont point quant à moi : et là où je suis, et où je vis, il n'y a ni différence ni distinction.

Pour vous autres, il ne faut pas vous faire voir trop subtils, et trop perdus pour ceci; attendu qu'il ne s'agit pas de la réduction des hommes jusqù'à ce point. Hélas! à grande peine les hommes passent-ils la région sensible : d'où vient qu'ils sont incapables des notions perdues, qui ne conviennent qu'à la vie des purs esprits, et à la pure région qu'ils habitent. Ce qu'un chacun doit faire en son degré, c'est de se rendre irrépréhensiblement véritable.

Or comme il est vrai qu'ayant l'excellente habitude de la foi savoureuse, nous voyons tout très parfaitement au travers de son voile; c'est là que nous vivons sans vivre, et agissons sans agir : et de ce que nous voyons, nous n'en exprimons rien, d'autant que nous sommes totalement perdus, recoulés, et réfus en Dieu, en son total, ineffable et inexprimable.

L'humilité, dans les hommes qui la chérissent, ne doit jamais manquer à son effet : mais elle est comme en son centre en notre seul Sauveur, encore qu'il lui plaît bien nous en faire part, et nous la communiquer amoureusement par infusion. Ne la croyons donc jamais ailleurs, et ne l'exerçons qu'en lui : et dans cette vue objective et très ravissante, l'Amour infini animera notre humilité, et ne fera des deux qu'une seule chose. Que si cela n'est pas si tôt acquis, quoiqu'on travaille beaucoup, et avec un désir infini de Dieu : il faut avoir patience, qui est l'effet de la

même humilité. Par ce moyen on sera toujours en exercice de cette vertu. Plus on l'exercera, plus aussi y trouvera-t-on de plaisir, et on se plaira à n'avoir point, et n'être point ce qu'on désire.

Humilité raisonnable, ou fondée sur la Raison

Pour ceux qui sont peu avancés en l'amoureuse humilité, et qui s'y portent à force de raisonnement tiré des choses sensibles, afin de s'animer à s'approcher de Dieu : tandis que leur industrie est en vigueur, ils acquièrent peu à peu lumière et saveur d'esprit ; en sorte que ceux qui ont cette facilité actuelle, abondante et féconde, semblent souvent plutôt voler en Dieu, que courir vers Lui. Cela rend enfin leur état merveilleux, et on peut dire qu'il est autant passif qu'actif. Quand ils reçoivent un affront, ils l'acceptent de tout leur cœur, d'autant qu'ils ne réfléchissent pas sur eux par la moindre détendue de leur divin Objet. Je ne veux pas dire qu'on doive être insensible, cela ne se trouve que fort tard ; mais je dis qu'alors la force de l'appétit divin est si grande en l'âme, que les souffrances qui pourraient le violenter, l'abaisser, et lui faire quelque impression, demeurent au dehors, sans entrer de si loin que ce soit. Je ne doute pas que plusieurs soient fort éloignés de cet état ; mais n'importe, il suffit d'y tendre de toute son activité, et indéficiemment : et comme c'est l'œuvre de Dieu, il le fera puissamment en eux, pour les recevoir heureusement, et les couronner glorieusement.

Or, quiconque se sent arrêté en ce chemin, se doit animer à le poursuivre, par un raisonnement essentiel conforme à tout ceci. Celui qui ne peut pas se perdre, doit agir sensiblement, voire en faveur des sens ; pourvu que cela tende à Dieu, lequel est au-dessus de tous nos concepts.

De plus, il faut que la mortification de notre part soit en éternelle vigueur, et que nous donnions ordre que ce qui semble mort en nous ne revive point : telle est notre vie et notre exercice en ce monde. Ce sera toujours à refaire jusqu'à notre dissolution.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

Notes brèves de Liturgie

Du Calendrier à la vie spirituelle : La date de Pâques

Pour étranger que l'on soit aux usages liturgiques de l'Église — et s'il est impossible que la vie spirituelle d'un chrétien fasse abstraction de la liturgie, il serait regrettable qu'elle ne s'aidât pas franchement de son rythme — on ne peut laisser passer inaperçues les grandes et antiques fêtes dont la célébration a pour but précisément de nous faire entrer d'une façon authentique dans les mystères du Christ. S'abandonner au charme de Noël est une tentation bien douce; qui voudrait lui résister et fermer les yeux au sourire du divin Enfant? L'atmosphère des jours de la Pentecôte n'est-elle pas celle d'une grande réussite assurée pour l'éternité, d'une paix régnant dans sa plénitude? Avec l'Épiphanie, fête du baptême et fête des Mages, ne retrouvons-nous point, affirmée et même historiquement justifiée par le ciel comme par la terre, la royauté du Seigneur sur tous les hommes, sur toutes les nations? Fête admirable et plus que jamais chargée de sens; aucune autre ne rayonne comme elle la catholicité de l'Église! (1) Et com-

(1) Il nous faut, à ce propos, souligner ici la portée de l'article paru en janvier dernier sur *l'Épiphanie et la royauté universelle du Seigneur*, dont les lecteurs se souviennent. Avec un sens liturgique et une intelligence de la tradition qui ne laissent rien à désirer, Dom Flicoteaux, après avoir déterminé l'objet exact de la fête, son

ment ne pas voir se lever au matin sacré de Pâques, la gloire conquérante du Ressuscité ?

Il n'est guère de chrétiens assurément qui ne comprennent tout cela et qui ne l'éprouvent. Beaucoup ne savent pas aller plus loin, qui le pourraient. Combien d'entre eux ne se sont jamais dit, après réflexion, que ce qui fait vivre ces fêtes, ce qui en donne le sens, ce qui crée l'atmosphère propre de l'Avent, du Carême, du temps pascal, que, malgré tout, on respire avec l'encens dans l'Église, c'est la liturgie. Il y a dans leur esprit prévention ou dédain, peut-être inavoués, et ignorance sûrement. On les entend objecter que la science liturgique tout embarrassée de symbolisme est surannée; que le cadre cérémoniel glace les cœurs et nous présente à Dieu engoncés et contraints; que le formulaire de prières offert à la requête de nos âmes choque la mentalité moderne qui réclame pour ses relations intimes avec le Seigneur une attitude et des expression plus personnelles, plus nuancées, une liberté moins endiguée. Comme si les oraisons, ou les répons, ou les hymnes, n'avaient pas toute la variété, toute la substance théologique possibles, alors que ces termes imagés et simples ont été mûrement étudiés par l'Église ou reçus de l'Esprit divin (1).

rang éminent, sa haute signification, montre qu'elle se prête authentiquement et spécialement, à exprimer cette idée de la *royauté sociale* du Christ, que l'on désire tant faire reconnaître aujourd'hui.

Qu'un hommage solennel au Christ pour son règne universel — et non « social » — soit opportun, ce n'est pas à nous de le contester. Mais que cet hommage nécessite une fête distincte, une fête nouvelle, une fête prolongeant le cycle, Rome ne l'a point dit, que nous sachions; et il nous semble que peu de vrais liturgistes se résoudraient sans tristesse à laisser déposséder de son objet propre une fête vénérable entre toutes. Car, parlant de l'Épiphanie comme fête tout indiquée du « règne social », c'est là en effet son objet précis remarque le R. P. Doncœur (*Études, 5 janv. 1925*). Pourrait-on sérieusement en douter ? Nous ne le croyons pas. Aussi formulerons-nous, à notre tour, le souhait du P. Doncœur : « Avant de chercher des fêtes nouvelles, fêtons intelligemment les anciennes ! »

(1) Ce préjugé, que la discrétion des textes liturgiques couvre pauvreté, est tellement répandu que, dans la composition d'offices de fêtes récentes, les liturgistes y ont sacrifié, choisissant des textes rendant explicitement leurs idées (on dirait leur thèse), des passages d'Écriture aux allusions transparentes, etc. N'était-ce pas perdre de vue cette discrétion habile qui fut de règle au temps des Sacramentaires ?

Il est vrai, pour que la liturgie exerce sur nous son pouvoir complet, pour qu'elle modèle et ordonne notre personnalité, il faut résolument vivre d'elle, se plier à ce qu'elle propose, attentivement. On ne niera point qu'une dose de désintéressement n'y soit nécessaire. Comment se laisser immerger par le courant de la vie d'une Église qui est universelle, qui a des mœurs divines et des préoccupations catholiques, si l'on ne consent à sortir de soi en quelque manière? Tel est pourtant le secret d'une adaptation féconde dont le plus beau résultat serait d'élever la vertu de religion jusqu'au don de piété et de mêler au devoir de l'hommage la douceur de l'amour de Dieu. Mais si l'adaptation n'est pas assez fréquente, il ne suffit pas, pour en rendre raison, d'invoquer la distraction ou l'ignorance. Cette suspicion de tant d'âmes à l'égard de la liturgie — parce qu'elle ne répond pas à nos besoins — n'est-elle pas, au fond, une transposition timide et inconsciente, subtile toutefois, du pragmatisme ambiant? (1)

Protester que l'esprit du monde ne pénètre pas dans le sanctuaire, c'est vouloir prendre le change. Notre siècle professe sur les sujets essentiels de l'ordre religieux « des doctrines qui ont pour caractère commun un anthropocentrisme d'autant plus absolu qu'il est moins conscient ». A des degrés divers nous en souffrons tous. C'est pourquoi les meilleurs ont quelque peine à entrer dans cette « psychologie du théocentrisme, sans laquelle on ne peut espérer comprendre la piété et l'action intérieure de l'Église, toute dominée par le *souci de la gloire de Dieu* et de la *revendication de ses droits* »; sans laquelle on répugne à soumettre sa vie spirituelle à une méthode générale qui subordonne certaines sollicitudes immédiates à cette « *inutilité supérieure* » qu'est l'honneur officiel rendu extérieurement en même temps qu'intérieurement à la sainte Trinité.

Il y faut donc le courage d'un dépouillement — et pour certains même, un vrai changement d'habitudes. Mais à ce prix, comment ne ferait-on pas bientôt l'expérience que le contact loyal, assidu de la liturgie apaise et dilate l'âme aussi bien qu'il la fortifie? C'est le régime de l'obéissance; c'est autant celui de la confiance. La liturgie, remarque le P. Clérissac avec

(1) Cf. *Rev. des Sciences Religieuses*, Strasbourg, janv. 1925, une page excellente de E. Baudin dans un article sur le « pragmatisme de Pascal ». Elle illustre parfaitement notre pensée.

une particulière finesse, « nous façonne comme ferait un modeleur, sans multiplier en nous les débats anxieux qui précèdent les résolutions ». Puisque l'Église invite et n'importune pas, puisqu'en définitive elle ne saurait méconnaître aucune de nos aspirations sérieuses, sa prière publique par une influence douce et amie sollicitera notre contemplation. On sentira vite ce mouvement enveloppant, pacifiant, qui tire l'âme vers l'intérieur ; puis, on verra la dépendance réciproque, car la contemplation n'aime rien tant qu'un aliment dispensé comme il lui convient, c'est-à-dire avec délicatesse et sobriété.

Cet aliment de la contemplation, que l'Église présente à ses enfants avec la grâce particulière des sacramentaux, elle le donne aussi, par le fait, comme un facteur de perfectionnement moral. *Lex orandi, credendi et agendi!* Évidemment l'influence ascétique du cycle doit être de premier ordre, pour cette raison fort simple que l'année liturgique parcourt l'une après l'autre toutes les étapes de la vie très parfaite de l'Homme-Dieu. Quoi de plus simple, la beauté formelle de l'hommage étant liée à celle de l'âme, que de cueillir telle vertu qui nous manque, comme le fruit déterminé d'un « temps » ou d'une fête !

Veut-on des exemples d'un retentissement tout pratique ? Naguère le pape Benoît XV présentait au monde une fleur délicate du Carmel et résumait la vie de la Bienheureuse Thérèse en cette note d'enfance spirituelle pour laquelle peut-être pardessus tout nous aimons la chère sainte. Or, ce que cette voie d'enfance comporte de très humble, de très fidèle, de très pur, la fête de Noël nous l'enseigne chaque année de manière vivante et en grands détails... La canonisation prochaine du Curé d'Ars rappellera son amour de la souffrance, son union à la Passion du Sauveur. La patience et la générosité qui en découlent, au moyen desquelles, après ce bienheureux, nous sommes peut-être conviés à imiter le Christ, forment aussi la trame des sublimes offices de la Semaine Sainte. On ne découronne pas les saints, modèles aimés, reflets de la beauté de Jésus, en demandant les secrets de l'Époux à celle qui est son Épouse... Nos âmes inquiètes ou meurtries aspirent parfois à la suavité d'une tendresse maternelle. Et Notre-Dame vient : la fraîcheur de sa Nativité, la scène virginale de son Annonciation, l'élan d'amour de son Assomption, la toute-puissance et

la compassion de sa maternité divine... En ces temps enfin, où notre foi est persécutée, qu'elle aille se retremper de force dans son éternelle victoire : c'est le fruit de cette fête de Pâques où le calendrier nous a récemment conduits.

*
* *

Pâques, la première des solennités chrétiennes, pour l'antiquité, pour l'importance réelle, pour le nombre des fêtes qui l'entourent comme une cour. Tout la met en évidence, et jusqu'à sa mobilité. De même que la Résurrection du Seigneur a scellé sa mission terrestre et ouvert le Nouveau Testament en ouvrant le tombeau glorieux, Pâques à son tour consacre tous les mystères, toute l'organisation du cycle, émergeant au-dessus de tout dans l'année.

Les raisons de sa mobilité, l'histoire de son influence prépondérante dans la formation de la liturgie, il serait intéressant de les redire. Non qu'il nous paraisse expédient de suivre, à ce propos, le labyrinthe du comput; cependant le Temps pascal dans lequel nous sommes entrés nous pousse à examiminer rapidement certain projet en voie de réalisation, basé sur le comput, enchevêtré d'astronomie, et d'ailleurs point étranger à la vie spirituelle. Il s'agit ni plus ni moins d'une réforme du Calendrier Grégorien et de la fixation de la date de Pâques (1). L'Église, qui avait pris l'initiative de la réforme du XVI[e] siècle, n'a pas mis en avant celle de demain, ne l'a peut-être même pas souhaitée. Elle n'en peut et n'en voudra point demeurer absente. La circonspection du Saint-Siège, qui n'exclut pas la sympathie pour des améliorations possibles, ne saurait sanctionner des décisions qui seraient attentatoires aux plus vénérables traditions liturgiques. C'est pour cela que le Saint-Siège, présent aux délibérations des économistes et

(1) Pour l'une et l'autre question on pourra consulter : J. de Jerphanion : Brève histoire du Comput pascal (*Études*, 20 avril 1924); Chauve-Bertrand : *La question du Calendrier* (la Renaissance du livre, 78, boul. St-Michel). Le premier succinctement, le second avec détails, avec sagacité et des discussions suggestives, traitent les questions du point de vue historique et liturgique. L'abbé Chauve-Bertrand, spécialiste déjà connu en la matière, envisage favorablement une réforme. Nous ne le perdrons pas de vue chemin faisant.

des politiques, réserve sa décision authentique qui pèsera plus que tout autre, en définitive.

Mais abordons la question. Débarrassée de tout son appareil scientifique, elle est assez facilement circonscrite. Si nous laissons de côté l'astronomie — et on le comprendra —, nous n'en reconnaissons pas moins l'harmonie admirable, la fécondité du symbolisme, qui relie par exemple l'année solaire à la vie humaine, voire à la croissance mystique des âmes. Dom Guéranger le notait et n'en était pas surpris : parce que, dit-il, Dieu n'a créé ce monde avec ses phénomènes que pour le Christ et l'humanité qui forme son Église. Le Soleil de justice et le soleil qui éclaire nos yeux semblent avancer d'un même pas dans l'année. Il naissent ensemble au cœur de l'hiver et le couronnement de la Rédemption s'affirme en plein midi... La fixation de Pâques n'est envisagée que conséquemment à l'adoption d'un calendrier immuable et universel. C'est dans cet ordre, pratiquement, que les deux problèmes se soudent. Celui de Pâques relève de l'Église seule. Elle seule également porterait des lois liturgiques relatives à la célébration du dimanche, dans le cas, ce qu'à Dieu ne plaise, d'une modification de la semaine. Elle seule aurait à statuer sur le sort des fêtes mobiles. D'autre part, la chrétienté n'étant plus qu'un souvenir, l'Église doit s'entendre avec les États, qui peuvent, de leur côté, promouvoir et accepter tous ensemble une réforme du Calendrier civil (1).

Que ladite réforme soit prochaine, qui le prouvera ? Quel est le système qui l'emporterait ? On l'ignore. On peut remarquer seulement qu'il y a des plans subversifs, d'autres plus acceptables. Avancer le début de l'année au solstice d'hiver, son commencement rationnel, ne saurait gêner la liturgie ; au contraire, ce serait lui rendre hommage que de prendre la Noël

(1) On se demandera s'il est opportun de songer à une réforme, tandis que peu à peu, péniblement, les États orthodoxes se rangent au calendrier grégorien. Cf. *Échos d'Orient*, oct. 1924, la lettre des évêques roumains dans ce sens. Il faut ajouter que les populations orientales, par routine et préjugé sans doute, se montrent pour l'heure très hostiles à cette adoption. Notons encore que de bons juges, estimant impossible la victoire d'une réforme idéale, préconisent l'acceptation universelle de notre calendrier julio-grégorien. Russie, Bulgarie, Serbie, Grèce, Roumanie et jadis la Chine, sont entrées dans cette voie.

pour point de départ. Accepterait-elle aussi volontiers la fixation des semaines ? (1) Elle ne souffrirait certainement pas que l'on transformât les semaines en décades, car le symbolisme biblique des sept jours lui demeurera très cher. Mais que pour empêcher le chevauchement continu des semaines sur l'année et, par suite, les inconvénients de la concurrence et de l'occurrence des fêtes, on désire établir l'accord entre les jours et les dates, qu'est-ce qui en pâtirait ? Puisque le même jour du mois recommence l'année (2), pourquoi pas le même jour de la semaine ? Et dans cette hypothèse, l'Église opterait vraisemblablement en faveur du dimanche, qui, ouvrant l'année, ouvrant chaque trimestre, placé à la tête des jours hebdomadaires, verrait plus ostensiblement consacré l'honneur de sa dédicace au Christ.

Semblable perfectionnement constituerait pourtant un bouleversement considérable dans nos usages. La liturgie n'en retirerait guère de bénéfice ; peut-être y verrait-elle l'inconvénient d'une monotonie que le culte divin ne tolère pas volontiers. Et cette objection, d'importance relative en ce problème, se dresse plus résolue et plus grave s'il s'agit de fixer le dimanche pascal.

La Pâque commémore la Résurrection du Seigneur, mais elle est liée à l'antique pâque juive, le véritable Agneau pascal étant celui qui se donna en nourriture de vie à la Cène, en sacrifice rédempteur au Calvaire, qui par sa crucifixion triomphale effaça le péché du monde et qui ressuscita le troisième jour pour prouver l'authenticité de sa mission. Afin de justifier cette figure principale de l'Ancien Testament, le Christ est mort la veille ou le jour même, on ne sait, de la fête qui tom-

(1) Parmi la multitude des projets dont la liturgie peut avoir à se réjouir ou à trembler, celui de l'abbé Mastrofini (1837), le plus sérieux, ferait commencer chaque année au 1er janvier par un dimanche. Le 365e jour n'ayant pas de nom serait dans l'esprit de l'Église une *feria octava* fériée. La stabilisation réduirait à cinq les dates possibles de Pâques.

(2) En ce qui concerne le nombre des mois, nous soulignons que la liturgie compte par semaines mais non par mois. Le temps après l'Épiphanie ou après la Pentecôte comprend un nombre variable de « semaines ». Quant aux « mois », chers à la dévotion moderne, nos pères les ignoraient totalement. Les mois peuvent donc tomber en désuétude sans que cela porte tort aux fêtes.

bait dans le calendrier judaïque le 14 Nisan. Dès le principe, Pâques fut de la part de l'Église l'objet d'une grande solennité. La célébration en était unanime par les cœurs, elle différait malheureusement par les jours. Cette divergence mit aux prises les premiers chrétiens et les divisa jusqu'au IVe siècle.

De part et d'autre on avançait une bonne raison. Les quartodécimans, plus attachés au symbolisme, gardaient le jour même de la Pâque antique. Les dissidents, répugnant à fêter le triomphe du Sauveur en même temps que les Juifs se réjouissaient de l'avoir crucifié, avaient abandonné le sabbat pour le dimanche. Ils ne trouvèrent la paix qu'à Nicée en 325. Dans une déclaration toute diciplinaire et de portée pratique, le Concile, « laissant de côté toute recherche et toute discussion », prescrivait l'adoption de l'usage de Rome et d'Alexandrie, c'est-à-dire du dimanche, « afin que tous d'une seule voix et le même jour célèbrent unanimement » la Résurrection (1). Rome ne demandait que l'unité.

Elle fut à peu près maintenue, jusqu'à ce que les imperfections manifestes de l'ancien comput, conservé aujourd'hui par les Byzantins, eussent amené l'Église latine, au XVIe siècle, à s'en donner un nouveau. Ce comput, grâce aux épactes et à des perfectionnements ultérieurs, nous permet de fixer aisément la date de Pâques en conformité avec la lunaison de l'équinoxe. Mieux encore : le moyen est trouvé de concilier la fixation de Pâques et sa coïncidence au dimanche ; c'est la stabilisation des semaines. Cela va-t-il décider la sainte Église?... Mais pourquoi donc veut-on la faire sortir de ses traditions vénérables ?

Sans doute la question ne touche pas à sa foi. Sans doute elle n'a pas uniformément, dans les premiers âges, fêté Pâques au dimanche. Sans doute un désaccord existe entre sa propre manière de déterminer Pâques et sa manière d'organiser le reste de l'année. Elle use du système solaire pour tout, sauf pour un point qu'elle a toujours commun avec le comput lunaire des Juifs. Ainsi, un geste de logique humaine suffirait, qui ne serait pas un reniement du passé, qui permettrait de s'emboîter dans les exigences de la vie moderne..., et elle ne l'a pas fait ! Abandonner la lunaison juive, comme on abandonna jadis la cérémonie juive, et garder le dimanche :

(1) Card. Pitra, *Spicilegium solesmense*, t. IV, p. 541.

Léon XIII naguère, Pie XI aujourd'hui, n'ont fait à ces suggestions aucune opposition de principe. L'Église attend.

Nous avons le droit de parler filialement pendant son silence. Ceux-ci exposent leurs appréhensions, ceux-là leurs désirs. On accordera aux désirs des derniers que la perspective de célébrer Pâques toujours le 1er avril ou le 8 avril ne suscite pas d'objections insolubles. Elle laisse même entrevoir des avantages d'ordre matériel, peut-être certains bénéfices d'ordre moral. Assurément, du point de vue des astronomes, cela ferait cesser une anomalie ; du point de vue des travailleurs, dans notre monde moderne sévèrement organisé, cela procurerait quelques facilités...

Les considérations liturgiques nous importent plus que les précédentes ; que réclament-elles? Tout d'abord elles nous persuadent, par nombre d'exemples, que l'Église ne bouleverse pas, sans de graves raisons, des coutumes vénérables. Ce fut une si belle et pacifique victoire romaine que ce décret de Nicée ! Depuis seize cents ans, exactement, nous en tenons le fruit (1). — C'était, dira-t-on, une victoire sur l'Orient — et l'Orient n'est plus avec nous. Mais, outre que jamais « Rome n'a fait de l'abandon de l'ancien comput une des conditions de l'union », on ne peut supposer qu'un changement si radical à nos traditions nous concilierait le conservatisme oriental. — Quant à la lunaison juive, est-il si nécessaire de la répudier avec éclat? Nous nous sommes éloignés du judaïsme sur tout le reste, cela suffit peut-être. Jamais Rome n'abandonnera le dimanche ; moyennant quoi elle n'aimera pas perdre de vue cette lune pascale qui, plus que la Synagogue, reflète à ses yeux l'Ancien Testament. La Pâque juive était une figure — or cette figure dominait toutes les autres dans l'Économie mosaïque. On ne veut pas s'acharner à en oublier jusqu'au cadre que Dieu lui avait donné.

La liturgie s'inquiéterait bien davantage de l'absence de variété, de la diminution de vie infligée à son cycle et d'un fatal amoindrissement que subirait Pâques privée de sa mobilité. La grande fête y perdrait du rayonnement. Et n'est-il pas vrai

(1) Nous entendons par là, non la pensée même du Concile qui imposait une situation de fait sans préjuger des progrès astronomiques à venir, mais la prescription de l'usage. Nicée nous rapproche des temps apostoliques, et cette tradition de Nicée, embellie à la fois et démodée, ressemble à d'anciens souvenirs de famille que l'on aime comme une attache au passé.

que, dans l'estimation de beaucoup, les fêtes importantes, qui dépendent d'elle, s'en détacheraient peu à peu? Ce danger pourrait exister, il en naîtrait un affaiblissement grave du sens de l'Église, une compréhension moins nette, moins féconde, de la splendide harmonie des mystères de notre foi. Enfin, c'est un peu trahir les âmes que de leur supprimer toute surprise joyeuse, toute coïncidence nouvelle, tout moyen de rompre cette uniformité que la nature prend en grippe et que la liturgie, avec sa psychologie maternelle, ne nous a guère habitués à subir...

Une répugnance toute spéciale et d'un autre ordre nous reste. Cette répugnance, l'Église ne la ressent-elle pas vivement? Elle n'est pas attachée aux projets de réforme, mais aux circonstances qui les entourent. Les promoteurs du mouvement, en effet, hommes de finance ou de commerce, n'ont en vue que des intérêts matériels ou des commodités de rang inférieur. Quelle que puisse être la pureté intime de leurs intentions vulgaires, il est clair qu'eux du moins sacrifient au pragmatisme dévorant dont nous parlions au début de ces pages : pour le lucre ou le bien-être, ils voudraient obtenir de l'autorité spirituelle une concession, une reconnaissance déguisée des besoins nouveaux et de la puissance redoutable d'une civilisation édifiée sur la matière. Ils trouveraient si naturel, dans leur ignorance ou leur audace insensée, que le culte du Dieu très-haut se pliât à des calculs de banquiers! Ils estimeraient si juste que leur activité, dont les résultats sont tangibles, se servît des forces spirituelles comme d'un escabeau!

Si, pour d'autres motifs, l'Église accédait à leurs désirs, il nous est permis de penser que ce serait avec commisération et sans joie. Car ils ne savent pas que la grandeur de l'homme et sa perfection se mesurent à l'union directe de l'âme avec Dieu, et non à la puissance temporelle. Ils ne savent pas que les plus belles des activités, ce sont les vertus théologales dont Dieu seul est l'objet immédiat, et que les œuvres les mieux appréciées des hommes ne vaudront jamais la contemplation. Ils ne comprennent pas la contemplation, l'adoration, l'holocauste de la vie. Ils ne comprennent pas le temps perdu, la magnificence gaspillée, la louange dépensée pour une beauté invisible. Mais l'Église sait qu'elle est la gardienne de la Vérité, le temple de l'Esprit, l'Épouse d'un Dieu : elle ne mettra rien au-dessus de cet honneur.

Dom J. DE VATHAIRE.

Recrutement sacerdotal

La revue mensuelle de l'*Union des œuvres ouvrières catholiques* a publié récemment un rapport de l'infatigable apôtre du recrutement sacerdotal, Mgr Millot, dont le but est de rappeler au clergé sa grande part dans l'œuvre de ce recrutement. Après avoir parlé de l'action de NN. SS. les évêques dans les dix dernières années, Mgr Millot s'adresse aux prêtres pour leur dire : « L'évêque ne peut presque rien sans vous... C'est sur vous que repose l'avenir de l'œuvre des vocations. » Voici les principales conclusions du rapport :

« 1° D'abord prendre le moyen essentiel sans lequel tous les autres ne sont rien : prier et faire prier.

« 2° Provoquez dans vos paroisses la préoccupation du recrutement sacerdotal... A tous les fidèles redites de toutes manières, par tous les moyens, en chaire, par la presse, par des brochures, dans les conversations, dans la correspondance : L'œuvre des œuvres, dont toutes les autres ont besoin pour vivre et se développer, c'est l'œuvre du recrutement sacerdotal.

« 3° Cherchez dans vos paroisses et vos œuvres des vocations sacerdotales. Et pour cela observez : observez les manifestations de la piété de vos enfants, de leur intelligence, leur valeur morale, leur caractère, leur famille.

« 4° Suscitez des générosités en faveur des vocations sacerdotales. »

— On annonce un *Congrès national de recrutement sacerdotal*, à Paris, les 26, 27 et 28 novembre 1925. Chaque jour auront lieu des séances d'études, les unes publiques, les autres réservées à différentes catégories d'auditeurs : prêtres, parents, jeunes gens, personnes d'œuvres, jeunes filles, etc. Nous donnerons le programme dans un prochain numéro.

— Dans *Le Prêtre éducateur*, avril 1925, M. l'abbé Jamar, directeur du Collège Saint-Barthélemy, à Liège, ouvre une enquête sur les vocations sacerdotales dans les diocèses belges

et pose les questions suivantes : 1. Quelle est dans votre diocèse la situation au point de vue du recrutement sacerdotal? — 2. Quelles sont les raisons d'un tel état de choses? — 3. Éventuellement, quels remèdes préconisez-vous pour y remédier.

Notes de pédagogie spirituelle

A. Auffray : *Une méthode d'éducation.* — Procure des œuvres et missions du Vénérable don Bosco, 14, rue de Bagneux, Paris-VI^e^. 1924. — Très élégant in-8, 126 pages, illustrées d'un portrait du Vénérable. Prix :

Les sept chapitres de cette excellente composition ont paru d'abord dans le *Bulletin Salésien,* organe des Coopérateurs *Salésiens.* Il s'agit des Salésiens de don Bosco. Le nom du Vénérable fixe assez nos lecteurs.

Ch. 1. *Le système préventif en éducation.* Le système préventif s'oppose au système répressif : « Tout l'art, tout le souci de l'éducateur doivent tendre à empêcher l'enfant de faire le mal;... le mettre dans l'impossibilité matérielle de pécher... » (p. 22). « Pas commode ce système-là! — Entendons-nous, répondait don Bosco : très commode, très apprécié, très efficace du côté des élèves. Mais convenons-en, assez pénible du côté de l'éducateur » (p. 26). Les punitions, dès lors, sont très rares, et extrêmement bénignes; car l'éducateur « prend garde avant toutes choses de fermer le cœur de l'enfant, de l'endurcir, de le clore à l'œuvre positive d'éducation » (p. 29). Règle d'or formulée de nouveau en termes très heureux : « Ne pas se fermer un cœur dont la *complicité* est nécessaire à l'éducateur pour commencer, poursuivre et achever son œuvre » (p. 33). D. Bosco, dans sa longue carrière d'éducateur, n'avait jamais puni. « Avant d'infliger la moindre punition, supputez le degré de culpabilité de l'enfant; et si l'avertissement suffit, n'employez point le reproche; et si le reproche suffit, n'employez point le châtiment » (p. 31). Le commentateur nous paraît forcer un peu la pensée du maître, lorsqu'il écrit, en

formule absolue : « Châtiment proportionné au mal volontaire ». Ce n'est pas toujours possible, ni toujours le mieux. On peut voir, à ce sujet, saint Thomas (*Sum. Theol.*, I^{a} II^{ae}, q. 105, a. 2, ad 9). La pensée du Vénérable, et certainement aussi de D. Auffray, pensée irréprochable, est qu'on tienne compte de la culpabilité, non qu'elle inspire et mesure uniquement la punition : de simples maladresses n'emportent-elles pas souvent, dans le gouvernement de la Providence elle-même, de pires conséquences temporelles, que de vrais péchés?

Ch. II. *De la liberté en éducation.* « Liberté de crier, de faire du tapage dans les jeux; liberté dans la piété, spécialement dans la pratique de la communion » : dans les maisons de Don Bosco, pas de communions générales, pas d'alignement pour aller à la sainte Table, mais une aimable confusion de va-et-vient qui permet à celui qui ne veut pas communier, de rester à sa place, sans que personne s'en aperçoive. Revenant sur cette pratique, l'auteur écrira un peu plus loin (p. 83) : « Pas de communions dites générales, où la timidité de quelques-uns se laisse fatalement entraîner par le flot de communiants vers le sacrilège; pas de confessions réglementées, classe par classe; mais la liberté, la liberté, la sainte liberté des enfants de Dieu, cette liberté que la grâce elle-même respecte, tout en l'assiégeant de mille façons pour la plier divinement à ses fins. » Les apprentis sont libres de partir, lorsqu'ils peuvent gagner leur vie, ou de prolonger leur période d'apprentissage : la plupart restent; « mais ils sont libres : nul contrat ne les lie, la porte est ouverte ». Il en va de même au patronage à l'égard des enfants qui, de temps en temps, le désertent ou le trahissent. « Manquant un dimanche, deux dimanches, dix dimanches de suite, on n'expulse pas (un enfant) pour cela. Il est toujours de la famille, classé enfant prodigue peut-être, mais c'est tout. Quand il réapparaîtra un peu honteux au seuil du bercail, on se montrera pour lui plus affectueux, plus paternel; on soulagera ses remords par un accueil de bonté, et, comme dans l'Évangile, on lui rendra sa place au foyer Salésien. Ces procédés ont leurs inconvénients : qui le nie? Mais si l'on savait comme ils attachent par leur tréfonds les âmes des jeunes gens au cœur de leurs maîtres! Et n'est-ce pas ce qui importe? » (p. 44) La surveillance, incessante dans les maisons Salésiennes, s'appellerait beaucoup mieux assistance : présence d'un frère aîné, d'un entraîneur. Pas de « pions ». En récréa-

tion, tout le monde joue. En étude ou à l'atelier, tout le monde travaille. Les surveillants surveillent en travaillant.

Ch. III. *De la joie en éducation.* « Dans la vie de ses maisons, Don Bosco a fait à la joie sa part, et très belle; il l'a versée à haute dose dans son règlement; il en a pour ainsi dire imbibé chacune des actions qui composent la journée du collège. Sans faire fi de la discipline qu'il voulait exacte, mais pas tatillonne; respectée de l'élève, mais pas idolâtrée du maître; familiale et jamais draconienne — il voulut que la joie tînt un rôle de premier plan dans l'éducation de ses fils. Il ne s'en est jamais repenti » (p. 54). « La joie, il la voulait partout : en récréation, en promenade, cela va de soi, mais aussi en classe, à la chapelle. Le théâtre, paraît-il, faisait peur à Mgr Dupanloup; il n'épouvanta pas Don Bosco » (p. 54). Dans ses maisons où la jeunesse fait l'expérience de la religion et de la vertu, il voulait qu'on fît l'expérience que le Seigneur est doux à aimer. La joie y fleurit spontanément : de la jeunesse, de l'affection profonde et mutuelle de tous pour tous et chacun, et de la paix d'une bonne conscience. Cette éducation, menée dans la joie, aboutit au moins à ce résultat qu' « elle attache d'un lien puissant et doux les âmes qui l'ont reçue à la maison qui l'a donnée » (p. 61).

Ch. IV. *De l'autorité en éducation.* Sans autorité, pas d'éducation possible. Car on ne peut se flatter que les enfants, si prévenus de bons soins qu'on le suppose, voudront d'eux-mêmes ce qu'il faut, et tous en même temps, et tous au même degré. L'éducateur prend l'initiative du bien et se fait suivre. Mais comment? Dans les maisons de Don Bosco, ni par la force, ni par la crainte. Par raison et conscience? Par motifs de foi? « Autant que possible, répond modestement l'auteur; et il ajoute finement : dès qu'il se pourra ». Car les Salésiens acceptent dans leurs maisons tout ce qui se présente, « bons et mauvais », comme dans la parabole du festin. Et, dame! il se présente parfois de drôles de pistolets, sur qui les arguments de raison, de conscience, de foi, ne prennent pas. Alors « au nom de qui ou de quoi allez-vous leur commander? Au nom de l'amour, répond le Vénérable Don Bosco. Votre autorité sera celle de l'amour... Volontiers il eût résumé toute sa méthode dans cette phrase : se faire aimer soi-même, pour mieux faire aimer Dieu... Voulez-vous être aimé, disait-il? Aimez. Et encore ça ne suffit pas : faites un pas de plus : il faut que non seule-

ment vos élèves soient aimés de vous, mais qu'ils se sentent aimés. » Et le cher auteur parle d'abondance : « pas de barrière, pas de colère, pas de coups, pas d'humiliation publique! Mais... la bonté,... la miséricorde,... le souci,... la vigilance,... la tendresse réelle et exprimée, la surveillance continue mais maternelle, etc..., etc..., la saine familiarité qui se mêle aux jeux des enfants, à leurs divertissements les plus puérils, *à leurs petites folies* : ça, tout cela, et que de choses encore, mais toutes renfermées dans ce mot, trop profané, et divin pourtant : l'amour. Le grand éducateur a résumé ces procédés en deux mots célèbres. A lui-même il s'est dit : Fais-toi aimer, si tu veux qu'on t'obéisse. A ses fils il a dit : Ne soyez pas des supérieurs mais des pères » (p. 72).

Il nous paraît bien que nous touchons ici l'originalité, la « forme » de l'éducation Salésienne. Le Vénérable s'est montré vraiment inventeur d'une pédagogie puissante, à peu près irrésistible, dont il témoignait lui-même « qu'elle doit réussir quatre-vingt-dix fois sur cent, et qu'elle permet encore d'espérer des dix cas qui lui échappent ». Avant lui, et un peu partout, on préconisa, on pratiqua la surveillance, l'éloignement des occasions, la spontanéité, la joie et le dévouement, et l'on sollicita la complicité de l'affection, toutes choses dont personne, parmi les éducateurs catholiques, ne rêve de se passer : le premier il a conçu une pédagogie qui peut se passer de tout, sauf de l'amour, une pédagogie, dont tous les articles articulent l'amour. De son cœur elle est née, lorsqu'il se trouva dans la nécessité de réussir, et dans l'impossibilité de sévir. Nulle force, nulle autorité, nulle coutume ne contraignait ou n'invitait à rester entre ses mains les vagabonds qu'il attirait, qu'il charmait, qu'il s'attachait, qu'il subjuguait. Ils étaient venus par attrait; ils restaient par plaisir : disons le mot, par amour. Et comme les maisons Salésiennes s'ouvrent toujours à qui veut entrer, et à qui veut sortir, on y continue la pédagogie de l'amour, qui seule permet de retenir ceux que l'on doit garder. D. Auffray relève avec complaisance, dans saint Benoît, dans saint Anselme, dans saint François de Sales, dans Fénelon, dans Newman, dans Mgr Dupanloup, des maximes dont le Vénérable aurait pu s'autoriser. Nous ne pensons pas qu'il s'en soit inspiré, et qu'il dépende d'aucun de ses prédécesseurs. On peut faire honneur, nous semble-t-il, à son génie, et surtout à sa tendresse, de l'invention, de la création pour les besoins nouveaux, d'une pédagogie nouvelle.

Un visiteur, hôte de passage, intrigué du bon ordre, de l'application, de la sagesse, apparemment sans cause, des maisons salésiennes, « au soir du troisième jour d'observation et de réflexion, dit à un Salésien :

— Eh bien, vous savez, j'ai deviné.

— Quoi donc ?

— Le ressort secret de votre éducation.

— Ah ! bah ! J'en doute.

— Si, si.

— Voyons un peu.

— Tout votre système est à base de tendresse chrétienne.

« Il avait vu juste, cet hôte de passage, poursuit D. Auffray ; l'âme de nos maisons ne lui avait pas échappé. Et, sans le savoir, avec son expression simple et nue, il qualifiait comme Don Bosco lui-même cette méthode d'éducation. De fait, au soir de sa vie, en 1884,... le Vénérable avait... laissé tomber de sa plume le mot résumant sa pensée essentielle d'éducateur. Ma pédagogie, disait-il, est fille de l'amour. » (p. 18)

« Employons (cette pédagogie) non pour gargariser sottement et imprudemment notre vanité avec cette touchante affection, non pour nourrir notre propre sensibilité de cet amour ingénu d'enfant, non pour nous arrêter comme au terme même de notre éducation à cette commune tendresse, mais pour prendre barre sur cette âme de chrétien, lui commander au nom de cette forte autorité de l'amour, et doucement, sans heurts ni secousses, la porter vers le monde surnaturel. » (p. 74)

Ch. v. *De la piété en éducation.* Piété éclairée. « Mettre une doctrine solide à la base de la vie... Instructions courtes, mais solides, vivantes, imagées, pratiques, — catéchismes bien préparés et suivis avec attention, — brefs sermons de cinq minutes, clôturant les prières du soir... — courtes lectures terminant la messe ou précédant le salut... » (p. 81) — Piété intime, et qui prenne tout l'homme, même sa sensibilité : « l'église redevient... la maison qui a tellement su captiver les cœurs, où on a senti Dieu si présent et si doux, qu'instinctivement à l'heure de la tentation, ou de la misère, ou du découragement, ou de la grande douleur, l'âme y accourt comme à son refuge naturel » (p. 82). — Piété libre ; nous en avons déjà entendu le témoignage. Piété vivante : « mettre l'enfant, le jeune homme en contact précoce et permanent avec les trois sources

de toute vie : la confession, la communion, la dévotion à la sainte Vierge. Vivre en grâce de Dieu... voilà le terme de cette éducation de la piété... Tenir son âme en état de grâce, communier, communier très tôt, communier souvent, communier tous les jours, invoquer sans cesse la Vierge Auxiliatrice des chrétiens... » (p. 84)

Nous souhaitons au livre de D. Auffray une grande diffusion, une grande autorité, auprès des prêtres éducateurs, — ils le sont tous, — des maîtres et maîtresses, des parents. Ils se diront sans doute : Voilà comment j'aurais dû m'y prendre, telle ou telle fois que je n'ai pas réussi. Et ils sentiront s'affermir et se développer le meilleur de leur art.

F. Gellé.

Les conférences de l'abbé Huvelin [1]

Des conférences faites en 1879, dans la crypte de Saint-Augustin, et publiées d'après la sténographie, voilà qui semble n'avoir d'intérêt que pour les auditeurs, aujourd'hui clairsemés, de l'abbé Huvelin (1). La troisième édition vient pourtant de paraître et mérite d'être lue.

Le lecteur n'a pas à excuser l'auteur de ces causeries des incorrections, des nombreuses parenthèses de sa parole. La spontanéité, les allusions vivantes qui s'égrènent tout au long des chapitres, c'est-à-dire des conférences, donnent vie à ses descriptions, à ses analyses, et l'on a l'illusion agréable de quelqu'un qui vous parle. Cela seul est déjà un charme de ce livre que goûteront ceux qui aiment écouter une parole sacerdotale et aussi ceux qui la doivent avoir.

Le mérite principal est ailleurs. Il réside en ceci, que l'abbé Huvelin a exposé, en huit conférences, l'une des plus belles pages de l'histoire de la sainteté sacerdotale en France : ce

(1) Abbé Huvelin, *Quelques directeurs d'âmes au XVII^e siècle*. Un vol. in-12, XII-239 pages. Paris, Gabalda, 1923.

groupe attirant des grands directeurs d'âmes au XVII[e] siècle. L'austérité intérieure et l'aménité de saint François de Sales, les victoires de sa volonté ferme quoique affectueuse sur des âmes à l'énergie réaliste, telle sainte Chantal; la rénovation de l'esprit sacerdotal dont les ouvriers furent Bourdoise, attaché à la beauté du culte; de Bérulle et tout l'Oratoire, soucieux d'incorporer le prêtre au seul prêtre, Jésus; M. Olier et Saint-Sulpice, attachés à former les hommes qui en forment d'autres; saint Vincent de Paul, préoccupé de créer des missionnaires. Enfin, dans le silence de sa Trappe, l'abbé de Rancé ou l'expiation pour les autres. Page magnifique, si fertile en enseignements pour le clergé actuel. L'abbé Huvelin fut un animateur des jeunes gens auxquels il s'adressait, mais aussi de ce passé, car il excelle à évoquer les mille détails comme à dégager les traits personnels de ces grands ouvriers. Nous avons assez dit nos préférences pour l'histoire qui restitue aux saints le mouvement de leur vie au lieu de les dessiner dans l'attitude hiératique du vitrail : souhaitons de tels conférenciers.

F. CLAVERIE.

Avis de la Direction

Nous avons reçu un bon nombre de manuscrits sur le sujet que nous avons proposé à l'étude de nos lecteurs : *L'examen de conscience*. Mais plusieurs ont regretté que nous ayons fixé l'envoi des manuscrits à une date trop rapprochée. Ce regret nous paraissant fondé, nous fixons à la Toussaint l'envoi des mémoires sur l'autre sujet proposé : *Les rapports de la charité et de la contemplation chez saint François de Sales.*

Avec la permission des Supérieurs
Imprimatur : † FELIX, episc. Forojul.

Le Gérant : E. AUBIN. Imp. E. AUBIN. — LIGUGÉ (Vienne)